Ex bibliotheca

Steph. Quatremeri.

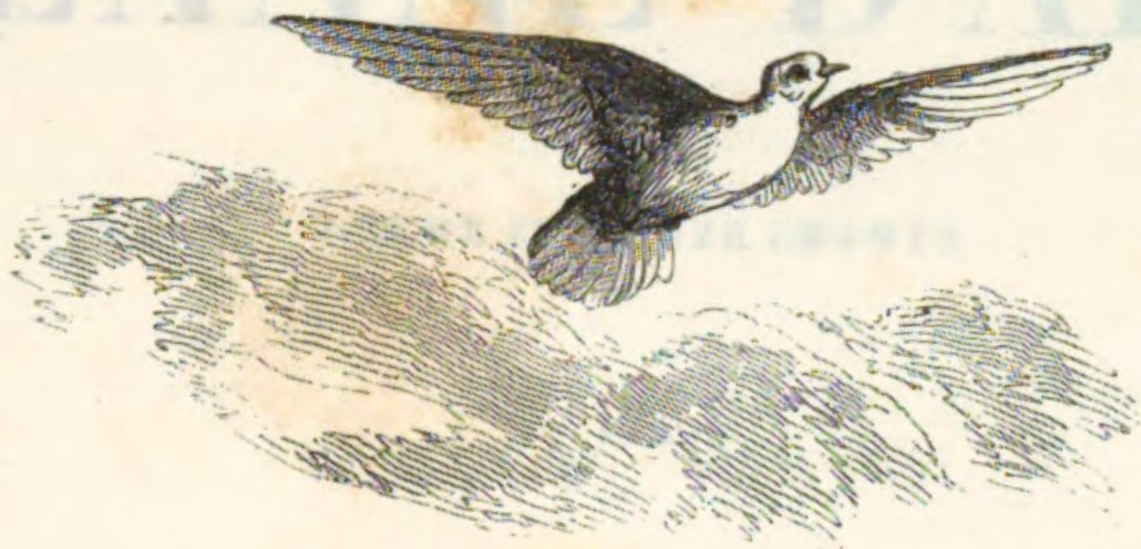
P. O. gall 67 ☓ Guillemin

4°

JEANNE D'ARC.

TYPOGRAPHIE
SCHNEIDER et LANGRAND,
rue d'Erfurth 1.

Hommage à Monsieur Etienne Quatremère



JEANNE D'ARC

POÈME

JEANNE D'ARC,

POÈME EN DOUZE CHANTS

PAR

ALEXANDRE GUILLEMIN.

ILLUSTRATIONS

DE M. PAUQUET.

PARIS.

L. CURMER, ÉDITEUR,

49, RUE DE RICHELIEU,

AU PREMIER.

M DCCC XLIV.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Gloire a Dieu! Voilà la pensée, le but, le commencement, la suite et la fin de cette œuvre.

Jeanne d'Arc! on peut le dire, *c'est le miracle du moyen âge*. Ici, le merveilleux est dans l'histoire. La poésie n'a pas de peine à l'y trouver et à le saisir : et pourtant l'Aristarque du dix-huitième siècle a écrit ces lignes : « Ni Dunois, ni Charles VII, ni « même Jeanne d'Arc, malgré son courage et ses exploits, n'ont joué, « ce me semble, un assez grand rôle pour remplir la majesté de l'é- « popée. » Alors la Harpe étoit assez Français pour honnir le cynisme ; mais il n'étoit pas encore assez chrétien pour tomber à genoux devant le Dieu de la nouvelle Débora.

L'auteur d'une tragédie de Jeanne d'Arc, M. le vicomte de Puymaigre, a répondu au célèbre critique, en souriant : « De quoi s'agiroit-il, dans « un poëme dont la Pucelle seroit l'héroïne? Oh! mon Dieu, de rien, « de presque rien, du salut de la France, voilà tout! » Et il a pris pour épigraphe ces belles paroles de M. de Chateaubriand : « Une « vision extraordinaire avoit ôté la raison à Charles VI ; des révéla- « tions mystérieuses arment le bras de la Pucelle ; le royaume de « France est enlevé à la race de saint Louis par une cause surnatu- « relle, il lui est rendu par un prodige. »

On doit donc affirmer que ce sujet, tout merveilleux, ne manque pas aux poëtes, et que les poëtes seuls peuvent manquer au sujet.

Après ma traduction des *Psaumes* et du *Cantique des cantiques* en vers français, la voix d'un ami pieux m'inspira le premier désir de célébrer la vierge de Domremy.

Le cri de *gloire à Dieu* qui s'échappa de mon cœur au moment où les vénérables sœurs de l'*institution de Jeanne d'Arc* me présentèrent le livre des pèlerins, a pu seul me donner assez de confiance pour commencer un Chant. Mais je n'eus pas la force de continuer; et, en faisant imprimer ce premier essai, dans le SOUVENIR DU CIEL, au mois de juillet 1841, je faisois mes adieux à mon œuvre; et j'invitois M. Ozaneaux, auteur du beau poëme de la *Mission de Jeanne d'Arc*, à le refondre sur un autre plan; puis, j'ajoutois : « ... Ah ! « je sais une ambition à qui le cœur n'auroit pas failli, si « elle avoit pu se justifier avec le même talent et le même bonheur. »

Et pourtant, plus tard, j'ai repris courage! C'est surtout l'héroïne chrétienne que j'ai voulu chanter; et j'ai toujours eu devant les yeux ces paroles que Jeanne d'Arc déclare avoir entendues de la bouche des Anges : « Prends tout en gré ; ne te chaille (*t'effraye pas*) de ton « martyre. Tu t'en viendras enfin au royaume de Paradis. »

Partout le langage de la vierge dans ce poëme est conforme à la vérité historique; il porte toujours le caractère du merveilleux et le cachet de l'héroïsme. L'antiquité a-t-elle une plus belle page? J'ai eu soin, dans les interrogatoires surtout, et à Poitiers, au IX^e^ chant, et à Rouen, au XII^e^, de conserver, autant que possible, les expressions mêmes de Jeanne d'Arc. Ainsi, quand un juge prévenu lui demande d'abord en quelle langue parlent les *voix* miraculeuses; elle répond : *Meilleure que la vôtre!* Puis, si elle croit en Dieu, elle répond encore : *Mieux que vous!* Il a bien fallu sacrifier à l'exactitude quelque chose du sentiment poétique; mais peut-être la satisfaction de rester entièrement dans le vrai fera-t-elle une heureuse compensation.

Le dernier historien de Jeanne d'Arc, M. Gœrres, auroit désiré partout cette naïveté de langage; et son fils, en m'exprimant la même conviction à cet égard, dans une courte entrevue, n'avoit pas

peu contribué, sans le savoir, à me décourager. D'autres m'ont fait des objections toutes contraires; par exemple : falloit-il, dans les derniers momens de la victime, supprimer ou changer, comme peu digne d'y paroître, le nom de *frère Martin* qui lui apporte la croix? Mais, ici, l'extrême simplicité m'a paru en harmonie avec tout ce qu'il y a de solennel dans la mort.

Le point décisif pour la foi dans la merveilleuse histoire de Jeanne d'Arc, c'est la pureté de sa vie. Oh! que Schiller, malgré toute sa verve brillante, est mal inspiré quand il place ces paroles dans la bouche de Jeanne d'Arc pour Agnès Sorel, en parlant de Charles VII : « Oui, tu es heureuse; je crois à ta félicité. Tu aimes celui que tout « aime autour de toi. Tu oses ouvrir ton cœur, dire tout haut ce que « tu éprouves, sans craindre les regards des hommes. Cette fête de la « France, c'est la fête de ton amour, etc. » Ce n'est pas tout, Schiller met ensuite Jeanne d'Arc dans les bras d'Agnès. Quelle profanation! Ce n'étoit pas la peine de mentir à l'histoire pour arriver à une scène aussi révoltante. Agnès n'a paru à la cour de Charles VII avec l'autorité de la séduction que plusieurs années après Jeanne d'Arc.

Un professeur d'histoire au Collége de France n'a pas même l'air de comprendre la foi chrétienne, et surtout la foi des martyrs, quand il ose croire que Jeanne d'Arc sur le bûcher *a vacillé dans sa foi. A-t-elle dit le mot?* se demande-t-il; et il répond : *C'est chose incertaine.* Mais il ajoute aussitôt : *J'affirme qu'elle l'a pensé.*

Et nous, nous affirmons que M. Michelet calomnie Jeanne d'Arc.

Une sainte victime est dans les splendeurs de la gloire, parce qu'elle a persévéré jusqu'à la fin dans sa foi, dans son courage, dans son martyre. Ce n'est point la *nature humaine*, c'est la force divine qui agissoit en elle, et celui qui en doute est bien à plaindre!

Tout est vrai dans l'admirable piété de la Pucelle d'Orléans dont il a été impossible de flétrir le nom. La prière, le jeûne, l'usage fréquent des sacremens, oui, tout en elle a prouvé sa sainte innocence. A la tête de l'armée des preux, elles les exhortoit aux œuvres de religion et aux exercices de la pénitence. A sa parole, ils courboient leurs fronts au tribunal sacré, et l'on y vit la Hire lui-même qui, un

jour de bataille, avec plus de dévote familiarité que de foi respectueuse, s'étoit écrié à mains jointes : « Dieu, je te prie que tu fasses « aujourd'hui pour la Hire autant que tu voudrois que la Hire fît pour « toi s'il étoit Dieu et que tu fusses la Hire. »

Si Jeanne d'Arc n'apparoît pas au point de vue de la sainteté à tous les yeux, c'est la faute de l'historien, c'est la faute du poëte, mais ce n'est point la faute de la pieuse héroïne.

Quelques auteurs ont eu le tort de lui reprocher d'avoir été au delà de sa mission, en cédant aux instances de Charles VII pour continuer de combattre les Anglais. Mais sa vocation divine étoit le martyre; *ses voix* l'avoient avertie qu'elle en prenoit le chemin, et elle y avoit consenti en répondant : *Je m'en rapporte à Notre-Seigneur*. Aussi ses mystérieuses révélations sont-elles revenues jusqu'à la fin.

Je n'ai pas craint de représenter sous les traits que lui donne l'inflexible histoire, Pierre Cauchon de Sommièvre [1], évêque de Beauvais. L'Église n'est pas solidaire de ses membres indignes, ni même des scandales du sanctuaire. Elle sera d'ailleurs consolée, je l'espère, par bien des souvenirs glorieux pour elle dans tout le cours de ce long drame, où l'histoire est si scrupuleusement respectée. La plus sévère orthodoxie a été partout la règle des inspirations, là même où les fictions étoient permises. Il ne s'agit plus seulement, dans un pareil sujet, des gloires humaines et de l'harmonie de la terre, mais des grandeurs de la foi et des intérêts de l'éternité. Puisse le style avoir suffisamment secoué la rouille qu'une laborieuse carrière de trente ans au barreau a dû jeter sur une vieille vocation littéraire !

[1] Sommièvre étoit l'un des fiefs de la famille Cauchon.

SOMMAIRE DU POEME.

L'exposition est renfermée dans quatre vers, et le début du PREMIER CHANT annonce presque aussitôt la lutte des anges de lumière et des anges de ténèbres, au moment de la mission de Jeanne d'Arc. Cette lutte continuera jusqu'à la fin. C'est la foi, c'est la vérité, c'est presque l'histoire. Une prière du Roi reste vaine; mais celle de la simple bergère est exaucée. L'archange Micaël, les Anges et les Saints, et surtout sainte Marguerite et sainte Catherine, ont souvent apparu à la vierge de Domremy, et lui ont révélé les desseins de Dieu sur elle et sur le Royaume Très-Chrétien. Vient ensuite le tableau de la France sous l'usurpation étrangère et sous l'influence du parti bourguignon. L'armée anglaise, commandée par le comte de Salisbury, prince du sang royal d'Angleterre, est en marche sur Orléans; elle prélude aux hostilités par le pillage de Notre-Dame de Cléry. Dès ce moment, l'action principale est engagée et elle intéresse tout à la fois le ciel et la terre.

Au SECOND CHANT les Orléanais, à l'approche de l'ennemi chargé de sacrilèges, jurent de s'ensevelir sous les ruines de leur ville. Ils livrent aux flammes le vaste faubourg du Portereau, les églises et les monastères, sur la rive gauche de la Loire. Les Anglais s'arrêtent plusieurs jours dans l'inaction, en présence de ce désastre. Charles VII visite la fidèle cité. Jeanne d'Arc est prophétisée par le saint ermite Evode, au moment où le cortége royal passe, de nuit, aux sources du Loiret. Quelques preux, après avoir escorté le Roi, surprennent le camp de Glacidas dans une attaque nocturne, aux lueurs de l'incendie. Ils délivrent un châtelain assiégé entre le Loiret et la Loire; et Dunois, vainqueur du guerrier anglais, dans un combat singulier, envoie à Orléans de nouveaux défenseurs.

Le TROISIÈME CHANT s'ouvre à Domremy. L'humble bergère reçoit, dans ses visions nouvelles, l'ordre de hâter son départ. Un jeune orphelin, élevé par Jacques d'Arc et par Isabelle Romée, père et mère de Jeanne, espère devenir, encore mieux, leur fils adoptif. Mais, quel que saint que soit cet amour, jusqu'alors ignoré d'elle, la vierge inspirée ne permet pas même l'ombre d'un espoir ; elle est tout entière à Dieu seul. Sur cette réponse de celle dont la bouche n'a jamais menti, Estellin s'exile loin du hameau ; et, toujours pur devant le Seigneur, il se retrouve encore dans la suite du drame, mais tout à fait à l'insu de Jeanne d'Arc, et il mourra au onzième chant sans qu'elle ait jamais revu ses traits. Les miracles prédits tourmentent la rage de l'enfer. Satan donne ses instructions à ses suppôts, qui retournent

planer sur la France et l'Angleterre, et viennent s'abattre près des murs d'Orléans, sans voir les anges dont ils sont vus.

Tout le QUATRIÈME CHANT est rempli des détails du siége. Les chefs anglais y tiennent conseil, et se livrent d'abord avec ardeur aux préparatifs des combats. Ils établissent leur camp principal sur les ruines du monastère des Augustins. Le feu des assiégeans commence, et la première victime est une jeune fille nommée BELLE dans les chroniques. L'héroïsme des Orléanaises, constaté par l'histoire, surpasse tout ce que l'imagination pourroit inventer. Elles défendent longtems les fameuses Tournelles. Les Anglais apprennent les prédictions de l'ermite octogénaire. Le saint prêtre, victime de son hardi témoignage, prophétise aussi la mort de Salisbury et sa propre mort. Il est jeté dans les fers. Puis, le soir de ce même jour, après la conquête des Tournelles, et quand tout semble en repos, Salisbury est frappé d'une manière si prodigieuse, qu'ici l'histoire tient encore du miracle. Evode, martyr de sa foi en Jeanne d'Arc, convertit le prince mourant et s'endort auprès de lui dans le Seigneur.

Les Chrétiennes merveilles éclatent au CINQUIÈME CHANT, dans l'apparition des saints de la patrie, réunis comme en un concile céleste, au-dessus de la cathédrale d'Orléans. Saint Euverte et saint Aignan, premiers évêques et patrons de la cité, y reçoivent saint Louis, sainte Geneviève, sainte Clotilde, saint Martin, saint Bernard et une foule de Bienheureux. La prochaine délivrance des assiégés par la vierge des champs est encore révélée dans la splendeur des airs. De là tout le divin cortége s'élance aux rives de la Meuse, et contemple Jeanne d'Arc dans ses visions angéliques, à Domremy. Les démons, conduits par Asmodée, la découvrent enfin ; mais sa pureté les épouvante ; ils ne peuvent rien sur sur elle. Ils s'enfuient à Vaucouleurs, et là ils répandent leur venin dans les folâtres jeux des châtelains du voisinage. L'humble bergère y arrive ; elle est moquée d'abord à leur instigation ; mais l'éclat de sa vertu et de ses paroles les met encore en fuite.

Au commencement du SIXIÈME CHANT, les Anglais, vainqueurs sur la rive gauche de la Loire, vont passer sur la rive droite. Un nouvel incendie est allumé par les Orléannais eux-mêmes. Tous les faubourgs sont la proie des flammes, avec leurs églises dont quatorze sont nommées, sans compter celles dont les noms sont restés inconnus. Les Anges et les Saints encouragent ces dévouemens héroïques, et attisent les foyers du patriotisme chrétien. Au milieu des chances diverses des assauts et des sorties, un combat singulier entre Talbot et le jeune d'Illiers se termine par la mort du héros français. Le courage des femmes d'Orléans s'exalte encore dans l'espoir de la prochaine arrivée de Jeanne d'Arc. L'huile bouillante, la cendre rougie, la poix et le bitume, versés par leurs mains, inspirent un tel effroi aux assiégeans, qu'ils veulent désormais se borner à des assauts nocturnes. Les Bourguignons s'en indignent, et, dans leurs conseils, ils révèlent leurs pensées contre l'usurpation étrangère. La voix de la patrie se fait entendre dans les combats et arrête le carnage; mais point de trahison ! Jeanne d'Arc, toujours à Vaucouleurs, prophétise la bataille et le désastre de Rouvroy ; et cette prédiction, dont l'exactitude est bientôt vérifiée, détermine Baudricour à faire conduire enfin la jeune inspirée au roi Charles VII. Elle part sous la garde de l'archange Micaël.

L'arrivée de l'héroïque bergère à Chinon et tous les obstacles jetés sous ses pas

jusqu'à sa présentation à Charles VII, dans des circonstances merveilleuses, remplissent une grande partie du SEPTIÈME CHANT. L'entretien de l'ange gardien de Jeanne d'Arc avec l'ange gardien du Roi, dans le silence d'une belle nuit, montre encore les traces de l'intervention divine. Les imprécations d'Asmodée, après l'exil d'Agnès Sorel, rappellent en même tems la lutte du ciel et de l'enfer.

Le HUITIÈME CHANT déroule d'abord une peinture de l'abîme infernal. Satan y tient conseil sur la mission de Jeanne d'Arc déjà dénoncée. Il souffle sa rage au démon Asmodée et á d'autres suppôts. Il les charge encore de traverser, autant qu'ils le pourront, les œuvres prophétiques, et de servir la cause d'Albion. Les esprits infernaux, habiles à faire le mal, sont tous impuissans pour le bien. Ils ne sauroient combattre les fléaux. Les anges seuls peuvent apaiser la fureur des tempêtes et des élémens conjurés contre un royal navire sorti des eaux de la Tamise. Deux reines arrivent, avec un roi au berceau, dans le camp devant Orléans. Le duc de Bourgogne et le duc de Bedfort y débattent le destin de la cité dont Philippe le Bon demande le dépôt entre ses mains. L'Anglais s'y refuse. Alors les Bourguignons se retirent. L'activité du siége se réveille plus ardente que jamais à leur départ. Ils sont bientôt remplacés par de nombreux renforts venus de la Grande-Bretagne. Isabeau de Bavière introduit Kroudna, la magicienne, dans les Tournelles fortifiées et rendues inexpugnables par les travaux de Glacidas. Cette horrible auxiliaire assombrit encore une partie du drame.

Presque tout le NEUVIÈME CHANT est consacré à l'examen des révélations de Jeanne d'Arc. Un conseil de prélats, de membres des universités, et du fidèle parlement réfugié à Poitiers, est réuni par l'ordre de Charles VII, sous la présidence de Renaud de Chartres, archevêque de Reims et chancelier de France. Les prodiges et les divins enseignemens de l'antiquité sacrée y sont solennellement rappelés; et les admirables réponses de l'humble prophétesse, dont une vision ranime encore le courage au milieu même de l'auguste assemblée, entraînent cette décision presque unanime : Jeanne est inspirée! Le Roi accepte enfin le secours divin qu'elle apporte. En même tems il rejette les offres du connétable Arthur de Richemont, meurtrier de plusieurs de ses anciens ministres. Il lui défend même de paroître en sa présence. Seulement, à la prière d'un descendant des héros de la Massoure, il permet qu'après la future délivrance d'Orléans, les Bretons joignent leurs armes à celles des vainqueurs. Le siége continue, et la ville est réduite aux dernières extrémités.

Toutes les entraves que la Providence permet quelquefois dans ses œuvres, pour mieux en faire ressortir l'éclat, étant aplanies, Jeanne d'Arc, au DIXIÈME CHANT se met enfin en marche vers la ville assiégée. Elle porte l'oriflamme dont sainte Marguerite a tracé le modèle, et la glorieuse épée de Fierbois dont sainte Catherine lui a révélé les prodiges. Elle est trompée par les chefs de l'armée royale, sur le choix de la route qu'elle devoit prendre. Mais, déçus dans leur attente, ils sont obligés eux-mêmes de rebrousser chemin, tandis que la fille de Dieu commande aux élémens et jette dès son apparition l'effroi et la stupeur parmi les assiégeans. Par une disposition providentielle, bien marquée ici, comme dans l'histoire, le résultat du mensonge c'est que Jeanne d'Arc arrive seule à Orléans, avec Pierrelo, son frère, dans l'esquif de Dunois. Ainsi le secours du ciel n'emprunte rien à la terre.

L'héroïne, attendue à Orléans dans toute la durée de dix chants entiers, est encore

entravée au début du ONZIÈME CHANT, et par la fureur des Anglais impies, et par la jalouse incrédulité de quelques chefs français. Mais plus l'attente a été longue, plus les triomphes sont rapides. Ils étoient annoncés par Jeanne d'Arc, à jour fixe; elle est inspirée meme dans son sommeil. Elle s'éveille en sursaut pour la victoire, et pour sauver des preux engagés à son insu dans une lutte sanglante et fatale. En vain la rage de l'enfer, unie au dépit des vanités blessées, semble suspendre un moment l'action du miracle, les prodiges reprennent aussitôt leur cours. Jeanne, avec un petit nombre de héros fidèles, et guidée par l'archange Micaël et par les célestes puissances, chasse les Anglais du camp des Augustins; et, toute blessée qu'elle est le jour suivant, elle va planter sa bannière victorieuse sur les ruines des inexpugnables Tournelles. Aussitôt les Anglais des bastilles du Nord prennent la fuite, sans même avoir osé tirer le glaive contre la fille du ciel. Jeanne les poursuit et les accable dans une série non interrompue de succès inouïs, et elle va faire sacrer Charles VII dans la cité où Clovis reçut en même tems le baptême de la foi et le baptême de la royauté.

Le cachot de Jeanne d'Arc offre la première scène du DOUZIÈME CHANT. L'enfer prépare contre elle un attentat plus affreux que la prison et pire que la mort. Elle y échappe miraculeusement. Son procès commence. Ses ennemis deviennent ses juges et sont prêts à se faire ses bourreaux. Elle est toujours visitée par les voix divines. Ses réponses sont manifestement inspirées. Les cris de la haine et de la fureur ne l'intimident pas. Elle est protégée sous les verrous et dans le sommeil même, par une barrière lumineuse et par le glaive du vainqueur de Satan, contre une nouvelle tentative d'Asmodée et de sa horde ténébreuse. Le drame judiciaire continue. L'héroïsme de Jeanne ne se dément jamais. Le ciel descend dans sa prison, et elle parcourt l'échelle de Jacob. En sortant de l'extase elle descend presque aux portes du tombeau. Elle guérit. Si Dieu permet qu'elle se méprenne une fois sur l'autorité de l'Église, c'est pour faire éclater davantage sa foi et la perversité de ses accusateurs et de ses juges. Elle se rétracte humblement en ce point. C'en est assez à leurs yeux pour la rendre victime d'une fraude infernale, pour la déclarer hérétique-relapse, et la conduire au bûcher. Elle va recevoir une sainte couronne. Satan s'en irrite. Il espère un vengeur; ce sera quelque poëte impur et cynique. Jeanne d'Arc va à la mort ou plutôt à son dernier triomphe. Les circonstances en sont merveilleuses, et d'une vérité éclatante. Tout se résume dans le cri des martyrs : « Gloire à Dieu! »

CHANT PREMIER.

Dites-moi de mourir ou dites-moi de vivre,
Tous les ordres d'en haut je suis prête à les suivre,

(CHANT Ier.)

I.

Gloire à Dieu ! c'est par lui qu'une simple bergère
A chassé de la France une race étrangère,
Et, portant devers Reims l'étendard de la foi,
A sauvé sa patrie et couronné son roi.

Le dernier boulevard du trône légitime,
Orléans, cité noble, avant-garde sublime,
Au loin de sa détresse avoit poussé les cris,
Et déjà de ses murs les funèbres débris,
S'ils n'eussent respiré sous des gardiens célestes,
Auroient du nom français enseveli les restes.

L'Anglais dans sa victoire, audacieux félon,

Sur Paris enchaîné plantoit son pavillon.
Heureux de nos malheurs, joyeux de nos désastres,
Il attachoit les lis au front de ses Lancastres;
Et l'héritier du crime, un enfant au berceau,
A la double régence en laissoit le fardeau,
Tandis que le vrai roi, plongé dans les alarmes,
A peine osoit savoir s'il lui restoit des armes,
Lui qui sera nommé le roi victorieux!...

Comment s'est accompli ce miracle des cieux?

Ah! pour nous révéler la grandeur d'un mystère,
Je n'interroge point les conseils de la terre;
Parlez, parlez-moi seuls, anges de l'Éternel!
Dites-moi que mon vœu n'a rien de criminel...
Au nom de Jeanne d'Arc, du fond de ma poitrine
Je sens jaillir les flots d'une source divine,
Et tous les cœurs pieux dont je suis entendu
Par un rapide écho m'ont déjà répondu.
Venez donc, des hauteurs de la céleste voûte,
Répandre incessamment vos clartés sur ma route;
D'un souffle portez-moi dans l'immense univers,
Enseignez-moi le ciel, la terre et les enfers.
Que le drame des morts à mes yeux se déploie,
Dans l'éternel supplice et l'éternelle joie;
Que par vous, découvrant tout ce qu'on ne voit pas
Dans les secrets ressorts des choses d'ici-bas,
Pour en glorifier la sainte Providence,

Je puisse faire au monde une ample confidence.
Mais, de peur qu'un vain son ne berce mes discours,
Que vos concerts sacrés en dirigent le cours!
Que la gloire de Dieu, seule, dans nos louanges,
Exalte les accords inspirés par les anges!

Ce n'étoit pas en vain qu'une imposante voix
D'un nom cher à l'Eglise avoit doté nos rois :
Unanime longtemps, le doux pays de France
Environna la croix d'amour et d'espérance.
Mille ans d'un culte saint et fécond en vertus
Enfantoient chaque jour d'innombrables élus;
Satan s'en irritoit en comptant ses victimes...
Si le ciel a des cieux, l'abîme a des abîmes :
Insatiable vie! insatiable mort!

Grand Dieu, soyez vainqueur! vous êtes le Dieu fort.

Dans l'ardeur de mes chants, les combats invisibles
Se traduiront bientôt avec leurs chocs terribles.
La guerre qui se fait par le fer, par le feu,
Auprès de leurs périls ne paroît plus qu'un jeu.
La véritable guerre est dans le fond des âmes,
C'est là que l'ennemi répand ses grandes flammes,
Ses traits empoisonnés, ses morsures, son fiel,
Et des gouffres impurs l'air pestilentiel;
C'est là que du Très-Haut les messagers rapides

Couvrent la piété sous leurs saintes égides;
Ils suivent pas à pas le mouvement des cœurs;
Ils versent des parfums sur toutes les douleurs;
Dans les eaux de la grâce ils lavent les souillures,
Réveillent la langueur, guérissent les blessures,
Et, gardiens à la fois et de l'âme et du corps,
Chassent loin des vivans l'atmosphère des morts.

Valois mêloit ses pleurs aux pleurs de la patrie,
Et, sous un sombre deuil sa prière flétrie
Sembloit digne pourtant des angoisses d'un roi
Qui veut, ne régnant plus, du moins régner sur soi.
Il disoit : « O mon Dieu, qui savez ma foiblesse,
« Daigne votre pitié visiter ma détresse,
« Et, pour grâce première, ah! puissé-je savoir
« Si j'ai le sang des rois, si j'en ai le devoir!
« Mais que dans le fourreau se brise mon épée,
« Plutôt que de chercher une gloire usurpée,
« Et moi, plutôt descendre obscur dans l'avenir,
« Que de ravir un sceptre à qui doit le tenir!
« Je n'ose sur la France implorer un miracle :
« Pour parler aux mortels il est plus d'un oracle,
« Et souvent, aux lueurs d'un prodige muet,
« Le cœur droit de sa vie a compris le secret.
« Faut-il donc, pour juger le doute qui m'accable,
« Faut-il attendre un jour encor plus lamentable? »

Ainsi montoit au ciel le soupir du malheur...

Il ne fut point trouvé pur devant le Seigneur;
Mais, comme un bruit de foudre et que l'éclair annonce,
Il retombe soudain avec cette réponse :
« Non, le cœur n'est pas droit s'il balance toujours;
« Et celui qui s'entr'ouvre à d'indignes amours
« Ne sauroit de la grâce emprunter les paroles,
« Tant qu'il n'abjure point de profanes idoles.
« Le tien, qui souffre encore un déplorable feu,
« A fait de sa foiblesse un inutile aveu,
« Et ta voix sans vertu ne peut être écoutée. »

Alors une prière aux pieds de Dieu portée,
Comme l'encens d'Abel, comme les pleurs de Job,
Venoit de parcourir l'échelle de Jacob.
Des enfans d'Elohim la foule réunie
La redisoit en chœur dans des flots d'harmonie.
D'un courage naïf c'étoient les cris touchans;
C'étoient les vœux bénis d'une fille des champs.

« Je ne suis rien, hélas! qu'une pauvre mortelle,
« Seigneur Dieu! c'est donc vous, c'est vous seul, disoit-elle,
« Qui jetez dans mon âme un merveilleux espoir.
« Moi, sauver ma patrie! Et comment le pouvoir?
« Mais la France est à vous, et sa cause est la vôtre.
« Le bras du Tout-Puissant n'a besoin de nul autre;
« Et cependant il semble encor plus glorieux,
« Quand un foible instrument a fait l'œuvre des cieux.
« Vous mettrez dans mes mains l'oriflamme et la lance :

« A vous, Seigneur, la gloire; à moi l'obéissance. »

Celle qui prioit Dieu d'un si fervent amour
Quinze fois du printems avoit vu le retour.
Candeur, grâce, beauté, Jeanne étoit un mélange
Des charmes de l'enfant et des splendeurs de l'ange.
Nouvelle Geneviève, en gardant son troupeau,
Elle invoquoit le ciel dans la paix du hameau.
Elle étoit tant pieuse! on l'appeloit LA SAINTE.
D'une humble majesté son front portoit l'empreinte,
Et son âme de vierge, écrite dans ses traits,
Sembloit d'une auréole entourer ses attraits.
Oui, même sur la terre, elle étoit bienheureuse!

Un jour, près des vallons arrosés par la Meuse,
Sur les rians contours des champs de Domremy,
Jeanne se trouvoit seule, et près d'elle endormi
Son troupeau reposoit. Elle étoit en prière.
A ses yeux tout à coup une vive lumière
Apparoît : il en sort aussitôt plusieurs voix
Qui, d'abord, par son nom l'appelant maintes fois,
Disoient avec douceur, en se rapprochant d'elle :
« Jeanne, aimez toujours Dieu! Jeanne, soyez fidèle! »
Et Jeanne étoit tremblante ; elle tombe à genoux ;
Et les voix ajoutoient, d'un son encor plus doux :
« Il faut vaincre l'Anglais par la force divine!
« Dans ce visible oracle écoutez Catherine,
« Écoutez Marguerite, écoutez Micaël :

« Vous avez près de vous trois messagers du ciel,
« Deux compagnes surtout, saintes par le martyre,
« Et vous saurez plus tard tout ce que je veux dire!
« Moi, l'Archange des cieux, je suis votre gardien ;
« Je combattrai pour vous, Jeanne, ne craignez rien ;
« Sur tous vos ennemis vous aurez la victoire,
« Et Dieu vous recevra dans un foyer de gloire. »

Jeanne écoutoit encor l'auguste ambassadeur
Dans les embrasemens d'une angélique ardeur ;
Puis, de son doux effroi doucement revenue,
Et sur les fronts divins osant jeter la vue,
Enfin elle répond : « Je ne forme qu'un vœu,
« Celui de m'en aller dans le sein de mon Dieu ;
« Dites-moi de mourir, ou dites-moi de vivre,
« Tous les ordres d'en haut je suis prête à les suivre. »

Et l'Ange, vers le ciel reprenant son essor,
Y porta ce parfum dans un nuage d'or.

Trois ans déjà passés, la vision première,
Mille fois du hameau visitant la chaumière,
Accompagna la vierge aux champs silencieux,
Et lui dit chaque jour quelque chose des cieux.

Voici ce que le peuple annonçoit à l'avance :

« Une femme perdra le royaume de France,
« Une fille des champs viendra le rétablir ! »

La moitié de l'oracle est près de s'accomplir.

Isabeau, reine impie, épouse parjurée,
Incestueuse sœur, mère dénaturée,
Isabeau, poursuivant le cours de ses forfaits,
Avoit promis son fils aux fureurs de l'Anglais,
En livrant comme un gage à la fraude étrangère
Le délire d'un roi, le délire d'un père!
En un jour, la démence au timon de l'État
Avoit signé sa charte au gré d'un attentat :
Testament de malheur, en la cité de Troyes,
A l'usurpation elle entr'ouvroit les voies,
Et l'héritier du trône en étoit repoussé
Par la tremblante main d'un monarque insensé.
Puis sa royale sœur, Catherine de France,
Eut à subir, à peine au sortir de l'enfance,
Un père délirant, une mère sans cœur,
Un époux ennemi plus encor que vainqueur ;
Et, de tant de fléaux victime couronnée,
A deux trônes, hélas ! elle fut condamnée,
Elle qui, dédaignant le vain orgueil des cours,
Eût dans l'obscurité voulu cacher ses jours!
Et Charles Six traîna sa misère cruelle,

Captif dans les liens d'une infâme tutelle,
Où l'on a vu parfois la royauté sans pain!...
Aux yeux de ses geôliers, l'indigent souverain
Sembla ne plus valoir, inutile victime,
Ni les frais d'un tombeau, ni l'embarras d'un crime.

Mais, près de triompher par un dernier effort,
Henri dans la victoire a rencontré la mort;
Et, sitôt qu'après lui son prisonnier succombe,
Les jours d'un orphelin bercés sur une tombe
Restent les seuls garans, chez un peuple trompé,
Des périlleux destins d'un pouvoir usurpé.

Déjà des deux régens les armes souveraines
Des Français abusés avoient rivé les chaînes;
Déjà, sous ce manteau, Bedfort usurpateur,
N'osant pas régner roi, vouloit régner tuteur :
Et le peuple, toujours aveugle en son caprice,
De ses propres tyrans s'étoit fait le complice;
Et, dans son esclavage il voyoit, mais trop tard,
Aux baisers d'Albion la dent du léopard.

D'un déplorable roi la mort étoit pleurée,
Tant il restoit d'amour pour sa cause sacrée,
Tant le lugubre aspect de malheurs inouïs
La ravivoit au cœur de ses sujets trahis!

Trop souvent visité par l'affreuse marâtre,
Paris de tous les deuils devenoit le théâtre.
D'abord, vengeurs muets, les dévorans fléaux
Avoient infecté l'air et creusé les tombeaux;
Et, redoublant encor leur atteinte fatale,
Ils avoient décimé l'impure capitale.
Isabeau leur succède et frappe des martyrs
Dans les fidélités et dans les repentirs.
Par elle Jean-sans-Peur, roi de la populace,
Naguère des bourreaux aiguillonnoit l'audace,
Lorsque, des échafauds leur traçant le chemin,
Sans pudeur avec elle il leur tendoit la main!...
De ce prince immolé fidèle survivante,
Elle n'oublioit pas ces leçons d'épouvante,
Et sans cesse à sa voix le fer de l'étranger,
Ou d'un mot, ou d'un doute, accouroit la venger.
Le sang français couloit plus que dans les batailles,
A travers le silence et la paix des murailles.
Tandis qu'aux bastions l'ennemi cantonné
Tenoit dans leur réseau le peuple emprisonné,
Les remparts, convertis en des remparts de crime,
Ressembloient à la chaîne au cou de la victime,
Et des exécuteurs le glaive toujours prêt
A chacun d'un seul coup annonçoit son arrêt.

On eût dit que l'enfer, par un affreux message,
Envoyoit les démons précurseurs de sa rage...
Aussi l'indigne reine, et comme eux, et par eux,

De ses impiétés exhaloit tous les vœux.
L'un des plus vils suppôts de l'archange rebelle
Avoit depuis longtems fait un pacte avec elle.
« Sûre par tes forfaits de la peine du dam,
« Tu peux livrer ton âme et ton corps à Satan,
« Avoit-il dit; et moi, je promets que ta vie,
« Des ivresses du mal constamment assouvie,
« Durant le cours entier de tous ses déshonneurs,
« N'aura point de rivale en coupables bonheurs. »

Ce langage où rouloient des mystères infâmes,
A jamais ignorés des innocentes âmes,
Par l'impudique reine étant trop bien compris,
Elle avoit répondu : « J'y consens à ce prix! »

Mais l'ange des remords, ange qui toujours veille,
Incessamment aussi portoit à son oreille
Et faisoit retentir dans son cœur agité
Ces mots effrayans : Mort! enfer! éternité!
Et, sans perdre l'espoir, il épioit en elle
Des clartés de la foi la dernière étincelle.
Heureux si, fût-ce même au tocsin du tombeau,
Il en pouvoit enfin réveiller le flambeau!

De cette Frédégonde oubliant la mémoire,
Son fils est-il donc né pour un règne de gloire?
Il est roi : mais, hélas! quel sceptre! quel fardeau!

Quel père, Charles Six ! quelle mère, Isabeau !
Le déplorable sang qui coule dans ses veines
Peut-il jamais revivre aux grandeurs souveraines?
Il est roi : mais son front, à peine dans sa fleur,
Est déjà couronné d'un crêpe de malheur ;
Et voici que partout le bras de l'Angleterre
Sous ses pas chancelans a fait crouler la terre.
Il est roi : mais son peuple, abîmé dans le deuil,
N'a plus qu'un seul abri sur un dernier écueil.

Sachons pourtant l'espoir de ce peuple qui prie !
Le phare de la foi brille sur la patrie,
Et, dans la sombre nuit jetant l'éclat du jour,
De la mort à la vie annonce le retour.

Le navire battu par les vents de l'orage,
Sur les flots d'une mer écumante de rage,
Touche tantôt les cieux et tantôt les enfers ;
Déjà par le rocher ses flancs sont entr'ouverts ;
Ses mâts se sont brisés au choc de la tempête ;
On voit flotter encor son cadavre sans tête,
Et, noyant avec lui ses hôtes éperdus,
Il tombe sur l'écueil dont on ne revient plus...
Mais si le matelot, contre toute espérance,
Jette ce cri : « Venez à notre délivrance !
« Venez, vierge Marie, étoile de la mer ! »
Une splendeur soudaine a pacifié l'air,
Et, de l'astre du jour déployant l'auréole,

Enchaîne l'ouragan au gré d'une parole :
La prière exaucée et les bras raffermis
Ont chassé loin du bord les torrens ennemis...
La nef vogue joyeuse au sein des mers profondes,
Et l'hymne du salut retentit sur les ondes.

Aux pleurs de nos aïeux que le ciel attentif
Délivre le vaisseau couché sur le récif!
Et que le jeune roi triomphe et de son âge,
Et de son infortune, et même du naufrage!

D'abord, le deuil au cœur et la rougeur au front,
Il écoute la voix de l'altier Richemont :
Gendre de Jean-sans-Peur, qui succomba victime
D'une lutte imprévue, ou peut-être d'un crime,
Arthur jette sa plainte, et, vassal irrité,
De la première épée atteint la dignité ;
Le voilà connétable. Aussitôt la Bretagne
Des armes du héros redevient la compagne,
Et son frère avec lui, l'irrésolu Montfort,
Un moment pour la France abandonne Bedfort.
Philippe reste ainsi seul vengeur de son père.
Mais, s'il prête à l'Anglais sa puissante colère,
Pour un sceptre usurpé réservant son mépris,
De sa propre querelle il dédaigne le prix.
De vertus et d'erreurs déplorable mélange!
C'est Philippe le Bon! c'est Jean-sans-Peur qu'il venge!
Le peuple est-il donc fait pour subir à la fois

Le crime des vassaux et le malheur des rois?
Ah ! qu'il craigne encor plus, dans ces tristes problèmes,
Les conseils de sa haine et de ses anathèmes!
Sous les regards du ciel la terre est un champ clos
Où souvent les vaincus sont plus que des héros,
Où les guerriers meurtris reçoivent la couronne;
Le cœur seul la remporte, et c'est Dieu qui la donne.

A la tête des preux Valois a reparu,
Et, fidèle aux conseils dont il est secouru,
Il immole à la fois au salut de la France
La tendresse, l'orgueil et la reconnoissance.
Au nom de la patrie, il éloigne de lui
Des amis suspectés, et jusqu'à Tannegui,
Tannegui Duchatel, dont la fidèle étreinte
Des coups du Bourguignon sut lui sauver l'atteinte,
Et qui, plus tard encore, au pont de Montereau,
Revoyant Jean-sans-Peur, crut revoir un bourreau!
Aujourd'hui, dans le fond d'un exil volontaire,
Du colloque tragique expiant le mystère,
Pour juges, pour vengeurs de sa fidélité,
Il ne veut que le ciel et la postérité.

A d'autres favoris la main du connétable
Infligea dans le sang une fin lamentable;
Et le crime traçoit le chemin des vertus
Sur les débris fumans de leurs noms abattus.
La Trémouille survint; mais, aux yeux de son maître,

Sous de nobles dehors il eut soin de paroître.
Il sort d'un sang illustre, et, sous la main d'Arthur,
Pour le jeune monarque il semble un ami sûr.
Plus tard... Mais l'avenir est voilé... Charles prie ;
Il redonne son cœur à la reine Marie,
Qui, dès ce moment même oubliant ses douleurs,
Désormais pour la France a gardé tous ses pleurs.
Dans le palais du roi, jamais une rivale
N'avoit encor jeté l'offense et le scandale.
Ah ! puisse-t-il toujours être ignoré de lui,
L'impur nom de Sorel qu'il ignore aujourd'hui !
Malheur, si quelque jour une impudique haleine
Trouble un cœur fait pour Dieu, la patrie et la reine !
Cette reine pieuse, avec combien d'amour
Elle a d'un juste hommage accueilli le retour,
Dans les émotions d'une sainte prière :
« De mon royal époux je puis donc être fière !
« Il est à vous, Seigneur, puisqu'il revient à moi...
« Vous bénirez la France en bénissant son roi...
« Vous rendrez le triomphe au peuple qui l'espère,
« Et vous consolerez les enfans et le père ! »

Telle étoit de ses vœux la touchante ferveur.
Elle attend le grand jour d'un prodige sauveur.
Diadème éternel, la divine lumière
Environne ce front courbé vers la poussière ;
La nouvelle Clotilde invite un roi guerrier
A consacrer l'espoir d'un merveilleux laurier.
De sa soudaine foi Clovis tint sa victoire ;

De son retour vers Dieu Charles tiendra sa gloire.
Saura-t-il la garder, et jusques à la fin
Obéir aux clartés de ce flambeau divin?
Puis, sera-t-il admis dans les saints tabernacles?...
Ah! ne suivez pas l'homme, et voyez les miracles!...
Après l'œuvre des cieux, le mobile instrument
Trouve sa récompense, ou bien son châtiment.
Mais la foible étincelle, et le roseau fragile,
Et la feuille tremblante, et le vase d'argile,
Laissant à l'œil de Dieu le grand secret des cœurs,
Célèbrent le combat sans juger les vainqueurs.
Non! seul, je ne sais rien; mais du feu qui m'inspire
Je sais pour l'univers tout ce qu'il faut lui dire.
France, France, courage! et c'est encor par toi
Qu'il reverra bientôt les splendeurs de la foi;
Entre les nations tu resteras choisie,
Aux jours de la discorde et de l'apostasie,
Pour offrir à l'Église un fidèle soutien :
Dieu garde le royaume et le roi très-chrétien.

De toutes parts l'accent des prières sacrées
Vient ranimer l'ardeur des pieuses contrées.

Orléans menacé livre le sol français
Au péril d'un échec, au hasard d'un succès.
Dans ses vastes desseins bientôt Bedfort médite
De pousser Charles Sept, de poursuite en poursuite,
Du Berry sur l'Auvergne, et de l'Auvergne aux mers

Où quelque île peut seule abriter ses revers.
Sa fuite ainsi prévue a provoqué d'avance
De ses grands ennemis la double surveillance.
Le Bourguignon à gauche étend son bras puissant,
Et celui de l'Anglais à droite est menaçant.
Valois n'aura pour fuir que les gorges serrées
Où les eaux de la Loire apparoissent murées ;
Et, s'il quitte la France, alors de l'étranger
Le joug s'appesantit sur elle sans danger,
Et désormais d'un roi le nom et la présence
N'inquiéteront plus la hautaine régence.

J'entends, j'entends encor les cris de nos aïeux,
Cris pleurés sur la terre et chantés dans les cieux :
« La France a vu la mort! mais, elle ose le croire,
« L'heure de l'agonie est l'heure de la gloire.
« La blessure profonde, et dont il faut mourir,
« Par le Dieu créateur est facile à guérir.
« Un prodige imposant à notre vue étroite
« Dans la réalité n'est qu'un jeu de sa droite.
« Par le bras d'un enfant il saura nous venger,
« Comme il a fait jadis par David le berger :
« Encore adolescent, il l'a pris sous le chaume
« Pour échanger sa fronde au sceptre d'un royaume.
« Plus tard, et dans le sang, à la nuit du trépas,
« Pour le peuple fidèle il dérobe Joas.
« C'est lui qui, bénissant la vierge de Nanterre,
« A chassé devant elle un fléau de la terre.
« Croyons au même bruit saintement répandu,

« Oui, Dieu va se montrer, puisque tout est perdu !
« Et ce n'est pas en vain qu'un oracle s'élève
« Dont la parole annonce une autre Geneviève.
« D'où va-t-elle venir? et quel heureux hameau
« Cache sous la chaumière un miracle nouveau?
« Des voix ont signalé les marches de Lorraine;
« On dit que ce mystère est connu de la reine,
« Et que sa piété, grande comme sa foi,
« En a reçu du ciel des gages pour le roi...
« Gardons-nous d'accuser Charles ! Dieu seul lui-même
« Sur les fronts couronnés exerce un droit suprême.
« Israël n'a jugé ni David innocent,
« Ni David criminel, ni David pénitent.
« Grand Dieu, sauvez le roi ! grand Dieu, sauvez la France !
« De vous seul tout un peuple attend sa délivrance. »

Ces soupirs dans le temple et dans chaque manoir
De tous les cœurs français ressuscitoient l'espoir.
Réveillant la ferveur et charmant les courages,
Ils alloient retentir dans les pèlerinages ;
De Chartres jusqu'au Puy, d'Auray jusqu'au désert
Qui des fils de Bruno redit le saint concert,
Ils répandoient partout le parfum des prières,
Puis, comme de leur centre, à l'antique Fourvières,
Ils rayonnoient encore en mille flots d'amour,
Et sur Liesse, et sur Luc, et sur Roc-Amadour,
Et sur tous les autels si chers à la patrie
Où ses vœux sont offerts par les mains de Marie.
Faudroit-il excepter de ce pieux devoir

Tout le sol où l'Anglais usurpe son pouvoir?
Non, non ! la piété n'est jamais si captive
Qu'elle ne puisse plus jeter sa voix plaintive.
Le mont de Geneviève, et le mont Valérien,
Et le mont Martre, unis par un triple lien,
Triangle de splendeurs, dont la main de Dieu même
Pour le front de la France a fait un diadème,
Élevoient jusqu'au ciel l'espérance des saints,
Et la portoient rapide à des échos lointains ;
Car la force jamais ne peut dans ses entraves
Sous des bras enchaînés faire des cœurs esclaves...
Que sont-ils devenus ces augustes carmels?
L'un d'eux est profané du nom des dieux mortels !
Les autres, transformés en bastilles funestes,
De nos morts sous la pierre ont écrasé les restes !
Mais le souffle divin et le sang des martyrs
Y rallument encor d'immortels souvenirs...
Ah ! puisse un jour la croix y retrouver sa tente,
Et, signe de salut, s'y rasseoir triomphante !

Sans livrer l'harmonie aux rêves de l'orgueil,
Dans l'hymne de la gloire il faut chanter le deuil :
Les concerts de la terre imposent ces mélanges ;
Et la tombe elle-même entend la voix des anges.

Murs d'Orléans, salut ! sache tout l'univers
L'empire de la foi dans les plus grands revers,
Et que d'un peuple entier la pieuse mémoire

Couronne pour jamais la reine de la Loire!

Par l'ordre de Bedfort, le fier Salisbury,
Marchant sur la cité, touchoit déjà Cléry.
Il est du sang des rois; mais sa gloire sauvage
Au roi des rois jamais ne porte son hommage;
Et son indifférence a laissé le soldat
Poursuivre jusqu'à Dieu la fureur du combat.
Sa trop fatale épée étoit encor fumante
De cet affreux carnage, abîme d'épouvante,
Où le Puyset, jadis l'un de nos boulevarts,
Avoit vu dans le sang écrouler ses remparts.
Au-devant des exploits de cette armée impure
Le souffle de l'enfer a versé sa souillure.
Quelques guerriers pourtant à leurs vieux écussons
De leurs nobles aïeux rattachent les leçons.
Mais le grand nombre écoute et vomit le blasphème;
Il ne craint les enfers que pour l'heure suprême.
Voici Cléry : voici le temple et les autels
Riches et des parfums et de l'or des mortels.
Là, prosternée aux pieds de la vierge Marie,
Une foule pieuse et timide la prie.
Le ciel y rassembloit ses plus humbles amis,
A sa volonté sainte entièrement soumis,
Et surtout des vieillards, des enfans et des femmes.
Debout au milieu d'eux, le pasteur de leurs âmes
Leur disoit : « L'ennemi s'approche, et sous ses coups,
« Dans peu d'instans peut-être, il nous brisera tous.
« Contre ses bataillons que peut la résistance?

« D'un Dieu mort sur la croix imitons la constance,
« Ne soyons point tremblans, ne soyons point ingrats ;
« Il a souffert pour nous, jetons-nous dans ses bras.
« Troupeau longtems heureux sous ma douce houlette,
« Il faut de la souffrance enfin payer la dette,
« Et nous sommes certains du bonheur éternel,
« Aujourd'hui sur la terre, et demain dans le ciel.
« Le sacrifice est fait par une sainte offrande ;
« Nos jours sont à celui qui nous les redemande !...
« A genoux, mes enfans ! recevez tous les dons
« De la grâce promise au dernier des pardons ! »

Il dit, et les bénit de sa main paternelle.
Puis, dans le Saint des Saints, dont la gloire étincelle,
Il prend la coupe d'or, où la foi des élus
Contemple un Dieu caché sous un pain qui n'est plus...
« Venez donc recevoir une manne angélique,
« De la route des cieux auguste viatique ! »

Cette voix du pasteur appelle tour à tour
Les brebis au banquet de l'éternel amour.
Le prêtre entre ses mains tient encore une hostie,
Quand un cri se répand : « L'église est investie ! »
Ce n'étoit pas l'Anglais, mais un horrible bruit,
Eclair avant-coureur de l'orage qui suit ;
C'étoit d'esprits impurs un effroyable nombre,
Qui changeroit le jour en la nuit la plus sombre,
S'il devenoit visible aux regards des humains.

En nuages épais leurs orageux essaims
Flottoient autour des murs de l'enceinte sacrée;
Pourtant ils n'osoient pas en assiéger l'entrée.
Ah! c'est que les démons jusque dans le saint lieu
N'affrontent jamais seuls la présence de Dieu;
Mais, dans l'âme de l'homme abritant leur audace,
Avec elle et par elle, ils y trouvent leur place!
Prodigieux effet d'un mystère divin!
Le plus coupable cœur ne le sent pas en vain,
Et, même quand il porte en soi l'esprit immonde,
Il peut et s'endormir sous la foudre qui gronde,
Et regarder encore, à l'heure du réveil,
Du Dieu qu'il a trahi le bienfaisant soleil!
En ce jour, de Cléry le vénérable temple
D'un cœur sans repentir n'a pas un seul exemple.
Les passages partout restent donc interdits
Aux efforts de l'enfer et des anges maudits.
Impatiens qu'ils sont d'un nouveau sacrilége,
Ils vont presser l'Anglais, mêlés à son cortége;
A ses regards ils font briller l'argent et l'or...
En vain Salisbury semble hésiter encor,
En écoutant D'Escale, et De Lille, et La Pôle,
Qui des profanateurs ont tous flétri le rôle:
Par ces retardemens le soldat irrité
Sent redoubler sa rage et sa cupidité;
L'impiété du chef permet tout, et la flamme
Menace d'envahir l'autel de Notre-Dame...
Il faut que, dans le trouble et dans l'ardeur du feu,
Le vol puisse à son gré s'envelopper un peu;
Que des flots d'incendie et des flots de carnage

Couvrent d'un voile heureux la pudeur du pillage...
O piété du peuple ! ô gloire du pasteur !
Ils portent tous en eux le corps du Rédempteur ;
Ils n'ont voulu laisser rien de ce pain de vie
Où l'infernale haine alloit être assouvie ;
Pour le plus grand forfait elle arrive trop tard...
Mais il lui reste encore une effrayante part !
Et les vases divins, et les saintes richesses,
Des vieux siècles de foi magnifiques largesses ;
Et la tête d'un prêtre ! et le sang des martyrs !
Victimes, revivez dans vos derniers soupirs ;
Qu'ils se mêlent aux voix des cantiques célestes !
La terre avec respect va recueillir vos restes,
Et des anges déjà les brûlantes ardeurs
Du dernier cri des morts ont chanté les grandeurs :

« Gloire à Dieu, dans un cri sublime !
Gloire, gloire au plus haut des cieux !
A l'amour il faut un abîme,
Et c'est le sein du Dieu des dieux.

« Ouvrez-vous, célestes portiques,
Elevez vos brillans arceaux !
Sous vos pavillons magnifiques,
Et sur les trônes les plus beaux,
Voici les âmes pacifiques !
Retentissez, divins cantiques !
Toujours anciens, toujours nouveaux,

Voici les vertus angéliques,
Voici le trésor des tombeaux !

« Gloire à Dieu dans un cri sublime !
Gloire, gloire au plus haut des cieux !
A l'amour il faut un abîme,
Et c'est le sein du Dieu des dieux.

« Sous le même étendard unies,
L'Archange, vainqueur de Satan,
Vous guide encore, âmes bénies !
Avec lui, d'un rapide élan,
Et dans les splendeurs infinies,
Vos immortelles symphonies
Déjà sillonnent l'Océan
Des éternelles harmonies
Où règne le nouvel Adam.

« Gloire à Dieu dans un cri sublime !
Gloire, gloire au plus haut des cieux !
A l'amour il faut un abîme,
Et c'est le sein du Dieu des dieux.

« Quelle est donc celle qui s'avance
Comme l'aurore à son réveil,
Comme la pompeuse puissance

D'une armée en son appareil ;
Et comme la lumière immense
Répandant sa magnificence
Plus que la lune et le soleil ?...
Oui, c'est Marie !... Anges, silence !
Les cieux n'ont plus rien de pareil.

« Gloire à Dieu, dans un cri sublime !
Gloire, gloire au plus haut des cieux !
A l'amour il faut un abîme,
Et c'est le sein du Dieu des dieux. »

L'hymne cesse : on entend aux célestes collines
De la mère du Christ ces paroles divines :
« Je revois mes enfans du temple de Cléry !
« Toujours à leurs regards mes regards ont souri...
« Soyez heureux enfin ! Vos martyres d'une heure
« Ont conquis dans l'amour l'éternelle demeure.
« J'en rends grâce à vous seul, Dieu saint, Dieu tout-puissant !
« Mais n'est-ce point assez de larmes et de sang ?
« Et tous mes bien aimés de la terre de France
« Ont-ils à craindre encore une longue souffrance ?
« N'est-il donc pas venu le jour, le jour promis,
« Où la plus foible main vaincra leurs ennemis,
« Où, du milieu des camps, la gloire virginale
« Ira déconcerter la puissance infernale ?...
« Pourquoi, pourquoi la terre, oubliant son bonheur,
« N'a-t-elle point partout adoré le Seigneur ?...

« Si je pouvois pleurer parmi tant de délices,
« Combien j'aurois de pleurs, combien de sacrifices !...
« Je voudrois amener, sur des ailes de feu,
« Tous les cœurs des mortels dans le cœur de mon Dieu. »

A ces heureux soupirs (ce n'étoient pas des larmes,
Mais dans l'amour divin c'étoient de nouveaux charmes)
Le ciel est attendri, les anges sont émus,
Le zèle fraternel brille au front des élus,
Et du Dieu trois fois saint la majesté propice
Incline sa clémence au sein de sa justice ;
Sans laisser entrevoir pourtant à tous les yeux
Les secrets révélés à la reine des cieux.

CHANT DEUXIÈME.

Bientôt vous entendrez des cris de recouvrance;
Une vierge des champs viendra sauver la France

(CHANT II.)

II.

Aux portes d'Orléans la prompte renommée
De l'Anglais qui s'avance a dénoncé l'armée;
On apprend de Cléry la profanation :
Un cri d'horreur s'élève et maudit Albion.
« Plus de paix, plus de trêve avec les insulaires! »
A ce cri précurseur des célestes colères,
Le sinistre beffroi, dans ses longs tintemens,
Jette l'écho des pleurs et des gémissemens;
Et vers les temples saints, la ville désolée
Voit errer tout le jour la foule amoncelée :
On se presse, on s'embrasse; on jure mille fois
De mourir tous ensemble à l'ombre de la croix,
Plutôt que de souffrir les sataniques rages
De ces profanateurs et leurs nouveaux outrages!
On arme tous les bras, on ferme tous les murs;

Et l'indignation fait les gardiens plus sûrs.

Des suprêmes adieux déjà l'heure est sonnée...
Orléans va montrer à la terre étonnée,
Dans une étroite enceinte, un royaume aux abois,
Réveillant la pitié des peuples et des rois.
Ou la cité triomphe, ou la cité succombe :
Là se relève un trône, et là s'ouvre une tombe.
A ces extrémités il n'est point de milieu.
« Eh bien ! jetons la France entre les bras de Dieu ! »

De la Loire au Loiret de nombreux monastères
N'ont ni remparts, ni tours à leurs toits solitaires;
Et voilà leur entrée et leurs cloîtres ouverts
A tous les ouragans vomis par les enfers.
Les âmes à l'envi vers le ciel élancées
En rapportent bientôt d'unanimes pensées :
« Ni le marbre, ni l'or, ni le fer, ni le bois,
« De l'amour éternel ne dominent les lois.
« Sans profaner le temple, on peut briser la pierre.
« Portons, portons ailleurs et la sainte prière,
« Et les objets sacrés, et les bénis trésors.
« Le culte vient de l'âme, il ne vient pas du corps.
« Oui, nous devons sans crainte, et d'une main hardie,
« Contre le sacrilége élever l'incendie,
« Et nos brasiers, soufflés par un zèle pieux,
« S'enflammeront encore à la splendeur des cieux. »

Au cœur de la presqu'île, en face des Tournelles,
Du vaste Portereau les habitants fidèles
Vont le brûler aussi, de peur que l'Étranger
Comme en un camp tout prêt ne coure s'y loger.
Ainsi la même ardeur et le même héroïsme
Animoient la croyance et le patriotisme;
Et, pour l'espoir français, la cause de la foi
Ne se séparoit point de la cause du Roi.

Tout à coup dans les airs cent cloches ébranlées
Font gémir à la fois leurs dernières volées,
Tandis que du malheur gardant la majesté,
Trente processions portent dans la cité
Tout ce qu'un juste effroi soustrait d'avance aux flammes :
Les vases consacrés, les croix, les oriflammes,
Les reliques des Saints, les riches ostensoirs,
Et les livres divins sous leurs brillans fermoirs.
« Ah! dans les tems passés, ces châsses, ces bannières,
« Ont porté tant de fois bonheur à nos chaumières!
« Sommes-nous condamnés à d'éternels adieux? »
Disoient les habitans de ces agrestes lieux,
« Et ne verrons-nous plus, à travers la feuillée,
« Tantôt sur la hauteur, tantôt dans la vallée,
« Notre-Dame et nos Saints venir, comme jadis,
« Nous montrer sur la terre un peu du paradis?
« Que votre volonté soit faite, et non les nôtres,
« Seigneur! Après ces jours il en reviendra d'autres,
« Et, même aux plus mauvais, nous embrassons l'espoir

« Du magnifique jour qui n'aura point de soir. »

Cependant la cité, murmurant la prière,
Au-devant du grand deuil arrivoit tout entière.
Gaucour qui la gouverne, illustre et saint vieillard,
A ce devoir pieux ne met point de retard.
Ses yeux sont presque éteints ; mais son mâle courage
D'un dix-septième lustre a démenti l'outrage.
Un rayon de lumière à son front de soldat
Suffit pour soutenir les gloires du combat,
Et sous ses cheveux blancs, sa tête libre et fière
Répond à tous les vœux de son ardeur guerrière ;
Et le peuple et les preux dont il est entouré
Portent le même amour à leur chef vénéré.
Dunois est avec lui, Dunois dont la vaillance
A fait dans l'héroïsme oublier sa naissance,
Et partout montre un cœur digne du sang royal
Où Du Guesclin mourant espéra son rival.
Non, ils ne craignoient point, ces gardiens de la Loire,
D'abaisser devant Dieu leurs fronts chargés de gloire ;
Et si le grand triomphe à leurs bras de géans
Ne laisse pas l'honneur de sauver Orléans,
C'est qu'il faut moins de force à ce Dieu des batailles
Pour cimenter l'espoir des plus foibles murailles.

Les ordres sont donnés, et tous les soins sont pris,
Pour que la piété retrouve des abris :
Les temples sont ouverts aux augustes reliques ;

Le cloître fraternel reçoit sous ses portiques
Le lamentable exil des cénobites saints;
Et la reconnoissance au ciel lève les mains!
Avant que le bruit cesse et que le jour finisse,
Il est tems d'accomplir un dernier sacrifice.
L'incendie est tout prêt : une fidèle voix
Annonce à chaque instant, du haut de Sainte-Croix,
Que de Salisbury l'armée encor lointaine
Ne viendra point troubler cette lugubre scène.
Les cloches, redoublant enfin leur glas fatal,
Ont de leur propre mort soupiré le signal;
Et la flamme aussitôt, largement répandue,
Couvrit les derniers sons, et fut seule entendue;
Un horizon de feu brilla de toutes parts
Et jeta ses reflets jusque sur les remparts.

Que de pleurs il se fit à ces clartés funèbres
Qui de la nuit obscure éclairoient les ténèbres!
De l'aumône surtout, trop éloquent témoin,
La misère du pauvre alla gémir plus loin.

Un couvent isolé ne brûloit point encore.
Le même Dieu pourtant est le Dieu qu'il adore!
Et le même incendie y sembloit décidé!
Mais par une voix seule il est intimidé :
Il admire, il chérit les vertus de Sidoine.
Ce prêtre semble né pour la haire du moine,
Chaque jour, chaque nuit, dans les austérités,

Il médite à longs traits les saintes vérités.
Sous les sombres caveaux d'un vaste cimetière
Il a déjà passé presque une vie entière,
Et, toujours affamé de ses derniers momens,
Il marche, solitaire, autour des ossemens.
Quand la terre a longtems usé les chairs livides,
Il retire les os, les range en pyramides,
Et, depuis soixante ans qu'il vit parmi les morts,
Il garde leurs débris comme de saints trésors;
Il en sait tous les noms, les âges et les dates,
Et même, soulageant les mémoires ingrates,
Il a sur chaque tête apposé l'écriteau
Où le frère peut voir le frère du tombeau.
« Et pourquoi donc, dit-il, pourquoi livrer ces restes,
« Ces grands enseignemens à des flammes funestes?
« Coupables envers Dieu, coupables envers moi,
« Comprenez-vous ainsi le courage et la foi?
« Si ce Dieu dans vos cœurs ne rend pas ses oracles,
« Croyez-vous qu'il renonce à de nouveaux miracles?
« Doutez-vous de sa force? et l'oubliez-vous là
« Où sa main a brisé le glaive d'Attila?
« Pour moi, je la célèbre, et, j'ose le prédire,
« Ici, dans peu de tems nous la verrons reluire,
« Plus éclatante encore et plus grande à nos yeux
« Qu'elle ne fut jamais aux jours de nos aïeux.
« Je n'ai point l'ascendant d'un pontife de Rome;
« Mais un fier conquérant devant moi n'est qu'un homme...
« Je serai donc fidèle à ces chers ossemens,
« Comme au grand souvenir de nos anciens sermens;
« Oui, seul avec ce froc où s'éteindra sa haine,

« L'Anglais me laissera sur mon pieux domaine,
« Et, du ciel par mes vœux apaisant le courroux,
« J'espère que sa grâce aura pitié de vous! »

Sans répondre d'abord à ce conseil austère,
Le vénérable Ephrem, abbé du monastère,
Se prosterne; et, voulant ne plus délibérer,
Abandonne à Dieu seul le soin de l'inspirer.
Bientôt il se relève et leur dit ces paroles :
« O mes enfans! craignons d'adorer des idoles!
« De l'antique serpent craignons surtout l'orgueil!
« Il peut nous suivre, hélas! jusqu'au bord du cercueil.
« Même dans votre bouche et sous votre cilice,
« O Sidoine! je vois les traits de sa malice.
« Un demi-siècle entier des plus saintes vertus,
« Vos jeûnes, vos labeurs, seroient-ils donc perdus?
« Ah! comme vous, des morts nous vénérons la cendre.
« Mais le bras créateur saura bien la reprendre
« Dans le fond de la terre et des lieux ténébreux,
« Dans l'abîme des mers, et dans les champs poudreux.
« Et le grand jour qui doit rendre les corps aux âmes,
« Demandant compte aux tems, aux sépulcres, aux flammes,
« Jusqu'au dernier atome, ou profane, ou sacré,
« En exigera tout ce qu'ils ont dévoré.
« Combien de peuples morts dont se perd la mémoire!
« Leur dépouille à l'oubli s'en va comme leur gloire.
« Et des règnes anciens à nos siècles nouveaux
« N'ont pas même laissé leurs noms sur leurs tombeaux!
« Où donc va ton orgueil, ô poussière ignorée?...

« A Dieu seul la splendeur, à Dieu seul la durée!
« Et s'il étend sur nous la chaîne des malheurs,
« Sans murmure acceptons le calice des pleurs.
« Nous avons dépouillé cette maison chérie,
« Pour lui : nous la brûlons au nom de la patrie,
« Et contre l'ennemi qui veut s'en emparer.
« Sachez voir votre faute, et surtout la pleurer...
« A suivre tous nos pas je ne puis vous coutraindre;
« Mais, séparé de nous, que vous êtes à plaindre!
« Vous voulez un miracle .. Ainsi vous tentez Dieu.
« Nous, nous obéissons. Adieu, Sidoine!... adieu! »

A peine a-t-il parlé, que de la cathédrale
Le beffroi sonne encor l'alarme générale;
Car, du sommet des tours, à la lueur des feux,
On a vu s'agiter des bataillons nombreux,
Et du dernier moustier le dernier incendie
Va bientôt éclairer une autre tragédie.

Au-dessus d'Olivet, l'Anglais toute la nuit
Contemploit, à l'éclat du Portereau détruit,
Les torrens enflammés qui, lancés jusqu'aux astres,
Sur le cours du Loiret dessinoient ces désastres.

Des groupes ennemis ont traversé les eaux,
Et marchent vers Sidoine au milieu des tombeaux.
Il est silencieux; mais son œil inflexible

A gardé du courroux l'émotion visible ;
Et sur les ossemens, trône de sa fierté,
D'un monarque des morts il a la majesté.
« Voyez, dit un soldat, son infernale joie !
« C'est lui qui de nos mains arrache cette proie.
« Sans doute il ordonna tous ces embrasemens ;
« Il voudroit même ici braver les châtimens.
« Qu'il reçoive aussitôt la peine de son crime !... »
Et Sidoine est tombé, déplorable victime !
Mais il respire encore ; et puis il reste seul,
Son froc ensanglanté, devenu son linceul,
Jette déjà ses plis dans cette fosse même
Qu'il creusa si longtems pour son heure suprême.
Voici, voici la mort qu'il rêva soixante ans !
Pour la sanctifier il n'a que des instans.
Vers un ciel tout en feu sa prière s'exhale...
Il atteint d'un seul pas sa couche sépulcrale ;
Trop heureux d'expier par ce sublime effort
L'orage qui faillit l'engloutir dans le port !
Puisse donc son courage, égalant son supplice,
Consommer dans l'amour le dernier sacrifice !
Et puisse l'incendie avoir assez de feu
Pour le remettre pur entre les mains de Dieu !
Elle s'étend sur lui la flamme dévorante,
Instrument de salut sous des flots d'épouvante ;
Et, dans ce purgatoire arrosé de ses pleurs,
Son ange a couronné ses dernières douleurs.

Dans cette même nuit, Charles, Louis, Marie,

Aux acclamations de la foule attendrie,
Entroient dans Orléans suivis de quelques preux.
Mais la patrie en deuil a pleuré devant eux;
Et Gaucour, et Dunois, fidèles interprètes,
Disoient : « Si le péril sied aux royales têtes,
« Il faut du moins, il faut qu'un courage de roi
« De l'intérêt du peuple accepte aussi la loi.
« Ce voyage de guerre entrepris sans armée
« Doit rester un secret pour la France alarmée.
« Sire, aux Orléanais donnez-vous tout un jour;
« Mais ne les forcez point, par un plus long séjour,
« A calculer, auprès des portes investies,
« Le nombre des assauts et celui des sorties,
« Alors que librement un suprême devoir
« A droit de s'inspirer même du désespoir.

« — Eh bien! si de l'honneur telle est la droite ligne,
« De mourir avec vous me jugez-vous indigne?

« — La gloire du monarque, a répondu Gaucour,
« Ne suffit point; la France a droit à son amour;
« Il se doit à son peuple, à son fils, à la reine. »
A ces mots la cité, que le vieillard entraîne,
Aux pieds du jeune roi tout entière à genoux,
S'écrie avec transport : « Sire, vivez pour nous!
« Vivre, c'est du courage, et non pas de la crainte!

« — Seigneur, loin d'Orléans, mieux que dans son enceinte,
« Reprend le gouverneur, vous pourrez secourir
« Ses braves assiégés, et souvent les nourrir;

« Et le royal accent de votre voix chérie
« Réveillera partout celle de la patrie...
« Et puis un bruit du ciel déjà s'épand au loin :
« De la cause des rois c'est Dieu qui prendra soin,
« Et, dans l'humble réduit d'une chaumière obscure,
« Il arme un bras sauveur pour venger leur injure.
« Que l'usurpation tremble! elle a fait son tems...
« Usurpateur pupille, usurpateurs régens,
« Tous vous verrez la fin de vos règnes iniques !... »

Aussitôt du guerrier les regards prophétiques
Semblèrent, se plongeant dans des âges lointains,
D'une autre iniquité prédire les destins.

Valois, aux derniers mots qui frappent son oreille,
Se trouble, et dans son âme un doute se réveille
Dont sa noble douleur naguère, devant Dieu,
Dans un cri de prière a déposé l'aveu.
Mais à nul cœur mortel la fierté qui l'anime
N'a livré le secret de son angoisse intime.
Oh ! que mieux il voudroit, sur ce vague remord,
Dans les champs de l'honneur interroger la mort !
A son royal destin il doit donc se résoudre ;
Il veut s'en montrer digne avant de s'en absoudre ;
Il cède à tous les vœux, et, dès le lendemain,
Du centre de la France il reprend le chemin.

Il va puiser d'abord une force nouvelle
A Sainte-Croix. La reine, et l'enfant avec elle,
Et l'immense concours dont ils étoient suivis,
S'avançoient dans les pleurs vers les sacrés parvis.
Temple du Dieu martyr, temple heureux qui te nommes
Du nom de l'espérance et du salut des hommes!
C'est la France qui frappe à la porte : ouvre-toi!
C'est le malheur d'un peuple, et le malheur d'un roi.
Ah! pour les consoler sous tes voûtes antiques,
Que les chants de David soient encor prophétiques!

Valois reste un moment prosterné sur le seuil...
Il entre; écoutez l'hymne et de joie et de deuil :

« Le Roi se réjouit, grand Dieu, dans ta puissance...
« Oh! qu'ils sont dilatés par la reconnoissance
« Ses sublimes transports!
« Tes bontés de son âme ont rempli l'étendue,
« Et sa prière aussi ne s'est jamais perdue
« En stériles efforts.

« De bénédictions ta droite l'environne,
« Et sur son front auguste apporte une couronne
« De saphirs précieux;
« Il imploroit ta grâce, et toi, tu renouvelles
« Sa gloire et ses splendeurs qui seront éternelles
« Comme celles des cieux.

« Tu veux d'un même éclat orner toute sa vie,
« Tu veux qu'elle s'avance entourée et suivie
« De tes divins bienfaits.
« Tu feras succéder la joie à sa souffrance ;
« C'est en toi qu'il espère, et la sainte espérance
« Ne faillira jamais.

« Malheur aux ennemis de ta face adorable !
« Ils vont être saisis par ton bras redoutable,
« Au jour de ton courroux,
« Et tu les jetteras dans l'ardente fournaise
« Où ton souffle rassemble une immortelle braise
« Pour les dévorer tous.

« Tu détruiras leur œuvre et leur coupable race...
« Ils osoient contre toi remuer leur audace !...
« Leurs coups sont avortés.
« Le seul bruit de tes pas les refoule en arrière !...
« Parois dans ta grandeur !... Nos chants dans ta lumière
« Déjà sont transportés.

Ainsi se ranimoit l'espoir dans la détresse.
La foi sainte d'un peuple est une sainte ivresse.
Et sitôt qu'elle pleure avec les chants du ciel,
Le torrent des douleurs s'écoule en flots de miel.

Dans l'âme de Valois cette vive harmonie
Retentit même encore après qu'elle est finie.
Il fixe les périls avec des yeux sereins...
Mais Dieu seul peut sonder et les cœurs et les reins.

A l'heure du départ, heure de crépuscule,
Sur les bords de la Loire un peuple entier circule.
L'Anglais n'oseroit point encor s'en approcher;
Le Portereau, brûlant comme un vaste bûcher,
Et le jour, et la nuit, formoit une barrière
De flamme, de fumée et d'ardente poussière;
Et, bien que l'ennemi ne puisse la franchir,
Le feu sous les débris commençoit à fléchir.

Le cortége descend de la porte Bourgogne
Au fleuve; il va passer aux champs de la Sologne,
Où cent preux animés d'une intrépide foi
Comme un vivant rempart doivent suivre le Roi;
Car leurs bras sont plus forts que les fortes murailles.
Là se pressent Dunois, Guitry, les deux Xaintrailles,
Et La Hire, et Fratame, et Giresme, et Villars,
Grands noms qui grandiront encor dans les hasards.

Au moment des adieux, et, debout sur la rive,
Valois s'adresse encore à la foule attentive :

« Votre roi loin de vous n'aura point de repos,
« Qu'il ne vous ait rendu tous ces jeunes héros.
« Si vous n'acceptez point l'offrande d'une vie
« Déjà sur tant d'écueils tant de fois poursuivie,
« Qu'elle vous soit du moins consacrée en tous lieux.
« Charles vous le promet à la face des cieux! »

Et la cité répond d'une voix unanime :
« Tous nos cœurs, tous nos bras sont au roi légitime !

« — Sire, ajoute Gaucour, un doyen des vieillards
« Peut-il dans les grands jours gouverner ces remparts?
« Vos royales bontés n'ont vu que mon courage,
« Et semblent jusqu'ici n'avoir pas su mon âge.
« J'accepte les périls ; mais mon loyal honneur
« Doit réclamer Dunois pour second gouverneur.

« — Héroïque vieillard! dit le Roi, je l'espère,
« Dunois sera ton fils, et tu seras son père,
« Et tu dois être ainsi la tête, et lui le bras
« Toujours fier d'obéir quand tu commanderas »

Dans le sein de Gaucour Dunois se précipite ;
Et l'admiration que cette scène excite
Elève jusqu'au ciel mille cris, mille vœux.

Telle étoit la vertu de ces illustres preux.

Bientôt la rame vole et remonte le fleuve.

« Grand Dieu! sauvez le Roi dans sa nouvelle épreuve! »
S'écrie encor le peuple errant toute la nuit.
A la rive opposée on aborde sans bruit;
Et, par l'heureux essor d'une rapide course,
On atteint du Loiret la merveilleuse source,
Qui sort en larges flots dès le premier élan,
Et semble sous la terre avoir son océan.
Rivière inopinée, à peine sa belle onde
A-t-elle pris le tems de se montrer au monde,
Que, soudain, renonçant à l'orgueil de ses bords,
Elle court de la Loire enrichir les trésors.
Autour de son bassin jadis un bois antique
Ombrageoit le gazon d'un autel druidique;
Et là, sous les arceaux d'un antre ténébreux,
Les prêtres d'Irminsul attiroient devant eux,
Dans les pleurs, dans le sang des humaines victimes,
Le tribut des terreurs et l'hommage des crimes.
Aujourd'hui, sous la hutte, humble et silencieux,
Le vieil ermite Evode y médite les cieux;
Et souvent il reçoit, pour la terre elle-même,
Des révélations la lumière suprême.
Mais, la gloire de Dieu guidant seule sa foi,
De ce grand privilége il n'attend rien pour soi.
Et les anges pourtant, et les saints, et les justes,

N'ont pas tous le secret de ces desseins augustes...
O prodige! du haut de l'éternel azur,
Dieu lui-même venant dans un réduit obscur
Dire au simple mortel les bienfaits d'une aurore
Que l'œil des Séraphins n'aperçoit point encore!
Trésors libres toujours dans la main du Seigneur,
Astres mystérieux sur l'infini bonheur,
Ils ont leur providence, ils ont leur destinée,
Leur cours miraculeux, et leur fin couronnée.
L'orgueil de Lucifer en rugit, mais en vain :
Rien n'arrête l'ardeur de ce souffle divin.
Déjà sous l'humble toit de sa pauvre cabane,
Evode a contemplé la mission de Jeanne.
Il vient de voir encor les trois ambassadeurs
Dérouler dans les airs un sillon de splendeurs.
Puis, l'heure ténébreuse à peine est commencée,
Quand du royal passage, après la traversée,
Il va sur un vieux tertre attendre les momens.
A sa barbe ondoyante, à ses blancs vêtemens,
Des rayons de lumière et des rayons de gloire
Jetoient l'éclat du jour au sein de l'ombre noire.
Il est connu des preux, et tous, à son aspect,
Restent, comme le Roi, saisis d'un saint respect.
L'ermite les prévient, les bénit, et s'écrie :
« O vous, Charles! et vous, Dauphin! et vous, Marie!
« Et vous, Preux! Dieu vous aime; ah! ne l'oubliez pas.
« Que l'ange du salut accompagne vos pas!
« Dans peu vous entendrez des cris de recouvrance;
« Une vierge des champs viendra sauver la France;
« Et vous pourrez unir, princes et chevaliers,

« Les glaives en trophée avec les boucliers. »

Le cortége à genoux se relève; et, moins sombre,
Aux feux du firmament la nuit blanchit son ombre,
Et, loin d'atteindre encor l'heure de son milieu,
Sollicite une pause avec l'homme de Dieu.

« Oui! de la part du ciel, je le crois, tu nous parles.
« Je t'en conjure donc, saint ermite, a dit Charles,
« Ouvre, s'il t'est possible, un peu plus l'avenir
« A des cœurs fatigués d'un pesant souvenir.

« — Ah ! Sire, au gré de l'homme, une voix de prophète,
« Elle-même, à tout dire est-elle toujours prête?
« Et seroit-il permis au dernier des humains
« De prétendre arracher, de ses débiles mains,
« En présence des cieux et de leurs mille étoiles,
« Aux siècles à venir quelques-uns de leurs voiles?
« Mais je puis dire à tous : Rois, Peuples, soyez purs;
« Et les jours de l'espoir ne seront point obscurs! »

L'ermite tout à coup, dans les cœurs qu'il remue,
Laisse épancher le feu de sa parole émue;
Lui-même, dominé par des accords puissans,
Il semble moins dicter qu'emprunter ses accens.

« Salut, dit-il, salut à l'ère de la gloire!...
« Puisse tomber la honte et périr sa mémoire!...
« Un règne de triomphe!... un règne de forfaits!...
« Un règne d'imprudence!... un règne de bienfaits!...
« Heur et malheur!... Pourtant, France, oublieuse France,
« Même aux plus mauvais jours Dieu fonde ta puissance;
« Et tu revois encor le nom de tes Valois
« Perdant tout, fors l'honneur, une seconde fois...
« Il lutte, il lutte aussi contre l'apostasie!...
« Mais d'où vient cette ligue et cette hypocrisie?...
« Les crimes des deux parts échangés tour à tour
« Ne seront tous connus qu'au grand et dernier jour.
« Ayez enfin pitié de ce peuple victime!...
« Rendez toute la France au sceptre légitime,
« Et trois règnes bientôt la feront resplendir
« De cette majesté qui ne peut plus grandir...
« Malheur encor, malheur! la couronne royale
« Attache à ses fleurons la pierre de scandale!
« Le sang des rois martyrs lui rend son pur éclat;
« Puis, en éclairs brûlans, sous les pieds d'un soldat
« Elle tombe!... Le glaive est-il donc le génie?
« Et le trône, plus tard, un prix d'ignominie?
« Oui, les tems de l'opprobre ont porté tout leur fruit,
« Et d'abîme en abîme un grand peuple est conduit.
« De l'incrédulité les immondes prophètes
« Autour des échafauds proclament leurs conquêtes;
« Et, tous s'entr'égorgeant, les tyrans égorgeurs
« Ont encore après eux laissé des jours vengeurs.
« Flots d'orgueil, flots de sang : la guerre dans l'ivresse!...
« Flots de honte, flots d'or : la paix dans la bassesse! ..

« Au milieu se plaçoit une ère de bonheur
« Rattachant la victoire au drapeau de l'honneur :
« Mais des parleurs félons la fureur assoupie
« S'éveille, se parjure, et redevient impie !
« Quoi ! les fronts couronnés des plus saintes vertus
« Vous fatiguent les yeux, et vous n'en voulez plus !
« Et du vautour des mers les vainqueurs magnanimes
« Sont poussés vers l'exil par la clameur des crimes !...
« Héritiers de révolte, héritiers de bourreaux,
« Place aux droits des vivans, place aux droits des tombeaux !
« Et puisse désormais, aux clartés de ces drames,
« Des peuples et des rois Dieu seul guider les âmes !
« Que tant de sang versé, tant de pleurs répandus,
« Pour les siècles futurs ne restent point perdus !...
« Et toi, lointain Joas, oh ! pourquoi ton absence ?
« Viens leur rendre des lis la pompeuse innocence ;
« Viens réparer les maux que tu n'as point causés,
« Viens, viens guérir les cœurs que l'orage a brisés !
. . . . . .
« Il arrive des jours, jours nouveaux pour la terre,
« Où des vieux élémens l'impétueux mystère
« S'élance, et, rapprochant tous les peuples divers,
« Ne fait qu'un seul pays de ce vaste univers.
« Il n'est plus d'étrangers, il n'est plus de distances ;
« Et le monde entier s'ouvre aux chrétiennes croyances.
« Toutes les nations dans l'ombre de la mort,
« Sur la mer ténébreuse, ont retrouvé le port,
« Et le céleste phare, et la plage bénie
« Où déjà retentit l'éternelle harmonie.
. . . . . .

« Mais pourquoi ce triomphe a-t-il ses déserteurs?...
« Pourquoi tant de troupeaux désormais sans pasteurs?...
« Et pourquoi cette nuit où se perd la lumière?...
« Ah! du moins jette encor le cri de la prière,
« Au milieu des périls de ce triste chaos,
« Peuple riche de saints, de rois et de héros!...
« Aujourd'hui saluons un règne de miracle! »

Et l'ermite, à ces mots, qui terminent l'oracle,
Rentre dans sa chaumière, et laisse les guerriers
S'acheminer pensifs au pas de leurs coursiers.
Ils entourent le Roi, le Dauphin et la Reine,
Et s'en vont regagner la fidèle Touraine.

Dunois et quinze preux alors se sont promis
D'aller voir de plus près le front des ennemis,
Car désormais Valois, dans sa marche secrète,
A l'abri des périls poursuivra sa retraite.

Des hauteurs d'Olivet déjà Salisbury,
Voyant du Portereau le brasier amoindri,
Avoit porté son camp non loin des flots de cendre.

Là, le castel d'un preux est sommé de se rendre;
Il résiste d'abord. Le donjon s'encadroit
Aux sinuosités d'un grand bras du Loiret;

Et sur les agresseurs, sentinelle importune,
Il sembloit se complaire à braver leur fortune,
Sous l'inspiration du jeune Armand d'Illiers,
Chevalier téméraire entre les chevaliers.
De son frère Florent s'il n'a la prévoyance,
Il en a l'énergie, il en a la vaillance.
Ce jeune châtelain fait voir à l'étranger
Que l'attaque et la nuit ne sont pas sans danger,
Car déjà vingt Anglais ont mordu la poussière.
« Il faut du lendemain attendre la lumière; »
Ont dit les assiégeans que la fatigue endort.
Et les voilà couchés dans l'ombre autour du fort.
Et le brave d'Illiers repose aussi ses armes,
Mais au milieu du deuil, des périls et des larmes.
Compagne de sa vie, Alix ne sauroit pas
Comment ne l'être plus à l'heure du trépas.
De Gaucour, son aïeul, fille tendre et bénie,
Oh! comme elle voudroit, avec lui réunie,
Entourer ses vieux ans d'un filial amour!
Mais à peine l'année a ramené le jour
Où, du jeune guerrier heureuse fiancée,
Comme la vigne à l'arbre elle s'est enlacée
A sa vie, acceptant et l'heur et le malheur
D'un époux après Dieu son unique Seigneur.
Et lui, trop valeureux pour songer à la fuite,
Il n'a pas su cacher ce que son cœur médite.
Il veut s'ensevelir vivant sous les débris
Du toit dont ses aïeux décorent les lambris.
Il a cru lire au front de ces nobles ancêtres
Que si la fuite sied à la vertu des prêtres,

Elle est comme une tache à l'honneur des héros
Qui n'ont point répandu leur sang en larges flots.
Alix comprend aussi la gloire héréditaire,
Et, d'un poids maternel recélant le mystère,
Pour partager toujours un périlleux devoir,
Elle n'a point osé déclarer son espoir.
Encor moins dans l'horreur de cette nuit cruelle,
A l'époux qu'elle étreint le révélera-t-elle.
Il iroit confier à ces limpides eaux,
Où se mirent du fort les gothiques créneaux,
La nef de son Alix et du fils qu'elle espère...
Ce qu'il vouloit époux, il l'eût ordonné père.
Que fera-t-elle donc? Au fond du vieux castel
Elle va de Marie interroger l'autel ;
Et là, dans le secret de l'antique oratoire :
« Vierge sainte, dit-elle, humble mère de gloire,
« Daignez vous souvenir qu'aucun infortuné
« Soupirant votre nom ne fut abandonné.
« Soyez donc mon espoir en ce moment suprême :
« Vierge, que mon enfant reçoive le baptême,
« Ou celui du martyre, ou bien celui de l'eau!
« Avant de voir le jour, verroit-il le tombeau?
« Si je puis l'embrasser, Notre-Dame chérie,
« Avant le nom d'Armand, il aura nom Marie,
« Pour le balbutier le premier entre tous...
« J'en suis sûre déjà, vous veillerez sur nous ! »

A ces derniers accens, une clarté nouvelle,
Comme un soleil vivant, éclaire la chapelle,

Et la Vierge, jadis la mère des douleurs,
A penché l'enfant Dieu vers cette mère en pleurs.
Alix a tout compris; elle sort inspirée.

Armand prêtoit l'oreille à la porte sacrée...
Au sein de son amie il se jette éperdu :
« Je suis donc père, Alix! et j'ai tout entendu.
« Je sens trop maintenant qu'une superbe rage
« Ne vaut pas la prière et n'est pas le courage.
« Mais, pour sauver le fruit de ta maternité,
« Je ne vois plus de borne à l'intrépidité.
« Le tems presse, ô mon Dieu! le seul élan des âmes
« Suffira pour prier sur un volcan de flammes.
« Dans une heure au plus tard, quand minuit va sonner,
« Sortons de ce manoir; il faut l'abandonner.
« Le feu couve partout! et, bien avant l'aurore,
« Il doit épouvanter l'Anglais dormant encore;
« Tandis que, rassemblant nos trente défenseurs,
« Je vendrai cher ma vie à tous nos agresseurs...
« Et toi, toi, mon Alix, t'aurai-je donc laissée
« Captive de l'Anglais?... Tu vois bien ma pensée!
« J'en frémis! Viens, suis-moi : Dieu m'épargne un forfait,
« Et tes vœux à Marie ont déjà leur effet. »
Elle ne lui répond d'abord que par ses larmes.
Les varlets sont mandés et les trente hommes d'armes.
Dans la cour aussitôt s'apprête un palefroi.
Alix par sa vertu commande à son effroi.
Elle a donné son or à ses vieux domestiques,
Et garde un chapelet couronné de reliques.

« Allez, fuyez! dit-elle, un bateau reste prêt
« Au pied du vieux donjon : fuyez sur le Loiret. »

Minuit sonne. D'Illiers sort avec son cortége.
Il a dit, plein de foi : « La Vierge nous protége,
« Et nous ne fuyons pas; car de nos ennemis
« Nous allons réveiller les groupes endormis...
« Et Dieu soutient mon cœur; et mon bras porte un glaive! »

Le pont-levis sur eux aussitôt se relève;
Et ce manoir jamais ne se rouvrira plus.
« Mais quoi! déjà des cris et mille bruits confus!
« Écoutez!... on se bat... c'est le sanglant murmure
« Des blessés, des mourans, parmi la nuit obscure.
« Écoutez!... c'est la mort qui frappe le sommeil,
« Et dans des flots de sang arrose le réveil.
« Écoutez!... les vainqueurs sont les fils de la France.
« *Mont-joie* et *Saint-Denis!* » Ce cri de l'espérance
Devient cri de victoire, et du vaillant Dunois
D'Illiers distinctement a reconnu la voix.
C'est lui! ses quinze preux ont su, dans la nuit sombre,
Sous des coups redoublés cacher leur foible nombre.
Puis le nouveau renfort, intrépide comme eux,
Achève des Anglais le réveil désastreux.
Tout fuit; et quatre-vingts ont laissé là leur vie.
La foule fuit encor sans être poursuivie.
Dans la dispersion des chefs et des soldats,
Un guerrier reste seul debout, c'est Glacidas.

Presque géant, il joint à ses gloires d'athlète
L'air du commandement et l'air de la conquête.
Comme Salisbury, cet ennemi du ciel
Exhale en flots ardens la menace et le fiel;
Et son âme, où la foi semble comme assoupie,
S'abandonne aux éclats d'une colère impie.
La fièvre a bouillonné dans son cœur furieux,
Le feu de l'incendie a passé dans ses yeux.
Il brandit en hurlant sa redoutable épée,
Déjà du sang français avidement trempée.
Il ajoute l'outrage à ses cris menaçans :
« O traîtres ennemis, plus nombreux que puissans,
« Allons, contre un seul homme accourez tous ensemble,
« Et dans vos lâches mains venez voir si je tremble!
« Je méprise la vie et vous comme les vers
« Tout prêts à disputer mon cadavre aux enfers. »

Dunois en frémissant se retourne et s'écrie :
« Ah! je vous en conjure, au nom de la patrie,
« Laissez-moi venger seul contre un seul combattant
« Le superbe défi d'un courage insultant. »

Soudain, comme aux tournois où la foule guerrière
Abandonne aux champions l'arène tout entière,
L'intrépide guerrier fond sur le fier géant;
Et Glacidas surpris le regarde béant...
Il est confus ; il voit sa jactance inutile.
Sa fureur eût été plus forte contre mille.

Il chancelle déjà sous les coups du héros;
Il tombe! Mais la flamme envahit ce champ clos.
Il se relève alors de sa chute honteuse,
Bénissant la fumée et la nuit ténébreuse
Qui de son front souillé dérobent la rougeur
A la dérision d'un sourire vengeur.

Dunois est salué par mille cris fidèles.
Au milieu de la flamme il semble avoir des ailes.
A son air, à son glaive, à son rapide élan,
On croit voir quelques traits du vainqueur de Satan,
Et, parmi l'incendie, une ébauche sublime
De toutes les horreurs de l'infernal abîme.
Le vieux castel brûloit, et le feu des moustiers
Renaissoit sous la cendre en immenses brasiers.
Le vent se réveilloit, et jusque sur l'armée
Balançoit mille flots de flamme et de fumée,
Qui, rapides torrents ou fougueux tourbillons,
Autour de l'ost anglais promenoient leurs sillons.
Là voltigeoient aussi, de fournaise en fournaise,
Des démons étonnés d'une si pâle braise.
« Quel bonheur, disoient-ils ensemble, en se tordant,
« Si le feu de l'enfer n'étoit pas plus ardent! »
Aux pas de Glacidas ils s'attachent ensuite,
Pour ranimer sa force et protéger sa fuite.
Ah! s'ils pouvoient du moins articuler un cri!
Comme ils auroient bientôt près de Salisbury
Dénoncé du Français la téméraire feinte.
Mais auprès des mortels leur audace est restreinte.

S'ils savent les tenter et les pousser au mal,
Dieu met une barrière à ce pouvoir fatal.

Tout le sol fume encore; et Dunois se retire.
Il embrasse d'Illiers. « Ami, je dois te dire
« Ce qu'un ordre secret imposoit à ma foi.
« Orléans dans ses murs hier a vu le Roi;
« Et Charles de son peuple a compris les alarmes.
« Escorté de la nuit et de nos frères d'armes,
« Et déjà loin avant que le grand jour ait lui,
« Au centre du royaume il retourne aujourd'hui.
« Il a su les périls de ton audace extrême,
« Et d'y prendre une part il m'a chargé lui-même.
« Des bras accoutumés à combattre au soleil
« Ont dû; même dans l'ombre, assiéger le sommeil.
« Ils sont absous d'abord par cette délivrance
« De plus de trente preux, nobles fils de la France;
« Ils le seroient aussi par l'un de ces combats
« Où j'ai pu, corps à corps, défaire un Glacidas.
« C'étoit le seul moment de briser vos entraves.
« La cité vous attend au milieu de ses braves.
« Moi, je vais recruter d'abord avec les miens
« De la fidélité quelques nobles soutiens.
« La source du salut n'est point encor tarie:
« Honneur à la vaillance et gloire à la patrie! »

CHANT TROISIÈME.

CHANT TROISIÈME

Et moi je m'en irai par l'Archange conduite,
Par sainte Catherine et sainte Marguerite,
Au secours d'Orléans . . . .

(CHANT III.)

III.

L'automne entremêloit sur l'arbre vert encor
Des feuilles d'écarlate avec des feuilles d'or;
Et les fruits, vieillissant sous des couleurs vermeilles,
Étaloient aux regards leurs suaves merveilles;
Et, depuis bien des jours, le soleil radieux
Aux brillantes saisons faisoit de longs adieux;
Et, dans la chaste nuit doucement reposée,
Jeanne dès le matin, à travers la rosée,
Alloit mener paissant son tranquille troupeau
Au bois qui de Bermont couronne le coteau;
Et puis, dès qu'il s'endort sous l'œil du chien fidèle,
Elle va près du seuil de l'antique chapelle
Se prosterner... Silence à son émotion!
Silence! car voici l'auguste vision :

Sous les plis lumineux d'une flamme ondoyante,
L'archange Micaël à ses yeux se présente;
Ses ailes, qui des cieux réfléchissent l'azur,
De l'oratoire saint entourant l'humble mur,
Par mille flots de gloire en sillonnoient l'entrée,
Comme les chérubins près de l'arche sacrée.
D'autres anges nombreux, en cortége d'honneur,
Accompagnoient dans l'air l'envoyé du Seigneur;
Et Marguerite aussi, dont un prêtre d'idole,
Un père accusateur, prépara l'auréole
Et l'éternelle gloire, en faisant égorger
Sa fille, au nom du Dieu qu'il espéroit venger!
Et Catherine encor, martyre virginale,
Qui, portant dans la foi sa noblesse royale,
Confondit, par l'éclat de ses hauts entretiens,
Et la philosophie, et les cultes païens:
Des filles d'Israël admirable patronne!
La science des saints à jamais la couronne.

Quoi! le monde angélique et ses glorieux chants,
Pour la simplicité d'une fille des champs!
Et qui peut concevoir cette visite étrange
Et d'anges, et d'élus, présidés par l'Archange?
Toi-même, fier mortel, qui vois briller aux cieux
Tant d'astres destinés à convaincre tes yeux!
Toi qui veux abaisser, sous un niveau superbe,
La majesté du cèdre à la hauteur de l'herbe;
Toi dont le zèle, ardent pour cette égalité,

Souffre à peine les traits de la divinité,
Et jamais ceux des rois, jamais ceux du génie...
Comme si d'un seul chant se formoit l'harmonie !

Et vous, soyez ravis, cœurs humbles, dont la voix
Implore avec amour un Dieu mort sur la croix,
Plus grand est le prodige, et plus il est croyable !...
Allons à Bethléem, à la crèche, à l'étable,
Aux pasteurs; et de là retournons aux autels
Où ce Dieu chaque jour se prodigue aux mortels;
Et bientôt nous saurons écouter et comprendre
Tout ce que Jeanne d'Arc peut aussi nous apprendre.

L'Archange lui disoit : « Il est tems de parler,
« Jeanne; et dès ce jour même il faut tout révéler.
« Dieu s'est ému des cris de la France plaintive.
« Sous les murs d'Orléans déjà l'Anglais arrive.
« Prophétisez d'abord ce soir à Domremy;
« Il ne suffiroit plus de parler à demi.
« Des volontés d'en haut expliquez le mystère,
« Sans redouter les pleurs d'un père et d'une mère;
« Et craignez moins encor la plainte ou le courroux
« D'un amour jusqu'ici bien ignoré de vous;
« Et quand il gémira, vous direz tout à l'heure :
« Souvent le ciel reçoit ce que la terre pleure...
« Jeanne, le terme approche, et tout va s'accomplir.

« — Saint archange, mon âme est près de défaillir...
« La mort, oh ! oui, la mort me seroit plus facile.
« Mais aidez-moi toujours, et j'obéis tranquille.
« Ah ! me préserve Dieu d'oublier un moment
« Sa parole adorable, et mon engagement !

« — Jeanne, à tous ces combats longtems accoutumée,
« Que votre piété n'en soit plus alarmée,
« Et qu'un nouveau courage, avec l'aide de Dieu,
« Vous soutienne en tout tems et vous suive en tout lieu.
» Soyez toujours fidèle à la sainte prière,
« Et vous y recevrez des torrens de lumière. »

La vision sacrée à ces mots disparoît,
Et trace un sillon d'or autour de la forêt.

Jeanne, seule restée, en vain prêtant l'oreille,
N'entend plus que le bruit du troupeau qui s'éveille.
Elle prend sa houlette, et, d'un pas triste et lent,
Au sentier du hameau le ramène bêlant.

Osera-t-elle apprendre à toute sa famille,
A toute la contrée, elle timide fille,
Tant de divins secrets? Et pourtant il le faut!
C'est le conseil de l'Ange, et c'est l'ordre d'en haut.
Elle a déjà su dire, à de longs intervalles,
Comment le ciel, touché des détresses royales,

Par la main d'une vierge en veut hâter la fin,
Et couronner à Reims Charles, gentil dauphin.
Une fois à sa mère Isabelle Romée,
Une fois seulement Jeanne s'étoit nommée ;
Et ce cœur maternel, soudain épouvanté,
Trembla que sur sa fille un sort ne fût jeté ;
Puis, pour trouver la paix dans sa cruelle angoisse,
Au vénérable Jean, pasteur de la paroisse,
Elle alla raconter sa crainte et ses douleurs.
Et Jean a répondu : « Femme, essuyez vos pleurs,
« Et chassez loin de vous toute funeste idée.
« D'un invisible esprit si Jeanne est possédée,
« C'est de l'esprit divin. Ah ! soyons-en bien sûrs,
« Les esprits ténébreux ni les esprits impurs
« Ne sauroient envahir une âme virginale.
« D'une indigne terreur craignez donc le scandale.
« Dieu seul tient dans ses mains et la vie et la mort.
« Et nul mortel jamais n'a gouverné le sort. »

Jacques, père de Jeanne, apprenant d'Isabelle
Le trop pesant secret de l'étrange nouvelle,
Son humaine prudence a bientôt arrêté
Pour sa fille un dessein longtems prémédité.

A ses mains confié presque dès sa naissance,
Le fils, l'unique fils de son ami d'enfance,
Depuis tantôt quinze ans qu'il étoit orphelin,
Grandissoit à ses lois soumis : c'est Estellin.

Jacques sut lui sauver un modeste héritage,
Et bien plus qu'un trésor, la candeur du jeune âge.
Ce pupille adoptif, les parens l'ont appris,
De la sainte bergère est saintement épris ;
Il a même avoué le bonheur qu'il espère.
Jeanne l'ignore seule : ainsi le veut son père.
Mais, au même moment où l'apparition
La pressoit d'annoncer sa grande mission,
Estellin obtenoit de Jacques d'Arc lui-même
Le droit de dire à Jeanne enfin comment il l'aime :
Et l'orphelin joyeux courut sur le coteau
Quand elle descendoit lentement au hameau.
Nouveau bonheur! le soir de la même journée,
La valeur d'Estellin doit être couronnée ;
Car, devers Vaucouleurs, non loin de Domremy,
Il fut, hier encor, vainqueur de l'ennemi...
L'ennemi, c'est, hélas! le Français infidèle
Qui veut des rois anglais épouser la querelle.
Hameaux contre hameaux souvent coalisés
Trouvent dans leurs enfans des preux improvisés.
Les félons de Bourgogne ont planté leur bannière,
En dépit de l'honneur, sur plus d'une chaumière.
Combien de fois le sang a coulé des deux parts !
Les trois frères de Jeanne ont couru ces hasards ;
Et naguère l'un d'eux, déjà presque victime,
Pierrelo, dut la vie à l'orphelin sublime.
Un vrai laurier doit donc, avant la fin du jour,
Saluer d'Estellin et la gloire et l'amour.
Il étoit beau ce jour, et Jeanne encor plus belle.
Tout l'éclat du midi resplendissoit sur elle,

Lorsqu'elle revenoit d'un pas silencieux,
En méditant ces mots de l'archange des cieux :
« Des volontés d'en haut expliquez le mystère,
« Sans redouter les pleurs d'un père et d'une mère,
« Et craignez moins encor la plainte ou le courroux
« D'un amour jusqu'ici bien ignoré de vous ;
« Et quand il gémira, vous direz tout à l'heure :
« Souvent le ciel reçoit ce que la terre pleure. »

Elle en cherchoit le sens quand Estellin paroît ;
Et l'oracle aussitôt a perdu son secret.
« O Jeanne ! votre père a fait longtems attendre
« Une heureuse promesse ; et j'ose vous l'apprendre.
« Il permet qu'Estellin espère le bonheur
« D'unir son cœur au vôtre à l'autel du Seigneur. »

Jeanne reste un moment et tremblante et muette ;
Puis, recueillant sa force en pressant sa houlette :
« Estellin, Estellin, je n'ai pas le pouvoir
« De laisser à votre âme un moment cet espoir.
« Je suis toute à Dieu seul : pour moi, dans son service,
« Je ne vois qu'un autel, l'autel du sacrifice.
« L'Archange aujourd'hui même est venu m'avertir.
« Le tems presse : bientôt, bientôt il faut partir,
« Pour combattre l'Anglais, pour sauver la patrie. »

Estellin a frémi comme l'herbe meurtrie...

Ainsi lorsque l'aurore, ouvrant l'éclat du jour,
Des cieux par ses rayons a mesuré le tour,
Et promis la splendeur d'une vaste carrière,
Si des nuages noirs dérobent sa lumière,
Soudain mille torrens, comme de larges pleurs,
Ont dévasté la terre et dévoré les fleurs.

Telle du jeune amant la face radieuse
Se couvre tout à coup d'une ombre ténébreuse;
Il étouffe à moitié de rapides sanglots,
Et de son désespoir laisse échapper ces mots :
« Jeanne, la mort m'a fait orphelin sur la terre,
« Elle m'avoit laissé du moins un second père,
« Et d'être un jour son fils tout à fait devant Dieu,
« Dans un pieux espoir j'avois formé le vœu.
« Une voix qui jamais n'a connu le mensonge
« Dans l'ombre de la mort d'un seul coup me replonge...
« Oui, Jeanne, je vous crois ; et je vous crois si bien,
« Que ce monde pour moi désormais n'est plus rien.
« Adieu ! dans l'amertume où mon âme succombe,
« Puisse bientôt le ciel me donner une tombe ! »

Il dit, et disparoît par des sentiers perdus,
Et Domremy jamais ne le reverra plus.
Jeanne encore troublée arrive en sa demeure,
Disant : « Le ciel reçoit ce que la terre pleure. »
Elle a vu dans l'éclat d'une robe de lin

Un ange protecteur planer sur Estellin,
Et tracer dans les bois sa route solitaire.

Peut-être un jour le temps percera ce mystère.

Déjà de son départ le bruit s'est répandu,
Car des pâtres voisins avoient tout entendu;
Et Jeanne sous le chaume est à peine rèntrée,
Qu'un émoi solennel agite la contrée.

« Estellin est parti pour ne plus revenir,
« Hélas! et dans les pleurs la fête va finir.
« Tout étoit préparé près de l'arbre des fées :
« L'estrade, le laurier, les drapeaux, les trophées,
« Et les doux instruments des champêtres concerts...
« On n'entend plus partout que des soupirs amers,
« Et tous les pastoureaux, d'abord joyeuses bandes,
« L'œil triste maintenant, laissent là les guirlandes,
« Les couronnes, les jeux et le chant triomphal... »

Alors de tous les cœurs un élan général,
Près du bercail de Jeanne et des bords de la Meuse,
Rassemble en flots pressés la foule curieuse;
Et la sainte en prière écoute encor les voix
Qui tantôt lui parloient à l'angle du grand bois :
Catherine l'instruit, Marguerite l'inspire,

Et, ce que l'ange a dit, elle va le redire
A l'oreille du peuple, au nom de l'Éternel,
Sous le vieux chêne, abri du chaume paternel.

« Vous pleurez! et quel cœur ne pleure point en France?
« Mais Dieu prend en pitié cette longue souffrance.
« L'orphelin qui s'en va bien loin de Domremy
« Retrouvera partout ce Dieu fidèle ami.
« Et moi, je m'en irai, par l'Archange conduite,
« Par sainte Catherine et sainte Marguerite,
« Au secours d'Orléans; et, chassant devant moi
« L'Anglais, je dois à Reims faire sacrer le roi.
« Ma parole sans doute a droit de vous surprendre,
« Car, hélas! comme vous je suis poussière et cendre.
« Mais vous croyez au Dieu de Joseph, humble enfant,
« Qui fut de sa prison retiré triomphant;
« Et de David berger on vous a dit l'histoire,
« Et vous savez aussi Geneviève et sa gloire.
« Eh bien! si le Seigneur daigne encore plus bas
« Chercher un instrument pour son tout-puissant bras,
« Quels mortels oseront poser une barrière
« Où sa droite devra retourner en arrière?
« Le ciel m'en est témoin : je n'ai menti jamais!
« Et vous me dispensez du serment que j'en fais...
« Oui, souvent à mes yeux, aux yeux même de Jeanne,
« Dans les champs, dans le temple, et dans l'humble cabane,
« Les Anges et les Saints apparoissent : j'y crois,
« Car je les vois venir tout comme je vous vois.
« Ils me parlent; j'entends leur voix mélodieuse...

« Ah ! si c'étoit là tout, que je serois heureuse !
« Mais vous savez déjà le labeur imposé
« A cette Jeanne d'Arc, qui n'eût jamais osé,
« Du soin de ses brebis humblement occupée,
« Tenir entre ses doigts la lance ni l'épée...
« Et puis il faut quitter (seroit-ce pour toujours?)
« Ces lieux où j'ai passé les plus beaux de mes jours ;
« Et ces rians vallons, et ces douces montagnes,
« Et ces tendres parens, et ces chères compagnes !...
« Vous tous qui m'écoutez, ayez pitié de moi,
« Et ne m'accusez point dans l'œuvre de la foi !...
« C'est demain, c'est demain la fête de l'Archange !
« Qu'autour de ses autels tout le peuple se range ;
« Il verra reparoître, au nom de Micaël,
« Les prodiges fameux qui sauvoient Israël,
« Et la France à venir en contemplera d'autres,
« Quand elle aura des tems presque pareils aux nôtres.
« Au même anniversaire, un enfant Dieudonné,
« Dans les bras de l'Archange orphelin couronné,
« Et grandissant toujours sous sa puissante égide,
« Ira déconcerter les fils du parricide. »

Après qu'elle a parlé, mille cris dans les airs
S'élèvent doucement comme ces blancs éclairs
Où la foudre n'est plus, où n'est plus la tempête,
Mais où l'homme revoit Dieu planer sur sa tête.

Dans tous les cœurs émus, dans tous les cœurs surpris,

L'oracle a pénétré; le prodige est compris.
Jeanne eût-elle parlé cette langue nouvelle,
Si quelque esprit d'en haut n'étoit pas avec elle?
Qu'elle soit à Dieu seul! oui, tout s'explique enfin,
Et nul n'est plus troublé de l'adieu d'Estellin.
Un doux espoir renaît parmi ses frères d'armes,
Et le recueillement succède à leurs alarmes...
Il étoit orphelin, il étoit si pieux!
Quelque chemin qu'il prenne, il doit trouver les cieux.

Pour le jour qui va suivre un grand concours s'apprête :
Du vainqueur de Satan voici l'heureuse fête ;
Et dans tout l'univers le nom de Micaël
Est lui-même un hommage au nom de l'Éternel.
Ce cri sublime : *A Dieu qui peut être semblable?*
Mot d'ordre triomphant du ciel contre le diable,
Va retentir encor jusqu'au fond de l'enfer,
Comme un écho terrible autour de Lucifer.
Avec toutes les voix des célestes milices,
Il chante incessamment le grand jour des justices ;
Et, depuis que leur chef, dans l'ardeur de son nom,
A terrassé l'orgueil de l'immense dragon,
Rien de saint, rien de haut ne se fait sans l'Archange :
Que le ciel récompense, ou que le ciel se venge,
Aussitôt à la terre il a soin d'envoyer
Micaël comme un glaive, ou comme un bouclier.
Et quand elle entendra de son ère finie
La trompette fatale annoncer l'agonie,
C'est lui qui reviendra, dernier ambassadeur,

Du Christ et de sa croix précéder la splendeur.
Jamais (Dieu l'a promis à l'Église éternelle)
Les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle...
Le patron de la France y règne encor partout;
Car sur de grands débris la foi reste debout:
Elle a dans les deux camps sa gloire et sa droiture;
L'erreur n'est pas toujours coupable d'imposture.
Armagnacs, Bourguignons, quand ils ont le cœur droit,
Avec le même zèle et sous le même toit,
Ensemble bénissant la même Providence,
De leur commun trésor partagent l'abondance.
Mais des peuples chrétiens les chefs ambitieux
Auront-ils la rosée et le parfum des cieux?
Dans l'usurpation, comme dans la conquête,
Déjà le feu vengeur n'est-il pas sur leur tête?...
De leur périlleux sort détournons nos regards;
Ne voyons que les Saints sous les saints étendards.

Jeanne au pied des autels, dès l'aube matinale,
Prosternoit devant Dieu sa candeur virginale;
Elle alloit s'y nourrir du froment des élus,
Gage de la ferveur et gardien des vertus.
La même piété rassembloit autour d'elle
Les sœurs que lui donnoit une amitié fidèle.
Bonheur, bonheur aussi dans les tems à venir,
Aux vierges qui vivront de ce doux souvenir!
Une royale main leur ouvrira l'asile
Où, sous un joug sacré, leur enfance tranquille
Au nom de Jeanne d'Arc recevra dans la paix

Des mains de la vertu d'ineffables bienfaits.

Cependant des démons les hurlemens funèbres
Appeloient le secours du prince des ténèbres,
Et, d'échos en échos, ils faisoient retentir
Les lamentations qui devoient l'avertir.
Ils lui crioient : Malheur! puis : Angleterre! France!
Ils lui crioient encor : Prodige! Délivrance!

Tous ennemis entre eux, ces immondes esprits
Sont unis pour le mal, dès qu'ils se sont compris.
Ils disent qu'Albion, rêvant l'apostasie,
Tout entière ouvrira son sein à l'hérésie,
Sitôt qu'un roi doué d'un cynisme infernal
A ses sujets soumis donnera le signal;
Que la foi périra dans toute l'Angleterre,
A l'instigation d'un royal adultère;
Que ce crime lui-même, infaillible début,
Sera mis comme un gage aux mains de Belzébut,
Et que, d'un tel scandale acceptant les prémices,
La triomphante erreur croîtra sous ses auspices...
Quelle source de gloire aux flammes des enfers!
Et quel prélude heureux pour l'empire des mers!
Car, un jour, des Anglais, un autre bruit l'assure,
Les immenses trafics s'accroîtront sans mesure,
Et l'or deviendra dieu plus encor qu'autrefois :
On pourra trafiquer des peuples et des rois;
Les vaisseaux d'Albion, dominateurs suprêmes,

Introduiront partout marchandise et blasphèmes,
Et, dans l'énormité des mêmes cargaisons,
Ici la contrebande, et là les trahisons.
Sur le sombre avenir ce rayon de lumière
N'ouvroit pas aux démons sa clarté tout entière,
Et dans ces pronostics, incertaines rumeurs,
Leurs yeux n'apercevoient encor que des lueurs,
Mais des lueurs de sang, mais des lueurs livides :
Ils croyoient voir errer des glaives parricides;
Dans la couche royale ils croyoient voir des fronts
Du trône à l'échafaud promenant leurs affronts,
Puis, au gré d'une reine une reine égorgée;
Puis la main des sujets au cœur des rois plongée;
Puis l'usurpation, fille des attentats,
Pour longtems accouplée au sort des apostats,
Et, portant aux Français, dans sa rage envieuse,
D'un régicide fer l'arme contagieuse!...
Il suffit : et l'instinct des fils de Lucifer
Dans ces obscurités déjà voit assez clair.
Non! jamais, devant eux, la trop fidèle France
N'aura sur sa rivale un jour de préférence ;
Et, malgré tout le sang que promet l'avenir,
Ce vieux ressentiment ne devra point finir :
Car son peuple, du Christ souvent disciple indigne,
N'en combat point pourtant les dogmes ni le signe,
Et si sur l'arbre immense il est d'impurs rameaux
Qui dédaignent du ciel les salutaires eaux,
La tige a conservé jusque dans sa racine
L'éclat miraculeux d'une séve divine...
« Nous ne pouvons l'abattre, il nous faut le flétrir!...

« Au conseil de Satan hâtons-nous de courir!...
« Des bruits prodigieux ont frappé nos oreilles;
« Nos yeux ont aperçu des traces de merveilles;
« De lumineux rayons du ciel sont descendus,
« Et sur d'humbles réduits ils se sont répandus...
« Malheur! malheur! » crioient ces infâmes cohortes;
Et soudain à leurs cris l'enfer ouvroit ses portes.

Vaste océan de pleurs, de souffrance et de deuil,
La fumée et la flamme en assiégent le seuil,
Et jusque sur ses bords des fleuves de bitume
Roulent de leurs torrens la dévorante écume.
Chacun de ces démons revenus du grand jour
Rentroit comme chez soi dans ce brûlant séjour,
Et nul étonnement sur leur hideuse face
D'une nouvelle horreur ne dénonçoit la trace;
Car ils portent partout leurs éternels tourmens;
Leur malheur tout entier suit tous leurs mouvemens :
Jamais quittant leur place, ou changeant de posture,
Ils ne sauroient ni fuir, ni tromper sa torture;
Le supplice, pareil au supplice du feu,
C'est de rester toujours hors de Dieu, devant Dieu!
Et Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pourroit pas lui-même,
Sans un acte d'amour révoquer l'anathème.
La pitié veut bénir, le pardon veut aimer,
Et l'implorer pour eux, ce seroit blasphémer.
La céleste justice a donc des lois certaines
Qui fixent dans la foi l'éternité des peines.
En vain, de l'Épopée égarant le pouvoir,

Le Poëte aux enfers voudra chanter l'espoir,
Sous le nom glorieux de divine harmonie :
Le cœur n'a pas le droit d'absoudre le génie.

Au long cri de malheur redit par les enfers,
Satan levoit la tête en secouant ses fers.
Il n'est plus, comme au tems de la première femme,
Libre d'aller jeter partout venin et flamme.
Depuis l'heure où le Christ, mort vainqueur sur la croix,
Comme d'un glaive au front l'a percé de ce bois,
Et l'a traîné captif dans le puits de l'abîme,
Il y reste enchaîné, mais toujours roi du crime;
Et, loin de sa prison, l'ardeur de ses suppôts
Ne laisse à l'univers ni trêve ni repos.
Sa fureur que lui-même il ne peut plus répandre,
Confiée à leur soin ne se fait point attendre,
Car il voit par leurs yeux, il touche par leurs mains,
Il rugit par leur voix contre tous les humains :
Infernale harmonie, aussi vaste que prompte,
Qui de tous les forfaits accourt lui rendre compte.

Sitôt qu'il aperçoit l'affreuse légion
Chargée et de la plainte et des pleurs d'Albion,
Il s'écrie : « Ah! je sais tout ce qu'ils veulent dire!
« Déjà d'autres démons sont venus m'en instruire.
« J'ai deviné Bedfort au jour où le succès,
« Sous un titre plus doux, le fit roi des Français.
« Mais il n'étoit pas, lui, pour épouser ma rage,

« Assez puissant en crime, assez vil en courage...
« Que n'ai-je, dans ces jours de bouleversemens,
« Un usurpateur prompt à l'oubli des sermens;
« Qui, sans droit de naissance, et sans droit de conquête,
« Sous le royal bandeau sache courber sa tête,
« Traiter son sang, ses rois, comme ses ennemis,
« Et trahir un pupille à sa garde commis!
« Le chef anglais n'est pas instruit à cette école,
« Dans sa timide angoisse il reçoit ma parole,
« Et, sans cesse agité par de vaines terreurs,
« Il n'a point sans réserve adopté nos fureurs.
« Hâtez-vous donc d'unir autour de lui ces âmes
« Qui des sombres complots sachent nouer les trames;
« Je ne puis les nommer à l'espoir des enfers;
« Le ciel s'est réservé ce droit dans l'univers;
« Le seul Antiochus, au livre judaïque,
« Le seul Iscariote, au livre évangélique,
« Ont été dénoncés comme à jamais maudits.
« Aucuns des autres noms ne peuvent être dits,
« Et la terre surtout ne doit point les apprendre...
« Hélas! l'enfer ne tient que ce qu'il ne peut rendre!
« Comment serois-je sûr de damner un mortel?
« Il peut m'échapper même à la fin d'un duel,
« Ou percé de sa main et de ses propres armes,
« S'il implore un saint nom dans ses dernières larmes.
« Souvent j'atteins les fronts que l'homme a couronnés;
« Souvent je n'atteins pas ceux qu'il a condamnés.
« Non, non! tu ne peux point de ta plume hardie
« Signer l'arrêt des morts, Divine Comédie!
« Et vous, démons, sachez qu'il faut bien quelquefois

« D'un inflexible joug reconnoître les lois!
« Tant qu'il reste aux humains un seul souffle de vie,
« L'espérance à leurs vœux ne peut être ravie,
« Et, souvent, amenés aux portes de la mort,
« Jusque dans le naufrage ils retrouvent le port...
« Mais je sens que des pleurs dévastent ma paupière...
« Je tremble qu'un soupir ne soit une prière!...
« Eh bien! puisque ce Dieu que nous blasphémons tous
« Se prépare lui-même à lutter contre nous,
« Montrons, il le permet, montrons notre puissance :
« Courage! exerçons-la sur sa dévote France;
« Abaissons les Français, de degrés en degrés,
« Au mépris de son culte et des objets sacrés,
« Déjà nous commençons par jeter les scandales,
« La honte et l'infamie aux majestés royales.
« Que les divins reflets de la gloire des cieux
« Au front de tous les rois deviennent odieux...
« Que plus d'un prêtre aussi d'une vieille auréole
« Abandonne à nos mains le séduisant symbole,
« Et bientôt l'ignorance aux regards étonnés
« Viendra se joindre en foule au peuple des damnés.
« Nos rages ne sauroient prendre l'air de la joie
« Qu'au moment où l'abîme étend ainsi sa proie.
« Vous le savez : l'espoir qui seul nous est permis,
« C'est l'espoir d'engloutir avec nous nos amis!
« Soufflez donc dans les cœurs cette soif de complices
« Pour tous les attentats qu'attendent nos supplices.
« Voilà comment il faut, par de constans efforts,
« Répondre au Dieu tyran des vivans et des morts.
« Il m'entend, je le sais, je le vois, et ma haine

« A le droit de rugir en dévorant sa chaîne.
« Ici, dans mon enfer, je suis roi des maudits,
« Comme il est des élus roi dans son paradis...
« Légion! tu crois donc qu'il médite un miracle?...
« Tant mieux! à ses desseins c'est qu'il voit quelque obstacle,
« Et qu'il croit nos succès dont il reste jaloux,
« Dignes de son pouvoir comme de son courroux.
« Retournez au combat, semez partout des piéges,
« Accoutumez le peuple au bruit des sacriléges,
« Et que nul coin du globe où vous serez conduits
« Ne soit sans roi coupable et sans autels détruits.
« Autour du sol français épiez les chaumières
« Et les paisibles toits consacrés aux prières,
« Car c'est là que les cœurs, trop saintement domptés,
« Ouvrent aux voix du ciel toutes les volontés ;
« C'est là que les vertus dissipent nos prestiges,
« Et sous la main de Dieu répandent leurs prodiges.
« J'espère en vos fureurs, j'espère en vos poisons,
« Triomphez par la fraude et par les trahisons.
« Que de l'amour impur toute âme possédée
« M'entende comme toi, mon fidèle Asmodée!
« L'orgueil de la pensée et l'orgueil de la chair
« Vers l'abîme éternel marchent toujours de pair.
« Allez donc! soulevez avec des mains amies
« De la corruption toutes les infamies,
« Au milieu des fléaux mêlez-vous à l'Anglais,
« Et régnez sur la France au doux bruit des forfaits. »

Ainsi parle Satan. La ténébreuse armée

S'élance des volcans de la mer enflammée;
Et l'on entend alors les échos des enfers
Retentir aux éclats de ces affreux concerts :

« Guerre à Dieu ! honte au peuple esclave
Dont il est encore adoré !
Mais gloire au peuple qui le brave !
Avec nous Satan l'a juré.

« Dans les célestes pâturages,
Aux élus les saintes amours...
A nous les impudiques rages
Dans le feu qui brûle toujours.
Ils sont variés tes ouvrages,
Dieu cruel ! sur tous les parages
Ta justice offre dans son cours
Aux crimes d'éternels orages,
Aux vertus d'éternels beaux jours.

« Guerre à Dieu ! honte au peuple esclave
Dont il est encore adoré !
Mais gloire au peuple qui le brave !
Avec nous Satan l'a juré.

« Auprès de ce tyran suprême,
Non, non, il n'est pas de milieu;

Son cœur déteste comme il aime,
Il se venge, il se donne en Dieu.
A son immuable anathème
La réponse est donc le blasphème !
Et, dans l'éternité du feu,
Pour nos concerts point d'autre thème,
Pour nos douleurs point d'autre vœu.

« Guerre à Dieu ! honte au peuple esclave
Dont il est encore adoré !
Mais gloire au peuple qui le brave !
Avec nous Satan l'a juré.

« Il s'appelle Dieu des justices,
Dieu des vivans et Dieu des morts ;
Pour le ciel et pour ses délices
Ses anges recrutent les forts...
A nous les foibles ! Que les vices,
En multipliant nos complices,
Seul salaire de nos efforts,
Viennent enrichir nos supplices,
Et sans espoir, et sans remords !

« Guerre à Dieu ! honte au peuple esclave
Dont il est encore adoré !
Mais gloire au peuple qui le brave !
Avec nous Satan l'a juré. »

La clameur des maudits, dans l'abîme épandue,
Eût fait croire un moment leur peine suspendue;
Mais, à l'horrible éclat des grincemens de dents,
Il sembla que les feux devenoient plus ardens.
La légion sortit par un affreux cratère,
Et vint près d'Orléans s'abattre sur la terre.
Aussitôt dans les airs l'accent qu'elle n'a plus
Expire en des bruits sourds, étouffés et perdus.
La langue des démons, c'est la flamme éternelle
Qui, ne pouvant ici, comme la voix mortelle,
Aux oreilles de chair imprimer la terreur,
Sur le monde invisible exerce sa fureur;
Car, sans blesser le corps, ces ministres de rage
Vont droit au sein de l'homme essayer leur ravage.
Hardis contre le foible, ardens contre le fort,
De leur guerre acharnée ils redoublent l'effort;
Ils grondent sur les cœurs, comme les autans grondent,
Et du fond de l'enfer les échos leur répondent.
Pour attaquer la foi, pour tromper l'univers,
Ils unissent leur souffle au souffle des pervers;
A l'amorce du vice ils entraînent les âmes;
Ils savent les plier à des trafics infâmes,
Trafics des devoirs saints, trafics des saintes lois,
Trafics des droits sacrés et du peuple et des rois,
Tout est mis à l'encan dans leurs pactes iniques :
Et voici d'autres flots de hordes sataniques
Avec eux se roulant, innombrable renfort,
Des ténèbres du crime aux ombres de la mort.

Ils se partagent donc sur le sol de la France
Les rôles que Satan distribua d'avance.
Les uns vont épier le cloître et les hameaux;
D'autres revoir Paris, sa honte et ses fléaux.
Mais du vaste combat la légion chargée,
Rangeant sa foule autour de la ville assiégée,
Lance au loin ses regards et s'attache aux cœurs faits
Pour l'impudique amour et pour les noirs forfaits.
Même au delà des mers, sans imprimer leur trace,
Ils peuvent et passer, et repasser l'espace...
L'aigle précipitant son vol du haut des cieux,
L'éclair jetant sa flamme au-devant de nos yeux,
L'imperceptible essor de la flèche homicide,
N'ont rien de si perçant, ni rien de si rapide.
Jamais la majesté du bonheur éternel
N'entr'ouvre ses rayons à leur front criminel,
A moins qu'au-dessus d'eux le ciel ne resplendisse,
Pour consommer leur rage et combler leur supplice.
Jamais, jamais non plus leur œil audacieux
N'aperçoit dans les airs un ange glorieux,
Sinon que pour confondre et briser le blasphème,
Sur eux, comme la foudre, il ne tombe lui-même.
Grâce encore au grand Dieu qui borna leur pouvoir!
Dans les cœurs innocens ils ne peuvent rien voir;
Et toujours l'avenir à leur immonde vue
Laisse, même en s'ouvrant, une face inconnue.

A l'aspect de la cendre et des charbons poudreux
Où le vieux Portereau roule ses derniers feux,

Dans des flots de fumée errans comme des ombres,
La légion espère un jour à ces décombres
Joindre encor plus d'un temple, encor plus d'un moustier,
Et même, s'il se peut, Orléans tout entier.

Mais là, dans le secret d'une invisible gloire,
Sur la cime des tours gardiennes de la Loire,
Les chœurs harmonieux des anges du Seigneur
Chantoient pour la cité des hymnes de bonheur.
De son futur triomphe ils proclamoient l'oracle,
Sans entrevoir pourtant tout l'éclat du miracle;
Et sans scruter du ciel les ordres imprévus,
Ils voyoient les démons dont ils n'étoient pas vus.
Puis, sur le sol brûlant, au milieu des ruines,
En ces lieux où jadis les louanges divines
Avoient de leurs concerts entouré les autels,
Ils retrouvoient encor des parfums immortels

CHANT QUATRIÈME.

СЪДЪРЖАНИЕ

4.

La gloire palpitante au cœur des héroines
Sait défendre des murs et venger des ruines.

(CHANT IV.)

IV.

L'incendie est éteint; et l'horizon tranquille,
Dès le réveil du jour, laisse entrevoir la ville
Dont l'amoureuse Loire, arrondissant son cours,
Au versant du midi caresse les contours.
La haute cathédrale et ses tours couronnées
Attendent près du ciel leurs grandes destinées,
Et, pour la vieille foi des pieux habitans,
Une gloire à l'abri des outrages du tems.
Là s'élève l'image et des Saints et des Anges;
On croit voir dans les airs leurs divines phalanges
Venant entretenir la terrestre cité
Des augustes secrets de l'immortalité.
Vingt temples moins pompeux, de leurs voûtes antiques,
De leurs dômes d'azur, de leurs flèches gothiques,
Entourent Sainte-Croix, et figurent aux yeux

Les astres par degrés montant au haut des cieux :
Mystérieuse échelle où la prière sainte
Des éternels parvis court assiéger l'enceinte.

Plus bas, mais habités par des gardiens moins purs,
S'étend le long réseau des héroïques murs,
Des bastions, des tours, dont l'une se proclame,
Par un signe sacré, la tour de Notre-Dame,
Et va bientôt apprendre au monde épouvanté
Comment Dieu des autels venge la majesté.

Tournant par l'aquilon du couchant à l'aurore,
Trois immenses faubourgs subsisteront encore
Jusqu'à l'heure où l'éclat d'un dévouement nouveau
Y viendra rallumer les feux du Portereau.

Ces feux sont morts à peine, et déjà l'Anglais rôde
A travers les sillons de la cendre encor chaude,
Et, la lance à la main, il fouille les débris
Où l'or dans la poussière a pu garder son prix.

Un conseil rassembloit tous les chefs de l'armée.
Par de plus nobles soins leur gloire est animée.
Dans les douteux essais du labeur d'Orléans,
Deux moyens sont offerts à leurs yeux prévoyans :
« Du côté de la terre, en gagnant l'autre rive,

« Le chemin est plus prompt, et l'attaque plus vive.
« Mais d'un premier succès pouvons-nous être sûrs?
« Disent-ils. Avant donc d'investir tous les murs,
« Sachons, pour préparer et hâter la victoire,
« Enchaîner dans nos mains les deux bords de la Loire;
« Et, de Meun à Jargeau, souverains de son cours,
« Barrons tout à la fois et vivres et secours.
« L'ennemi l'a prévu, car des forces nouvelles
« Viennent garnir le pont et le fort des Tournelles.
« Commençons dès demain un glorieux assaut;
« L'honneur nous le commande; il le faut! il le faut!!!»

La Pôle de Suffolck ouvre un avis contraire:
« Allons droit aux remparts! ce n'est qu'un siége à faire;
« Et vous en avez deux, si vous voulez d'abord
« La conquête du pont pour gagner l'autre bord.
« Voyez quels boulevards les tournelles commandent!
« Vous connoissez aussi les preux qui les défendent.
« A la fougue française, à sa témérité,
« Opposons la prudence et l'intrépidité.
« Que partout le blocus fatigue son courage.
« Des assauts incertains amortiront sa rage.
« Sur un seul point pressée une héroïque ardeur
« Même à tous ses échecs donne de la grandeur.
« D'un péril concentré vous savez la magie;
« Mais les coups dispersés épuisent l'énergie...
« Le fort d'ailleurs, le fort et le pont emportés
« Vous livrent-ils la Loire?... Ah! les bras redoutés
« Qui l'autre nuit encor, sans doute en petit nombre,

« Ont fait tant de ravage à la faveur de l'ombre,
« Ils l'ont passé ce fleuve, et puis l'ont repassé,
« Sans que leur choc terrible ait été repoussé... »

A ces mots Glacidas jette un regard farouche
Sur La Pôle, et l'injure est déjà dans sa bouche.

« Glacidas, Glacidas, répond Salisbury,
« Laisse parler un sage, un des preux de Henri;
« Il ne reproche rien à ta valeur connue;
« La surprise a tout fait! » — La Pôle continue :

« Oui! de Henri vainqueur, roi de vaillant renom,
« Comme Salisbury je fus le compagnon,
« Et de Rouen surtout la conquête sanglante
« A laissé dans mon âme une sainte épouvante.
« Le héros se lassoit d'investir la cité,
« Et par des flots de sang son génie irrité
« Crut pouvoir, d'un parjure achetant le cynisme,
« De Blanchard au gibet attacher l'héroïsme.
« Ne vous souvient-il plus des dix mille assiégés,
« Les uns noyés soudain, les autres égorgés,
« Lorsque, sur l'ordre affreux du félon parricide,
« Le pont de bois tomba sous la hache perfide?...
« Témoin de ces horreurs, sans faillir à ma foi,
« Je les pleurai longtems en présence du roi.
« Non, non! je ne veux point d'une gloire funeste!

« Aussi, comme le mien, tout cœur droit la déteste.
« Les siéges, les assauts, les combats, ont leurs lois,
« Et je dois le redire une dernière fois :
« Nos camps ne seroient point posés sur cette cendre,
« Si mon zèle à Cléry se fût mieux fait comprendre.

« — Assez, Suffolck, assez, et trop peut-être aussi !...
« J'ai respecté ton rang et ta voix jusqu'ici...
« La guerre, trop souvent sœur de la barbarie,
« N'adopte point les mœurs de la chevalerie ;
« Et puisqu'il la permet, le ciel permet encor
« De l'abreuver de sang et de la gorger d'or ;
« Et carnage et pillage, une fois légitimes,
« Comment à d'autres yeux deviendroient-ils des crimes ? »

En proférant ces mots sous le poids du remord,
Salisbury bravoit la sueur de la mort,
Où, traduite aux regards, son intime pensée
Sur son coupable front ruisseloit dénoncée.
Au milieu du silence et des frémissemens,
Son ange lui jetoit de noirs pressentimens ;
Quand, parmi d'autres chefs, des sourires frivoles
Dans leur complicité reçoivent ses paroles :
Et l'éclair du remords soudain est effacé,
Comme la peur, sitôt que la foudre a passé.
Suffolck a conservé son calme et sa prudence ;
Il n'ajoute qu'un mot : « Tu sais ce que je pense ! »

Et le prince reprend : « La guerre a tout permis ;
« Nul trésor n'est sacré sous des toits ennemis :
« Oui, j'ai voulu donner la richesse d'un temple
« Comme simple avant-goût d'un pillage plus ample ;
« Et tout ce qu'Orléans contient de précieux
« Est promis aux vainqueurs au nom même des cieux.
« Couronnes et lauriers dans la gloire des armes,
« Avec des fleurons d'or ont encor plus de charmes.
« Honneur à la vertu des Épaminondas !
« Mais il faut une amorce à celle des soldats.

« — Concluons-nous enfin ? dit Lancelot de Lille.
« Attaquons-nous le pont ? attaquons-nous la ville ?
« Ou l'avis du blocus obtient-il le milieu ?
« Par un autre débat craignons d'offenser Dieu. »

Renfermant son dépit, Salisbury s'écrie :
« Je compte sur les chefs d'une armée aguerrie,
« Et j'use des pouvoirs que m'a donnés Bedfort ;
« Je décide l'attaque et du pont et du fort.
« Mais, avant les assauts, avant les escalades,
« Que le camp soit d'abord garni de palissades ;
« Des murs des Augustins que les débris fumans
« Se relèvent pour nous en longs retranchemens,
« Et que, de là, le bronze, allumant sa mitraille,
« Des boulevards du pont renverse la muraille ;
« Et, pour mieux commencer le rôle d'assiégeans,
« De nos premiers boulets saluons Orléans.
« Sur les tertres nombreux qui bordent la prairie,

« Près de Saint-Jean le Blanc dressons l'artillerie.
« Ainsi nos travailleurs, doublement protégés,
« Ne craindront ni le feu, ni l'œil des assiégés. »

Il dit : et plein d'ardeur le conseil se sépare.
A demain donc l'attaque! et le camp s'y prépare.
Les plus illustres chefs, libres en discutant,
N'auront qu'un seul avis tous en exécutant.

Et tout à l'heure encore un infernal génie
Sembloit de leur concert renverser l'harmonie :
Comment dans ses transports s'est-il donc arrêté?
A sa propre nature auroit-il résisté?
Oui, souvent dans le crime et parmi le tumulte,
Pour mieux faire le mal tout l'enfer se consulte,
Et les anges maudits polissent dans les cœurs
Tantôt les goûts haineux, tantôt les traits moqueurs;
A l'impiété même ils donnent la prudence,
La font parler du ciel et de la Providence,
Et parfois des pervers ils maintiennent la paix
Dans les affreux liens de leurs communs forfaits;
Puis, lorsque le devoir, recrutant les courages,
Avec les insensés amalgame les sages
Au nom de la patrie, et les jette au hasard
Dans les champs de l'honneur sous le même étendard,
Ou dans le parlement à la même tribune,
Les démons, attentifs à la cause commune,
Ménagent les grands noms et les grandes vertus,

Mais sans désespérer de les voir abattus.
Et vous, Suffolck, plus tard, au sein de l'épouvante,
Vous la ferez aussi, cette épreuve sanglante !
Aujourd'hui les enfers, ligués contre Orléans,
Ont ici concentré leurs regards effrayans.

Au lever du soleil, cette même journée
A des soins menaçans est aussitôt donnée :
Trois mille Anglais, la pioche et la hache à la main,
Vont des abords du pont élargir le chemin;
Des décombres fumans ils retirent les marbres,
Et la pierre, et le fer, et les derniers troncs d'arbres,
Qui, de leurs flancs rongés gardant quelques lambeaux,
Semblent des spectres noirs assis sur des tombeaux.
Trois mille autres guerriers ont, dans toute la plaine,
Abattu le tilleul, le pin, l'orme et le chêne.
Le Loiret et la Loire en gémissent au loin;
Et, d'un brûlant désastre infortuné témoin,
Olivet pleure encor sur ces nouveaux ravages
Qui dans un même sol dépouillent deux rivages.
Le reste de l'armée a, sans perdre un moment,
Tracé des Augustins le vaste campement;
Et là, sur ses affûts, implacable menace,
Le tonnerre inventé viendra prendre sa place.
Ainsi sur les débris des autels calcinés
Et sous des pas impurs désormais profanés,
La guerre va rugir où chantoit la prière,
Et la mort va descendre où brilloit la lumière.
Avec la même ardeur aux flambeaux de la nuit

Comme aux rayons du jour le travail se poursuit.
Près de Saint-Jean le Blanc la foudre est préparée;
Du camp palissadé deux murs gardent l'entrée;
Mais sur le terre-plein, avant demain au soir,
Le bronze destructeur ne pourra point s'asseoir.

Le jour revient, hélas! pour d'autres sacrifices,
Où ne suffira plus le deuil des édifices.
Il faut, et par torrens, il faut du sang humain,
Au tranchant de l'acier, aux foudres de l'airain.

En face des remparts, au bord de la rivière,
Vingt bouches vomissant le fer, le feu, la pierre,
Sur la noble cité vont tonner tour à tour.
Un coup part; aussitôt, du sommet de la tour,
Où la jeune Bella s'avançoit curieuse,
Elle tombe, elle meurt, victime malheureuse
Et première immolée, en ces jours meurtriers
Où son sexe bientôt va cueillir des lauriers.
Sur un autel sanglant ainsi s'ouvre le drame
Dont le terme est fixé sur un autel de flamme,
Et jusques à la fin, comme dès le début,
La femme apportera son généreux tribut.
La gloire palpitante au cœur des héroïnes
Sait défendre des murs et venger des ruines.
Le bronze tonne encor; sous ses coups redoublés
Déjà mille débris se sont amoncelés;
Et partout la mort frappe, et la fureur des bombes

Autour de la muraille a creusé bien des tombes.
Elle atteint des moissons les vastes réservoirs;
Elle brise, elle abat douze de leurs pressoirs,
Moulins aériens dont les ailes tournantes
Tombent à la merci des pierres foudroyantes;
Double désastre! il tue et la vie et le pain,
Et fait marcher ensemble et la mort et la faim.

L'étranger s'applaudit; mais les Orléanaises
Ont de leurs propres mains préparé les fournaises,
Le bitume et la poix, l'huile et le plomb fondu...
Ce trésor de colère est bientôt répandu.
Une foule de preux, en courant devant elles,
Ont chargé l'ennemi par delà les tournelles;
Puis dans les bastions ils se sont retirés,
Provoquant par leurs cris les assauts désirés.
Les plus valeureux même ont simulé la fuite.
Le flot des assiégeans s'attache à leur poursuite;
De nombreux bataillons cernent les boulevards.
Des femmes tout à coup s'offrent à leurs regards,
Et font pleuvoir sur eux une grêle enflammée...
Une d'elles s'écrie : « O sacrilége armée!
« Profanateurs d'autels, égorgeurs de martyrs,
« Confessez vos forfaits, dites vos repentirs,
« Ou bien venez, venez apprendre par avance
« Un peu de votre enfer, un peu de sa vengeance.
« Et vous, de nos remparts courageux défenseurs,
« Frères d'armes! ici, reconnoissez vos sœurs.

L'Anglais eût voulu fuir; mais il a vu la honte;
Plus il est outragé, plus son attaque est prompte.
Dès le premier assaut, il enlève d'abord
La terrasse élevée aux approches du fort;
Ceinture de poteaux, de pieux et de fascines,
Elle brûle elle-même aux ardeurs des résines,
Et du soufre, et de l'huile, et de ces mille feux
Que le désespoir jette aux vainqueurs malheureux.
Le succès leur échappe au milieu de ces flammes;
Il faut l'abandonner à l'audace des femmes;
Car plus d'un étranger, en montant à l'assaut,
Est déjà par leurs mains couronné d'un fer chaud,
Et va dans les fossés expier sa victoire,
En appelant la mort et maudissant la gloire.
Et tous les assiégés accourent à l'envi;
L'Anglais les poursuivoit; le voilà poursuivi!
A leurs chocs redoublés en reculant il cède;
Enfin il ose fuir, tant la peur le possède.
Glacidas un moment rallume le combat,
Et se rouvre un chemin sur les corps qu'il abat.
Un dard frappe le sein de la blonde Hermeline
Et l'on a vu couler le sang de l'héroïne.
Hélas! à Sainte-Croix elle devoit demain
Au valeureux Craon aller donner sa main!
Et moitié par tendresse, et moitié par courage,
Elle a suivi ses pas sur le fatal rivage
Où, dans sa noble ardeur, le jeune fiancé
Sous les coups de Suffolck expire terrassé.
Des filles d'Orléans la foule, à ce spectacle,

S'exalte, et leur fureur recommence un miracle.
L'Anglais ne soutient plus leurs cris ni leurs regards;
Devant elles il fuit, il fuit de toutes parts,
Il fuit le glaive, il fuit la flamme dévorante
Qui même aux vêtemens attache l'épouvante.
Vernade et Baugener, La Chapelle et d'Illiers,
Au dos des ennemis ont frappé les premiers.
Kannède, Cerquenceau, Coaraze et Desportes
Des fuyards jusqu'au camp dispersent les cohortes.
Dans la fuite des siens le fier Salisbury
Est lui-même emporté... Glacidas a souri
En regardant Suffolck suivre la même route.
La nuit vient. « Rassemblons, pour venger la déroute,
« Et, pour porter des coups plus forts et plus certains,
« Rassemblons tout le bronze aux murs des Augustins,
« Et foudroyons d'ici le rempart des Tournelles,
« Avant de nous reprendre à ces flammes cruelles. »

Tels étoient les conseils des chefs à leur retour
Dans les retranchemens vers le déclin du jour.

Cependant au dehors quelques troupes surprises
Avec les assiégés étoient encore aux prises.
La Chapelle à ses pieds vient d'étendre Strafford,
Qui lui-même en mourant sait lui rendre la mort,
Quand le vainqueur, croyant sa victoire trop sûre,
Déplore, en se penchant, la mortelle blessure.
D'un élan convulsif et plus prompt que l'éclair,

Strafford lui plonge au cou son gantelet de fer.
Il retombe; à ses bras le Français s'entrelace.
Dans le sein l'un de l'autre ils meurent face à face,
Cœur à cœur; et leur sang entremêle ses flots.
De leurs derniers soupirs on entend quelques mots...
En vain de Lucifer les messagers infâmes,
Espérant dans la haine enchaîner ces deux âmes,
Leur entr'ouvrent déjà les gouffres dévorans;
Les célestes esprits veillent sur les mourans,
Et La Chapelle a dit sa pieuse devise :
Dieu me voit! et Strafford lui-même l'a comprise :
Il la répète, et là, comme au pied de l'autel,
La prière s'épanche en un souffle immortel.
Mystères de salut, mystères d'agonie,
Vous avez de pardons une source infinie!

Mais quels sont tous ces preux, amis de l'étranger,
Qui, sans fuir comme lui, se laissent égorger?
Vingt sont déjà meurtris; il en reste encor trente.
Pourquoi cette rougeur sur leur face tremblante!
Pourquoi sans la donner reçoivent-ils la mort?
Et pourquoi dans leurs mains ce glaive qui s'endort?
Leurs regards consternés, à l'heure où la nuit tombe,
Contemplent dans les airs, au-dessus d'une tombe,
L'Ange venu d'en haut pour leur ouvrir le ciel,
Ou pour les disperser dans l'abîme éternel...
Qui sont-ils?... O douleur! Français, ce sont vos frères!
Si leurs noms sont inscrits sur des pages sévères,
Ecoutons, écoutons les cris du repentir

Qui de plus d'un coupable ont fait plus d'un martyr :
« Seigneur, pardonnez-moi ! j'ai péché, mais je pleure...
« Dans vos bras, Vierge sainte, obtenez que je meure !
« Oui, j'ai trahi mon Dieu, ma patrie et mon Roi !
« Voici l'éternité, Seigneur ! pardonnez-moi. »

Toute oreille n'est pas fermée à ce langage ;
Et Gaucour, arrivant au milieu du carnage,
A bientôt élargi, sous les drapeaux vainqueurs,
Et l'abri des captifs, et le chemin des cœurs.
Pour parler de plus près aux âmes égarées,
Le passage est ouvert aux prières sacrées.
Le grand pasteur de Reims, chancelier de Valois,
Renaud de Chartres vient, précédé de la croix,
Distribuant partout, sur le champ des batailles,
Le baume descendu des divines entrailles.
Il a voulu rester dans les murs d'Orléans,
Et pour les assiégés, et pour les assiégeans ;
De la miséricorde il n'excepte personne :
Oh ! non, point d'étrangers pour le Dieu qui pardonne !

La Loire ensanglantée entend l'hymne des morts,
Puis elle retentit du chant des saints remords :

Prends donc pitié de moi, Seigneur, Dieu de clémence,
Et dans mon cœur touché
Que ta miséricorde inonde, source immense,

Mon immense péché!

A mes iniquités, jusque dans leur abîme,
Jette encor l'eau des cieux,
Daigne encor les laver! car sans cesse mon crime
Épouvante mes yeux.

Toi seul, mon Dieu, toi seul, tu sais de mes offenses
Toute l'énormité,
Et tu triompheras dans les justes vengeances
De ta sainte équité.

Engendré dans le mal qui dévore la terre,
Je l'ai sucé d'abord,
En puisant à la fois dans le sein de ma mère
Et la vie et la mort.

Mais à mon repentir ta vérité révèle
Le fond de tes décrets;
Ta sagesse me parle et m'apporte avec elle
De sublimes secrets.

Répands sur moi l'hysope, et mon âme arrosée
Soudain va devenir
Plus blanche que la neige au sein de la rosée

Où tu veux me bénir.

Ta voix réjouira mon oreille ravie
Et le Dieu des vertus
Saura ressusciter une seconde vie
Dans mes os abattus.

Détourne tes regards de mes tristes blessures.
De ton sein paternel
Un souffle suffira pour ôter les souillures
De mon cœur criminel.

Fais-moi ce cœur nouveau qui, pour te mieux connoître,
Garde sa pureté;
Et renouvelle aussi dans le fond de mon être
L'esprit de vérité.

Ah! ne me bannis pas loin de ta Providence!
Mais veille sur mes jours,
Et ne m'arrache point à la sainte abondance
De tes divins secours.

Que vers toi du salut la féconde allégresse
Dirige mes élans;
Donne, donne, mon Dieu, ta force à la foiblesse

De mes pas chancelans !

Des préceptes sacrés aux regards de l'impie
J'ouvrirai les trésors ;
Et je réveillerai dans son âme assoupie
De consolans remords.

Viens donc me délivrer des œuvres ténébreuses
Et des œuvres de sang,
Et je célébrerai par des larmes heureuses
Le nom du Tout-Puissant.

Tu mettras dans ma bouche une voix inspirée ;
Et toute son ardeur,
Par des chants immortels restera consacrée
A bénir ta grandeur.

Si l'antique tribut des victimes sanglantes
T'eût semblé précieux,
Je te l'aurois offert, mais des chairs palpitantes
Ne charment point tes yeux.

Le sacrifice pur qui jusqu'à toi s'élève,
Celui d'un cœur brisé,
Celui qui n'a besoin ni de sang ni de glaive,

N'est jamais refusé.

Abaisse sur Sion vers ta montagne sainte
De propices regards,
Et que Jérusalem étende au loin l'enceinte
De ses sacrés remparts.

Alors tu recevras des fruits de la justice
L'holocauste immortel,
Et les jeunes agneaux, offerts en sacrifice,
Chargeront ton autel.

L'hymne saint, aux échos jetant sa voix sonore,
Jusqu'au camp ennemi retentissoit encore;
Et de Salisbury l'affreuse impiété
Répondoit le blasphème aux chants de la cité :
« Allons, guerriers pieux, chantez vos litanies !
« Préparez-vous aussi pour d'autres harmonies.
« A vos concerts sacrés, à vos saints hurlemens,
« Le canon mêlera ses accompagnemens.
« Nous verrons si le ciel, exauçant vos prières,
« Pourra longtems encor défendre vos barrières;
« Et si la mine en feu du fond des souterrains,
« Saura psalmodier l'ardeur de vos refrains. »

Et voilà que l'Anglais en effet creuse, creuse,

Dans les veines du sol sa route ténébreuse,
Mystère d'épouvante où sa fureur répond
D'ensevelir enfin le boulevard du Pont.
D'une terre sanglante il perce les entrailles,
Et dans la double nuit, jusqu'au pied des murailles,
Il suspend sous le poids de leurs lourds fondemens
A de simples étais de longs éboulemens ;
Puis, dès l'heure où la flamme y viendra se répandre,
Dans l'abîme entr'ouvert le rempart va descendre.

Bientôt la voix du peuple élève jusqu'aux cieux
Des femmes d'Orléans le zèle audacieux ;
Et d'un étrange bruit la nouvelle semée
Déjà des assiégeans importune l'armée.
On dit qu'au nom du Christ une Vierge a promis
De sauver la cité de tous ses ennemis :
Espoir injurieux à l'orgueil insulaire,
Il jette sur la France un rayon tutélaire,
Depuis que, le premier, aux sources du Loiret,
Le saint ermite Evode en répand le secret ;
Et toutes les rumeurs au grand jour racontées
Font encor le tourment des nuits épouvantées.
Quelques chefs, inquiets de la peur des soldats,
Ont juré de la vaincre avant d'autres combats.
Salisbury surtout s'en émeut et s'irrite :
« Avec tes cavaliers va, cours chercher l'ermite,
« Tyrrel! et qu'aussitôt cet imposteur sacré
« Soit traduit devant nous, ou de force, ou de gré. »
Et Tyrrel obéit. Dans leur impure haleine,

Sur ses pas les démons versent des flots de haine.
L'auguste octogénaire, à l'instant prisonnier,
Est lié sur le dos d'un rapide coursier.
L'enfer en a poussé des hurlemens de joie.
De l'abîme éternel un saint n'est point la proie,
Son corps est sur la terre, et son cœur dans le ciel ;
Mais, si ses derniers jours sont abreuvés de fiel,
Sa mort semble un triomphe aux hordes meurtrières,
Et sa tombe, à leurs yeux, engloutit ses prières.
Que, s'il est couronné dans le sein des élus,
Du moins nul cœur mortel ne le connoîtra plus.
« Peut-être, ajoutent-ils, peut-être la souffrance
« Sera-t-elle un échec à sa persévérance!... »

L'ermite est déposé tout meurtri dans le camp,
Et devant lui le prince accourt en se moquant :

« Tu te fais donc prophète? Eh bien! à nos oreilles
« Donne un peu le signal des futures merveilles !
« Avec nous, ce me semble, il falloit commencer.
« Une fille des champs doit venir nous chasser;
« Dis-tu. Je veux ouïr toutes ces belles choses.
« Redis-les devant nous, redis-les, si tu l'oses!...

« — Oui, devant vous, Seigneur, mourant, je l'oserai,
« Et c'est par vous aussi que je commencerai.
« Pour vous comme pour moi, bientôt, aujourd'hui même,
« Un inflexible arrêt marque l'heure suprême.

« Aux deux tiers de la nuit je ne survivrai pas,
« Et vous ne serez plus, même avant mon trépas.
« Je ne murmure point, car je vois ma couronne.
« Ah ! que du moins le ciel vous touche et vous pardonne ! »

Aux premiers mots du saint, des frémissemens sourds
Accusoient son audace et menaçoient ses jours.
Mais, quand on l'entendit à sa propre sentence
Comme à celle du prince inviter l'assistance,
Un effroi général, parcourant tous les cœurs,
A soudain remplacé les sourires moqueurs.
C'est lui qui de Henri, d'une voix inspirée,
Avoit déjà prédit la fin prématurée,
Et, dans le tems fixé, la mort avoit pris soin
De rendre du grand deuil tout l'univers témoin.
Le monarque avoit eu le terme d'une année...
Mais pour Salisbury, pas même une journée !
Il se trouble ; il promet d'immoler le martyr
Dès qu'il sera certain de l'avoir fait mentir.
A des soins empressés d'abord il le confie ;
Et pour soi-même il veut (l'honneur le justifie !),
Il veut se condamner au courage prudent ;
Il n'affrontera point un péril trop ardent,
Jusqu'à ce lendemain dont l'aurore si prompte
Doit montrer de l'oracle ou la gloire ou la honte.

L'ermite sous la tente a béni sa prison ;
Un radieux soleil brille sur l'horizon ;

Et Salisbury donne, en trompant ses alarmes,
Des ordres pleins d'audace à tous ses frères d'armes.
Le bronze aux Augustins est aussitôt dressé,
Et d'un double fléau le pont est menacé.
Le feu tonne, et la mine à la brèche agrandie
Murmure encor l'espoir d'unir sa tragédie.
Mais l'Anglais veut d'abord tout l'honneur d'un assaut,
Et le cœur aujourd'hui ne lui fait point défaut.
Plus tard, si son ardeur n'étoit point satisfaite,
Le canon sonnera l'heure de la retraite.
Fougueux, en attendant ce lugubre signal,
L'essaim des assiégeans gravit le mur fatal.
D'autres vont des fossés aux parois des tournelles
Appliquer et la corde, et le bois des échelles,
Tandis que sur la brèche un glorieux combat
Des premières fureurs a réveillé l'éclat;
Car de l'Orléanais et la femme et la fille
Ont encor pour l'épée abandonné l'aiguille.
De la foule intrépide elles suivent les flots,
Espérant ou la vie ou la mort des héros.
Toujours mêmes périls, toujours même énergie.
Dans leurs mains les charbons, et la cendre rougie,
Et la chaux, et la pierre, et les cercles de feu,
Sont encor les jouets de cet horrible jeu;
Et, sans craindre du fer la mortelle menace,
Leur tendresse est guerrière autant que leur audace.
Au front des preux l'épouse, et la fille et la sœur
Osent dans la mêlée étancher la sueur,
Et verser à leur soif, à travers les mitrailles,
Le vin qui rend la vie au cœur comme aux entrailles.

Leur courage, leurs cris, leurs injures, leurs coups,
De la fougue ennemie irritoient le courroux,
Quand soudain et partout, souvenir de la veille,
Au sein des assiégeans la terreur se réveille.
Puis le canon d'alarme a trois fois retenti,
Et, sur toute la ligne, aussitôt averti,
L'Anglais met dans sa fuite un trop visible ensemble !...
Et les Orléanais ont vu que le sol tremble :
Et tous, comme un seul homme à la fois inspirés,
Aussi comme un seul homme ils se sont retirés,
Dérobant à la hâte entre leurs mains sanglantes
Les mourans et les morts aux murailles croulantes.
A la place où flottoit l'éclat des bataillons,
Succèdent la fumée et les noirs tourbillons.
Et déjà du rempart percé de flammes sombres,
Le cratère étouffé s'éteint sous les décombres.
Combien, hélas! combien d'autres guerriers meurtris
Ont disparu mêlés à ces affreux débris!
Et, dans ce premier gouffre où le corps est victime,
L'âme à peine a le temps de craindre un autre abîme.

Les tournelles debout, dominant ce chaos,
Et le cours de la Loire, et la fureur des flots,
Ferment encor le puits où le rempart s'écrase,
Jusqu'à la profondeur de leur première base.
Un ordre de Gaucour en prescrit l'abandon;
Que le dernier adieu soit un dernier brandon!
Qu'il les jette aux Anglais comme un monceau de cendre!
Le courage tout seul ne peut plus les défendre.

Voici qu'au même instant la grande arche du pont
Sous les coups des Français se déchire et se rompt.
Mais, derrière, appuyé sur les tertres d'une île,
Un second boulevard, au-devant de la ville,
S'élève décoré du vénérable bois
Dont il emprunte aussi le nom de Belle-Croix.
Dans des retranchemens que le fleuve protége,
L'autre moitié du pont attendra donc un siége.

Aux tournelles en feu tout à coup Glacidas
S'élance, et mille Anglais, attachés à ses pas,
Vont unir ce trophée à leurs cris de victoire,
En noyant l'incendie au courant de la Loire.
Le rapide succès de leur puissant effort
Ramène le silence et la paix dans le fort;
Car les hostilités, de toutes parts cessées,
Ne peuvent désormais être recommencées,
Si les fragmens du pont, par de larges travaux,
Ne sont d'abord rendus à des combats nouveaux.
Le prince n'a donc plus ses angoisses mortelles,
Il nomme Glacidas gouverneur des tournelles,
Et lui dit : « Grâce à toi, je puis du léopard
« Sur le pont d'Orléans arborer l'étendard. »
Et Glacidas répond : « J'aime cette conquête,
« Mais je tiens encor plus à confondre un prophète.
« Oui, nous le confondrons avant la fin du jour! »

Joyeux, les deux guerriers sont montés dans la tour.

« Seigneur, venez ici ; contemplez votre ville,
« Elle est à vous !... L'ermite est un oracle habile ! »

Il n'avoit pas fini, qu'une bombe d'airain
Au pan de la muraille avoit frappé soudain,
Et, par un des débris de la pierre éclatée,
Le prince a la moitié de la face emportée,
Et son sang rejaillit au front de Glacidas.
Sa blessure est mortelle ! Avant demain, hélas !
Au Dieu qu'il outrageoit il va rendre son âme...
D'où vient le coup fatal ? De la tour Notre-Dame.
Et de quelle main ? Nul n'en réclame l'honneur.
Orléans ne sait rien de ce triste bonheur.
De peur de publier les célestes colères,
On le cachera même au camp des insulaires.
Le mourant se lamente, et dès que vient la nuit,
Dans la prison du prêtre il veut être conduit ;
Puis il mande les chefs : « O mes amis ! j'expie
« Dans une fin sans gloire une carrière impie.
« J'aurois voulu l'armée entière pour témoin...
« De tous ses intérêts je te laisse le soin,
« Suffolck. J'en ai l'espoir, Bedfort voudra lui-même
« Ratifier un choix fait à l'heure suprême...
« Soyez fidèles tous à mon dernier adieu,
« Et laissez-moi mourir avec l'homme de Dieu. »

Et tous ils ont laissé le royal capitaine.
Comment n'a-t-il plus rien de son âme hautaine ?

Est-ce un prodige éclos d'un cœur épouvanté?
Ou les soupirs du Saint l'auroient-ils enfanté?
Ecoutons : « Je descends à grands pas aux abîmes;
« Et que puis-je espérer, Evode, après mes crimes?

« — Espérez tout! la grâce a d'infinis trésors;
« Une larme du cœur les ouvre aux saints remords.

« — Dieu me pardonneroit! — Si votre foi l'espère.
« —Mes momens sont comptés. — Ah! pour fléchir un père,
« Vers sa miséricorde il ne faut qu'un seul cri. »

Alors, de sa main pâle et sur son front meurtri,
De la foi des chrétiens le prince a fait le signe,
En s'écriant : « Mon Dieu, pardon, même à l'indigne!

« — O mon fils, bénissons l'Éternel! vous avez,
« Dans ce premier aveu, beaucoup dit; achevez!
« Vous déplorez d'abord toute cette carrière
« Où vos fautes ont eu leur publique lumière...
« Révélez maintenant leur poids mystérieux... »

Et le guerrier s'accuse; et, de la terre aux cieux,
Entre les deux mourans il se fait un échange
Des larmes du pécheur et des parfums de l'Ange;
Et, passant du silence au sommeil de la mort,
Près du prince endormi le prophète s'endort.

CHANT CINQUIÈME.

Et là du haut des airs les patrons de la France
Accouroient à l'envi hâter sa délivrance.

(CHANT V.)

V.

Dans les Alpes un jour, pèlerin solitaire,
Je vis l'éclat des cieux descendre sur la terre,
Et d'un temple d'albâtre, aux mortels entr'ouvert,
Poser le péristyle aux pics du Montanvert.
Il sembloit qu'à l'entour des voûtes éclatantes
Les Chérubins venoient appareiller leurs tentes;
Tandis que des autels les ardens pavillons,
Du front de Jéhovah recueillant les rayons,
Les laissoient rejaillir jusqu'aux parvis superbes,
Dans des miroirs de glace en radieuses gerbes;
Puis, les nuages d'or et leurs flots empourprés
Sur l'échelle des monts s'élevoient par degrés,
A ces dômes de neige, à ces blanches coupoles,
De l'éternelle paix mystérieux symboles,
Où l'œil va contempler, non les vaines grandeurs,

Mais, aux abords du ciel, l'emblême des splendeurs;
Et, comme au Sinaï, du haut de leurs pinacles,
Un bruit presque pareil à la voix des oracles
Dictoit au cœur de l'homme un langage de feu...
Ils ne m'ont point trompé, ces grands témoins de Dieu!
J'ai vu sur les glaciers, j'ai vu rouler sa flamme...
Gloire au souffle immortel qui s'empare de l'âme!
Il lui jette un rayon, et soudain elle croit
Ce qu'elle ne voit point mieux que ce qu'elle voit.
Ah! quand le vrai soleil brille aux plus hautes cimes,
Adorons sa clarté jusqu'au fond des abîmes.
Venez donc dérouler aux regards des croyans
La révélation des gloires d'Orléans;
Et vous, tombeaux des saints, et vous, chastes reliques,
Vous tous, illustres morts, dites les tems antiques.

Au jour où la cité pleuroit son premier deuil,
Et sur un pont brisé retranchoit son orgueil,
Par de brûlans soupirs la prière sacrée
De l'éternel séjour avoit percé l'entrée;
Et le ciel, répondant à ces fidèles voix,
D'un flot d'ambassadeurs entouroit Sainte-Croix.
Et là, du haut des airs, les patrons de la France
Accouroient à l'envi hâter sa délivrance.
En un concile auguste aussitôt réunis,
Un martyr les harangue; écoutez! c'est Denis.
« Quand Lutèce versoit et mon sang sur la terre,
« Et le sang de Rustique, et le sang d'Éleuthère,
« Ce ciment toujours chaud, dans l'amour fraternel,

« Avoit su l'attacher aux lois de l'Éternel.
« Mais des préceptes saints, après mille ans, lassée,
« Sous un joug imposteur elle s'est abaissée,
« Et voici qu'à ses rois elle a dit un adieu
« Dont l'injuste mépris rejaillit jusqu'à Dieu.
« Ah! du moins dans ses murs il est encor des âmes
« Qui n'ont point encensé les idoles infâmes,
« Ni l'or, ni l'impudeur, ni l'usurpation,
« Et qui savent prier comme prioit Sion.
« Ce cri de la prière et cette voix des larmes
« Pour vaincre le péril valent mieux que les armes.
« Aux pieds du Roi des rois je porte ce tribut.
« Puisse, puisse la France y trouver le salut! »

La parole du Saint, dans les airs répandue,
De suaves parfums remplissoit l'étendue,
Puis on entend ces mots du glorieux Remi :
« Reims est, comme Lutèce, en proie à l'ennemi!
« Un cortége de pleurs garde l'ampoule sainte,
« Et le peuple gémit en étouffant sa plainte.
« Mais un bras nous soutient qui n'est point raccourci,
« Comme au tems du Sicambre, il saura bien ici,
« Au cœur d'une Clotilde exaltant la prière,
« Jeter sur un abîme un fleuve de lumière. »

Remi parloit encore, et dans l'azur du ciel,
A côté de Germain, à côté de Marcel,
On vit de Tolbiac resplendir l'héroïne,

Balançant dans ses mains une palme divine ;
Et plus loin, un nuage étincelant de lis
Descendoit Geneviève au-devant de Louis ;
Et le saint roi disoit : « Grand Dieu, sur votre France
« Fécondez les soupirs de la vive croyance ;
« Éloignez de ma race un souffle séducteur ;
« Rendez-lui des vertus le don consolateur...
« La foi des rois chrétiens est leur premier génie,
« Et leur droit est sacré. L'étranger le dénie ;
« Il répand en échange un torrent de fléaux...
« O mes fils, paix au peuple et guerre à ses bourreaux !
« Si, dans quelqu'un de vous, trompant son origine,
« Mon sang jette à la France un germe de ruine,
« Qu'il l'apprenne, ou la foudre ira l'en avertir :
« Le ciel ne s'ouvre point aux cœurs sans repentir. »

Ainsi, des pavillons de la gloire éternelle,
Louis sur la patrie étend encor son aile,
Et, comme l'Ange, il porte à la fois dans ses yeux
Et le feu des éclairs, et la splendeur des cieux.

Près de lui tout à coup, flottantes sur la nue,
Des banderoles d'or étalent à sa vue
Ce titre glorieux : ROYAUME TRÈS-CHRÉTIEN.

« Voici, voici le livre où nul œil que le tien
« Ne peut lire aujourd'hui, dit une voix auguste,

« O toi qui fus des rois le plus saint, le plus juste!
« Lis donc seul; et, du sein des divines ardeurs,
« L'éternelle équité t'ouvre ses profondeurs. »

Il se fit un silence; et du lointain des âges
Le héros à genoux interrogeoit les pages.
Il en embrassoit une, et la mouilloit de pleurs
Doux comme la rosée au calice des fleurs.
Mais l'autre, il la couvroit de sa pourpre royale;
Quand, soudain, effleurant la haute cathédrale,
Et des airs avec lui sillonnant le milieu,
Un souffle l'emporta sur un trône de feu;
Et le temple tressaille, ému jusqu'à sa base,
Et le sublime Chœur est resté dans l'extase;
Puis il en est tiré par un cri de Bernard :
« Dieu le veut! Sainte-Croix, lève ton étendard.
« Dieu le veut! Sainte-Croix, réveille encor le monde.
« Que la France t'écoute, et que sa foi réponde!
« Oui, tous les ennemis des monarques mortels
« Sont aussi devenus ennemis des autels.
« J'en atteste du ciel l'angélique ambassade!
« Contre un règne coupable il veut cette croisade,
« Il nous l'inspire à tous, et ce n'est pas en vain
« Qu'il emporte Louis dans le conseil divin.

« — Au char de l'Étranger, répondoit Irénée,
« La fille de mon zèle est loin d'être enchaînée,
« Et dans ces jours d'épreuve elle reste à la fois

« Fidèle à sa croyance et fidèle à ses rois ;
« Et, dans un avenir plus glorieux encore,
« Lyon sera semblable aux martyrs qu'elle honore. »

Il a dit : et les noms de Just et de Photin
Retentissent chantés dans un écho lointain.
Mille autres bienheureux, chers à la France entière,
Jettent sur Orléans des fleuves de lumière.
Mais, parmi tant de gloire et parmi tant d'élus,
Elle a des protecteurs qu'elle ne connoît plus.
J'en sais un dont, hélas ! l'auréole sacrée
Des peuples oublieux reste presque ignorée.
Pourtant jadis les rois, déposant leur bandeau,
Alloient consulter Vorle au fond de son hameau ;
Et Gontran, amoureux du seul vrai diadème,
En écoutant le Saint, devenoit saint lui-même,
Et la mort s'enfuyoit à la voix de celui
Dont le nom va sembler étranger aujourd'hui.
Ah ! si le ciel permet à l'ardeur d'un fidèle,
En lui parlant de vous, de parler aussi d'elle,
O Vorle, exaucez-moi ! Saint patron du saint lieu
Où la première fois mon âme a reçu Dieu,
Vous savez dans quels flots de la source de vie
Elle fut enivrée, et dans quel ciel ravie.
Vous, de mon jeune cœur paternel confident,
Donnez à sa tiédeur un foyer plus ardent ;
Rapportez-lui la flamme et la pure lumière
Qui des sentiers du monde ignoroient la poussière.
Rendez mes jours vieillis, tous, pareils à ce jour

Où l'éternité seule embrasoit mon amour!
Et je pourrai chanter, dans de saintes ivresses,
Les merveilleux secrets des divines sagesses ;
Et les Anges voudront, alors plus confians,
Révéler à mes yeux tout le ciel d'Orléans,
Ce ciel où je vous vois aux soupirs de la France,
Dans le concours des Saints redonner l'espérance...
Les voici plus nombreux ; et tous à mes regards
De la cité fidèle embrassant les remparts,
Ils sont dans la patrie une seule famille...
Au milieu d'eux il vient, au milieu d'eux il brille,
Des taumaturges saints cet illustre héritier,
Martin, l'Ange de Tours, l'Ange de Marmoutier ;
Il est le roi patron de la chrétienne Gaule ;
La moitié d'un manteau flotte sur son épaule,
Manteau vraiment royal! coupé par le milieu
Pour en couvrir un pauvre; et ce pauvre étoit Dieu !

Précédé de Gatien et suivi de Grégoire,
Il arrive, il bénit les peuples de la Loire ;
Et l'essor de la foi s'est agrandi partout ;
Et la France a crié de l'un à l'autre bout :
« Le vrai Dieu, c'est le Christ! et le vrai roi, c'est Charles ! »
Hilaire de Poitiers comme Césaire d'Arles,
Les Éloi des cités, les Bruno du désert,
De mille et mille voix ne font qu'un seul concert.
Comment les nommer tous dans la gloire infinie ?
Comment voir tous les chœurs d'une immense harmonie ?
Il vaut mieux les entendre ; et dans cet océan

Nous distinguons encore et d'Euverte et d'Aignan,
Pontifes vénérés de l'antique Aurélie,
Le feu qui les embrase, et le nœud qui les lie...
L'air s'émeut; Sainte-Croix, au chant des immortels,
Sent palpiter aussi le marbre des autels.

« A Jéhovah, Dieu des batailles,
Amour! salut! louange! honneur!
L'espoir n'est point dans les murailles,
Il est dans le nom du Seigneur.

« Dieu tout-puissant, sauve la France!
Dieu tout-puissant, elle est à toi;
Elle gémit dans la souffrance,
Elle gémit pour elle et gémit pour son roi.
Daigne encor la bénir de ta main paternelle!
Tous nous la chérissons, tous nous veillons sur elle;
Rends-lui, rends-lui ta force et couronne sa foi!

« A Jéhovah, Dieu des batailles,
Amour! salut! louange! honneur!
L'espoir n'est point dans les murailles,
Il est dans le nom du Seigneur.

« Tu peux faire de nos paroles
Mille glaives victorieux;

Aux rayons de nos auréoles
Tu peux de l'étranger épouvanter les yeux.
Tu peux briser sa lance au cri de la prière...
Que le superbe front tombe dans sa poussière!
Que l'œil de l'humble cœur s'élève jusqu'aux cieux!

« A Jéhovah, Dieu des batailles,
Amour! salut! louange! honneur!
L'espoir n'est point dans les murailles,
Il est dans le nom du Seigneur.

« Tu dis les secrets de ta gloire
A Louis le saint et le fort,
A ce roi grand dans la victoire,
Plus grand dans les revers et plus grand dans la mort.
Au milieu des ardeurs de la céleste flamme,
Ressuscitant l'éclat de l'antique oriflamme,
Qu'il délivre la France et la ramène au port!

« A Jéhovah, Dieu des batailles,
Amour! salut! louange! honneur!
L'espoir n'est point dans les murailles,
Il est dans le nom du Seigneur.

« Et par d'ineffables mélanges
Ta Providence daigne unir

Aux vœux des Saints les vœux des Anges,
Pour toucher les mortels, les aimer, les bénir...
A ta miséricorde il est bien doux d'absoudre;
Mais le cri des enfers appelle aussi ta foudre,
Et le front des méchans devra s'en souvenir.

« A Jéhovah, Dieu des batailles,
Amour! salut! louange! honneur!
L'espoir n'est point dans les murailles,
Il est dans le nom du Seigneur. »

Soudain, du haut des cieux, l'éternel diadème
Laisse échapper un flot de sa gloire suprême,
Et, dans le vaste éclair, Louis, resplendissant,
Rapporte cet oracle, au nom du Tout-Puissant :

« France, terre bénie,
Pour la vierge des champs
Prépare l'harmonie
Des plus glorieux chants.

« Fiers remparts, fières citadelles,
Êtes-vous un bien ferme appui?
Et vous, Preux, phalanges fidèles,
Votre gloire d'hier revient-elle aujourd'hui?
Ah! le nom du Seigneur, seul gage d'espérance,

Doit être seul aussi le salut de la France.
Voulez-vous être forts? Appuyez-vous sur lui.

« France, terre bénie,
Pour la vierge des champs
Prépare l'harmonie
Des plus glorieux chants.

« Et nous tous, saints de la patrie,
Pour sauver des coups de la mort
Cette France, hélas! si meurtrie,
Nous voulons l'embrasser dans un même transport;
Embrassons-la!... Mais Dieu va confier son glaive
A la mortelle main d'une humble Geneviève :
Il n'aura pas besoin d'un plus puissant effort!

« France, terre bénie,
Pour la vierge des champs
Prépare l'harmonie
Des plus glorieux chants.

« L'instrument foible aux yeux du monde
Avec Dieu vaincra le danger;
Le caillou d'une simple fronde
A brisé le géant sous les pieds du berger.
Le fragile roseau, ce sceptre dérisoire,

Entre les mains du Christ est un sceptre de gloire...
Oui, le bras d'un enfant chassera l'étranger.

« France, terre bénie,
Pour la vierge des champs
Prépare l'harmonie
Des plus glorieux chants. »

Quand du roi bienheureux la prophétique annonce
Au concile des Saints eut donné sa réponse,
Une splendeur plus grande et plus vive à leurs yeux,
Inonde tout à coup la majesté des cieux;
Puis, descendant rapide aux marches de Lorraine,
Elle embrasse les monts, elle embrasse la plaine,
Et s'arrête, voilée, au penchant du coteau
Où Jeanne, encor bergère, amenoit son troupeau.
Les Saints ont suivi l'astre et pénétré le voile...
Telle de l'Orient la radieuse étoile,
Sur Bethléem enfin arrêtant son flambeau,
Aux Rois Mages du Christ indiquoit le berceau.
Il est encor ici le Jésus des chaumières,
Il vit dans le cœur pur, il vit dans les prières,
Il vit dans les ardeurs de cette Jeanne d'Arc
A qui le Tout-Puissant va confier son arc.
Aussi l'éclat du ciel descendu sur la terre
Pour son œil virginal n'étoit plus un mystère.
Chaque jour elle y voit, au front de Micaël,
Resplendir les rayons du soleil éternel;

Elle entend Catherine, elle entend Marguerite,
Fidèles au concert de l'auguste visite ;
Chaque jour, chaque nuit aussi, plus d'une fois,
Elle aperçoit les chœurs des angéliques voix.
Mais, hélas! dès le soir de ces pieuses fêtes
Où Jeanne avoit parlé la langue des prophètes,
Des sages dont la foi l'applaudissoit d'abord,
Osent la dire en proie au mensonge d'un sort;
Et son père lui-même aujourd'hui se lamente ;
Il croit qu'un maléfice en secret la tourmente;
Il frémit au soupçon de quelque esprit malin,
Et tremble au souvenir de son pauvre Estellin ;
Car nul n'a découvert la retraite ignorée
De l'exilé si cher à toute la contrée.
Combien le patriarche en a versé de pleurs !
Et ses trois fils n'ont pas consolé ses douleurs.
Il perd l'un des soutiens d'une longue vieillesse ;
Il chérissoit en lui l'œuvre de sa tendresse,
L'orphelin, doux présent légué par l'amitié...
Et de tant de regrets Jeanne n'eut point pitié !...
« A-t-elle un cœur de fille, ou bien un cœur impie?
« Se disoit-il tout bas. Il faut que je l'épie,
« Il faut que je l'entende au milieu des esprits
« Leur débitant les vœux dont son cœur est épris.
« Peut-être, cette fois, peut-être apercevrai-je
« Le fil mystérieux de ce grand sortilége? »
Et le voilà montant, pas à pas, en secret,
A travers les rameaux de l'épaisse forêt,
Jusqu'à cette fontaine où l'onde, toujours pure,
Près du vieil oratoire épanche son murmure.

Là, les brebis paissoient au détour du ruisseau ;
Là se recueilloit Jeanne au doux roulis de l'eau,
Et, toujours de Bermont visitant la chapelle,
S'en alloit vers l'étoile, et l'étoile vers elle,
Quand tout à coup, du sein de l'astre radieux,
Le cortége divin se déroule à ses yeux,
Et Micaël lui dit : « Qu'attendez-vous encore,
« Jeanne? Dans votre cœur, le zèle qui dévore
« S'est-il éteint?... Déjà la cité d'Orléans
« A laissé bien des morts aux mains des assiégeans.
« Quittez, quittez les champs où fleurit la fougère
« Pour le champ des combats ! ne soyez plus bergère. »

A ces mots de l'Archange, une froide pâleur
Sur le front de la vierge imprime la douleur ;
Mais, de son tremblement bientôt victorieuse,
Elle s'écrie : « Eh bien ! ne soyons plus heureuse !
« Et puisqu'ainsi le veut mon souverain Seigneur,
« De l'éternité seule attendons le bonheur...
« Je dirai mes adieux à mon père, à ma mère ;
« Je quitte mes brebis... je ne suis plus bergère !...
« Qui me donnera donc, j'ose vous en prier,
« Une épée, une lance, un casque, un bouclier?

Et le père écoutoit ces paroles étranges,
Lui qui n'apercevoit ni les Saints, ni les Anges,
Et des célestes voix n'avoit rien entendu :
Couché sous un vieux chêne, il soupire, éperdu ;

Il voudroit de sa fille accuser la démence;
Mais aux premiers accens que sa douleur commence,
Les mots ont expiré sur ses lèvres, sans bruit,
Comme le souffle éteint d'un instrument détruit.
Dans un profond sommeil une extase le plonge,
Et lui jette l'éclat d'un prodigieux songe :
Il y voit Jeanne, il voit l'archange Micaël
Qui, sur un char de feu, l'emporte dans le ciel...
Il voit aussi, chargé d'étincelantes armes,
Estellin, l'exilé, l'objet de tant de larmes,
Élevant dans ses mains et sur son front guerrier,
En forme de couronne, un immortel laurier.
D'une voix angélique il lui disoit : « Mon père,
« Que votre âme s'épargne une douleur amère;
« Que le zèle d'en haut soit toujours écouté!
« Il inspire une vierge ; et vous avez douté!...
« Sa parole, à mon cœur s'attachant comme une aile,
« M'emporte vers les cieux, et je suis saint par elle.
« De vos généreux soins toujours reconnoissant,
« Pour votre sang bientôt j'aurai donné mon sang. »

Ces derniers mots jetés comme un cri prophétique
Où la mort apparoît, mais où rien ne l'explique,
Torturoient le sommeil du vieillard désolé;
Il étendoit les bras vers son cher exilé,
Essayant, mais en vain, sa paternelle étreinte ;
Et son cœur oppressé soupiroit cette plainte
D'un désespoir souffrant tout ce qu'il peut souffrir :
« Estellin n'est pas mort, Estellin va mourir ! »

Puis, de ses yeux voilés que le grand jour dessille,
Il regardoit la place où naguère sa fille
A fait l'étrange vœu dont il a tant gémi...
Mais Jeanne en méditant retourne à Domremy.
Elle a prêté l'oreille à de nouveaux oracles;
Les démons sous ses pas vont semer des obstacles,
Tels que Dieu les permet, pour éprouver encor
Et non pour enchaîner un prophétique essor.
Et le vieillard s'en va tristement sous le chaume.
Pourtant sur ses douleurs le songe a mis un baume;
Il y reçoit du moins les consolans adieux
D'un fils mort pour la terre et vivant pour les cieux.
Sa fille est inspirée; il le croit, il l'espère;
Il l'appelle... A ce cri, Jeanne aperçoit son père,
Elle accourt; et tous deux, après ce doux élan,
Ils fixent leurs regards sur le mont Julian,
Où le nom d'un impie, apostat philosophe,
Rappelle aussi les noms du glorieux Alophe,
Et de ses chastes sœurs, famille de martyrs,
Dont le peuple a gardé les ardens souvenirs,
Car dans leur sang la terre est ici consacrée...
« O mon père, implorons les Saints de la contrée!
« Leur divine couronne a de nombreux fleurons;
« Ils ont souffert pour Dieu plus que nous ne souffrons;
« Ils ont dénié tous aux païennes idoles
« Et l'encens des autels, et l'encens des paroles;
« Et tous de leur courage ils ont reçu le prix,
« L'éternité du ciel. Vous me l'avez appris,
« Mon père! Comme vous j'honore leur mémoire,
« Et je voudrois atteindre un rayon de leur gloire...

« — Oh! oui, ma fille, au nom des martyrs de la foi,
« Je demande au Seigneur d'avoir pitié de moi. »

Et des larmes tomboient sur les feuilles jaunies ;
Et Jeanne d'Arc au ciel levoit ses mains bénies.
Alors une moitié des plaines de l'azur
Resplendissoit; mais l'autre étoit d'un voile obscur
Enveloppée ; et l'air, chargé de vapeurs sombres,
Sembloit rouler des flots de fantômes et d'ombres,
Qui du mont Julian avoient noirci le front,
Tandis que les coteaux de Greux et de Bermont,
Où pleuroient le vieux père et la vierge pudique,
Restoient illuminés d'un astre magnifique,
Dont tous les mille feux, de mille feux suivis,
Révéloient un reflet des célestes parvis.
Des rives de la Loire aux rives de la Meuse,
Du cortége des Saints la foule glorieuse
Promenoit dans les airs leurs divines splendeurs...
Ainsi, rasant des mers les vastes profondeurs,
Ainsi flottent la force et l'éclat des empires,
Aux nombreux pavillons de leurs nombreux navires.
Mais pourquoi les autans et pourquoi les éclairs
En face de la gloire? Ils viennent des enfers.
Des suppôts de Satan la fureur inquiète
A découvert la Sainte, et son humble retraite.
Vers Domremy de loin ils la voyoient marcher,
Soutenant son vieux père; ils n'osoient l'approcher.

La pureté de Jeanne est comme une barrière,
Et leur œil ténébreux se trouble à sa lumière.
Tel pour l'oiseau des nuits le supplice du jour!
Des tortueux ravins essayant le détour,
Vingt fois ils ont couru pour surprendre leur proie,
Et vingt fois sur le mont la terreur les renvoie.
Puis ils se reposoient de tous leurs vains efforts,
En fouillant dans la terre et dans les os des morts
Les honteux souvenirs de la Gaule idolâtre.
« De mes exploits anciens je revois le théâtre!
« Disoit l'un d'eux; durant trente siècles entiers
« Mon souffle a de la Meuse habité les sentiers.
« Oh! combien de moissons sous la main des druides,
« Pour l'enfer! et combien nos coups étoient rapides!
« Alors les droits du vice et ses attraits vainqueurs
« Ne rencontroient jamais de combats dans les cœurs.
« Mais depuis que le Monde a, sous un joug sévère,
« Adopté la parole et le sang du Calvaire,
« Que d'âmes chaque jour, en désertant nos lois,
« Ont passé de nos mains dans les bras de la croix,
« Puis de la croix au ciel!... Et voyez ces chaumières,
« Nous en sommes chassés par des flots de prières.
« Cette fille des champs surtout a des soupirs
« Qui réveillent ici les ardeurs des martyrs.
« Je sens autour de nous circuler leurs haleines,
« Comme une autre torture ajoutée à nos peines! »

Et les maudits crioient: « Allons, allons ailleurs! »
Et plus prompts que les vents ils sont à Vaucouleurs.

Un castel, vieux témoin de nos vieilles annales,
Avec sa part de gloire et sa part de scandales,
De son jeune seigneur, Robert de Baudricour,
Dans de folâtres jeux réunissoit la cour.
Oubliant un moment la guerre et le carnage,
L'orgueil du châtelain fêtoit le voisinage;
Et de leurs lais d'amour les gentils damoiseaux
Alloient porter l'hommage aux beautés des châteaux.
La foule des démons s'y trouvoit précédée
Du cortége infernal de l'impur Asmodée;
Et, depuis plus d'un jour, par des feux dévorans,
Sur presque tous les cœurs ils régnoient en tyrans.
C'est là pourtant, c'est là que la vierge timide
Doit, sur l'ordre de l'Ange, aller chercher un guide,
Qui, Français par le cœur et surtout par la foi,
A travers les périls la mène jusqu'au roi.
Pour ce nouveau courage elle étoit préparée.
Hier de tous les Saints la fête célébrée,
Et des Morts aujourd'hui le touchant souvenir,
Au banquet des élus la voyoient revenir,
Toujours plus recueillie et toujours plus pieuse...
Et du haut de l'azur au-dessus de la Meuse,
Prodiguant l'harmonie à la fille des champs,
Les chœurs des bienheureux lui consacroient leurs chants.
Durant ces jours bénis, oh! combien, combien d'âmes
Du gouffre expiatoire ont secoué les flammes,
Au cri de sa prière, et partant pour les cieux,
Vont lui rendre au centuple un prix mystérieux!

Demain à Vaucouleurs, elle en est trop certaine,
Sa première visite est une course vaine.
Ainsi l'ont annoncé les angéliques voix.
Mais, en tout, imitant l'humble Dieu de la croix,
Elle doit, comme lui, de plus d'une avanie
Devant mille témoins subir l'ignominie.
Elle s'est confiée, au moment du départ,
Au frère de sa mère, au bon Durand Laxart;
Et tous deux cheminant à travers les bruyères,
Et du saint chapelet récitant les prières,
Ils arrivent enfin auprès du vieux manoir.
Là c'étoient d'autres chants le matin et le soir.
Près de l'arbre sans feuille, et sur l'herbe flétrie,
Les nobles jouvenceaux dansent dans la prairie,
Et, narguant et le froid et le deuil des hivers,
De leurs bruyans éclats font retentir les airs.

« Dans leur douce ivresse,
« En toute saison,
« Amour et jeunesse
« Bercent la raison.

« Le printems couronne
« Nos fronts de ses fleurs,
« Et l'été nous donne
« Avec ses chaleurs
« Tout ce qu'il moissonne;
« Puis la riche automne

« Mille autres bonheurs.
« Mais point de rigueurs !
« L'hiver ne frissonne
« Jamais dans nos cœurs.

« La nonne attentive
« A ses oraisons,
« Comme une captive
« Au fond des prisons,
« Reste sur la rive;
« Nous, comme l'eau vive,
« Nous nous divisons,
« Nous nous unissons,
« Et, quoi qu'il arrive,
« Chantons et dansons !

« Une troupe ailée,
« Craignant les frimas,
« A pris sa volée
« Vers d'autres climats :
« Mais, dans la mêlée,
« La nôtre, stylée
« A tous les combats,
« Sans mettre armes bas,
« Malgré la gelée
« Poursuit ses ébats.

« Dans leur douce ivresse,
« En toute saison,
« Amour et jeunesse
« Bercent la raison. »

Comme dans un désastre, à l'aspect d'une plaie,
L'âme compatissante et s'émeut et s'effraye,
Ainsi Jeanne, entendant le chant de Vaucouleurs,
Aux cris du fol amour répondoit par des pleurs.
Des esprits infernaux elle étoit reconnue,
Ils frémissoient tout bas, furieux à sa vue;
Mais, dans les cœurs impurs se cachant aujourd'hui,
Leur satanique essaim ne s'étoit pas enfui.
La vierge, s'approchant des cercles de la danse,
Annonce à Baudricour un mot de confidence.

« Beau Sire, devers vous je viens jusqu'en ce lieu,
« Par ordre très-exprès de l'Archange de Dieu.
« A Charles roi-dauphin vous me ferez conduire;
« Et, par lettre d'abord, il est tems de lui dire
« Ces mots : « Au nom du ciel, Jeanne d'Arc est céans;
« Elle promet d'aller délivrer Orléans,
« Puis de mener à Reims votre auguste personne...

« — Assez, dit Baudricour; sa raison l'abandonne,
« Cette fille... Laxart, je te connois pourtant,
« Toi, du Petit Burey le plus sage habitant!
« Comment ne vois-tu pas qu'elle est une insensée?

« En l'amenant ici quelle est donc ta pensée?

Laxart ne répond rien, il a perdu la voix;
Jeanne pleure; et soudain le fifre et le hautbois,
Tandis qu'elle s'éloigne ainsi toute marrie,
Recommencent joyeux les airs de la férie,
Et font encor au loin résonner les échos.
Puis, quand le jeu leur laisse un moment de repos,
Baudricour en riant raconte la nouvelle,
Et chacun veut revoir l'étrange pastourelle.
Elle alloit au village; et la voix des démons,
Par la voix des rieurs, disoit : « Courons! courons! »
Et d'une obscénité l'impudique Asmodée,
Au milieu de leurs cris, jetoit l'infâme idée...
Bientôt ils sont près d'elle. Entre les deux ormeaux
Qui sur la croix de pierre étendoient leurs rameaux,
Elle est agenouillée; elle entend leur menace,
Se lève, et, dans l'élan d'une pieuse audace,
Elle s'écrie : « Au nom du Souverain des cieux,
« J'annonce la vertu de son bras glorieux :
« Dieu va tirer de rien le salut de la France.
« Embrassez avec moi cette sainte espérance,
« En face de la croix! Honneur au chevalier
« Qui d'un serment à Dieu ne veut rien oublier!
« Malheur s'il lui falloit en rapprendre les termes! »
Au retentissement de ces accens si fermes,
Les jeunes châtelains, surpris et confondus,
Doutent si de sa bouche ils les ont entendus.
Est-ce un ange qui parle, ou n'est-ce qu'une femme?...

Et ce doute unanime épouvante leur âme.
Le peuple rassemblé croit avoir vu des feux,
Comme de vifs éclairs s'élancer de ses yeux,
Et les blocs de granit tressaillir sur leurs dalles,
Au seul frémissement de ses mains virginales.
Déjà sont répandus de prodigieux bruits :
La beauté de la fleur en annonce les fruits ;
Et l'admirable instinct de la foi populaire
Voit la miséricorde au jour de la colère.
« Dieu seul peut nous sauver parmi tant de malheurs,
« Se disoient à l'envi les gens de Vaucouleurs.
« Oh ! comme elle a l'air doux ! comme elle a l'air modeste !
« Est-ce que le mensonge a ce regard céleste? »

Alors, toujours debout sur les pieux degrés
Où la croix vers le ciel étend ses bras sacrés,
La vierge s'abandonne à son ardeur divine :
« Oui, Dieu veut réparer une immense ruine !...
« Il a fait le grand arbre, il a fait l'arbrisseau ;
« Il conduit jusqu'aux mers le plus petit ruisseau ;
« De son brillant soleil à la pauvre chaumière,
« Comme aux châteaux dorés, il verse la lumière.
« Sous le toit des bergers il a pris autrefois
« Le pasteur de son peuple et l'exemple des rois.
« A son souffle une femme elle-même aguerrie,
« S'arme contre un vainqueur et sauve la patrie.
« L'Écriture la vante aux enfans d'Israël.
« Ainsi me l'a redit l'archange Micaël.
« Et moi, vous le savez, moi fille de Romée,

« Et de qui les brebis étoient la seule armée,
« Je dois ceindre le glaive, et, portant l'étendard,
« Aux faits des chefs de guerre aller prendre ma part !
« Je ne murmure point; mais, sûre du prodige,
« Pour Dieu je m'encourage, et pour moi je m'afflige ! »

Et Jeanne pleure encor... tous les cœurs sont émus.
Asmodée et les siens ont déserté confus.
Ils n'ont pu soutenir ni la voix prophétique,
Ni les divins regards de la fille angélique,
Ni l'aspect de la croix, auguste bouclier,
Où la vierge des champs vient se réfugier.

CHANT SIXIÈME.

Un long flot de lumière a dirigé ses pas.

VI.

L'éternité rouloit son cercle de lumière,
Et le tems n'avoit pas commencé sa carrière,
Quand Dieu, de ses décrets ouvrant les profondeurs,
Et de l'amour du Verbe annonçant les grandeurs,
Aux regards étonnés des Anges de la gloire
Montroit un avenir qu'ils avoient peine à croire;
Car l'homme apparoissoit au sein de l'Éternel
Dans un bonheur intime et plus que fraternel :
Il étoit Dieu lui-même! et ce nouveau mystère
Aux majestés du ciel associoit la terre.
Mais Lucifer, bientôt saisi d'un fol orgueil,
Des parvis de la grâce a déserté le seuil,
Exhalant en ces mots la fureur qui l'enflamme :
« Je ne servirai point l'homme né de la femme ! »
L'ingrat ! il est coupable aussitôt que tenté !

Et le possible marche à la réalité ;
La haine le prépare, et l'amour le consomme :
L'une donne la mort, l'autre la gloire à l'homme,
Et le fils de Marie est le vrai roi des cieux...

Vous ne murmurez point comme l'ange envieux,
Saints de la France, et vous, Saints de toutes contrées,
En voyant d'humbles mains à vos mains préférées,
Pour sauver un royaume, étonner l'univers,
Émerveiller le ciel, et dompter les enfers.
A jamais affermis dans la grâce éternelle,
Le nom seul du Très-Haut embrase votre zèle,
Et, le lisant écrit sur le front d'un enfant,
Vous redoublez encor l'Hosanna triomphant.

Des prodiges de Jeanne à mon foible génie
Daignez donc inspirer la fidèle harmonie.

Quand de Salisbury le triomphe et la mort
Sont, dans un seul message, annoncés à Bedfort,
Par son ordre aussitôt une nouvelle armée
Porte ses étendards vers la Loire alarmée,
Et du sage Suffolck reconnoissant les lois,
Menace du blocus Orléans aux abois.

« En dépit des Aignan, en dépit des Euverte,

« Rien ne peut désormais t'arracher à ta perte,
« Disoit un chef anglais, ô cité fière! enfin
« Dans nos premiers assauts tu sauras ton destin.
« Pour enchaîner tes preux, tes femmes et tes filles,
« Nous te ceindrons d'abord d'un cercle de bastilles.
« Et les nouveaux renforts arrivant tous les jours,
« Sont un peu plus certains qu'un céleste secours.
« Non, non, ne chante plus sur le ton des oracles,
« Car tu ne verras point la Pucelle aux miracles. »

Ce langage, l'enfer l'inspire à Glacidas;
Son cœur s'est endurci comme un cœur de Judas,
Et, dans l'impiété restant toujours le même,
Sa rage entre ses dents fait vibrer le blasphème :
« Pourquoi donc ce boulet ne m'a-t-il point meurtri?
« Mes crimes valent bien ceux de Salisbury,
« Même avant d'en livrer toute la confidence...
« Et le peuple a parlé d'un coup de Providence!
« Jamais eût-elle mieux copié le hasard? »

Patience, insensé! vous aurez votre part;
Et puisse, puisse encor la clémence infinie
De vos derniers soupirs visiter l'agonie!
Ah! de ses châtimens la main du juste Dieu
Ne marque pas toujours et le tems et le lieu,
Et souvent des pervers la criminelle vie,
D'un fantôme de gloire escortée et suivie,
Semble accuser le ciel d'injustice et d'erreur.

Mais percez la muraille, et reculez d'horreur!
Et vous dont la fierté répugne à la prière,
Vous le verrez, ce Dieu, dans toute sa lumière,
Et vous saurez de loin le bonheur des élus;
Et vous voudrez prier; vous ne le pourrez plus!
Et vos yeux consternés seront forcés de croire
Aux splendeurs dont Satan tourmente sa mémoire.

Cependant la cité, dans l'excès du malheur,
Veut encor par le deuil exalter la valeur.

« Aux faubourgs! aux faubourgs! qu'ils soient livrés aux flammes!
« Que, la torche à la main, tout le peuple, hommes, femmes,
« Prêtres, vieillards, enfans, fidèles au devoir,
« Se fassent redouter par un saint désespoir!
« Car, si le ciel pour nous se réserve un prodige,
« L'honneur à nous aider, nous-mêmes, nous oblige.
« Unissons et nos bras dans un commun effort,
« Et nos ressentimens dans un égal transport;
« Partageons nos hasards, nos fatigues, nos peines;
« Mais des Anglais jamais ne subissons les chaînes!
« Que le courage humain s'épuise jusqu'au bout,
« Et la gloire de Dieu viendra couronner tout.
« Pleurez donc avec nous, églises vénérées,
« Séculaires autels, tombeaux, pierres sacrées!
« Que du moins dans la cendre et du sein des débris,
« La patrie et la foi jettent leurs derniers cris,
« Et de leur dévouement, jusqu'à la fin des âges,

« Par de grands souvenirs rendent les témoignages...
« Vienne enfin Jeanne d'Arc ! et nous serons vengés ! »

Ainsi parloit la France au cœur des assiégés ;
Et tous ils apportoient, en épuisant leurs bourses,
De leur sombre avenir les dernières ressources ;
Et rien n'est réservé par des calculs impurs...

Oui, chrétienne cité, Dieu sauvera tes murs !
Mais il faut qu'avec lui tout l'univers contemple
Les suprêmes périls d'un héroïque exemple.
Quand un rayon d'espoir ne sera plus permis,
C'est lui qui voudra seul vaincre tes ennemis.
Ah ! ne pressons pas trop les dénoûmens sublimes !
S'il faut à leurs retards de nombreuses victimes,
La terre a des lauriers, le ciel a des trésors,
Et le deuil des vivans est la gloire des morts.

Énergique signal, dans toutes ces alarmes,
Le nouvel incendie a dévoré les Carmes,
Et vingt autres moustiers assis dans les faubourgs...
C'est le brûlant soleil amenant les grands jours ;
C'est l'ardeur du courage armé de la foi vive ;
C'est le patriotisme avec sa flamme active !

Deux temples consacrés au nom de Micaël

Exhalent dans la cendre un soupir solennel.
Le salut reviendra par l'immortel Archange;
Et de lui nous savons comment un Dieu se venge!
On dit qu'à ce foyer unissant ses éclairs,
Sa flamboyante épée a paru dans les airs,
Puis, aux regards du peuple, en signe d'espérance,
D'un arc-en-ciel de flamme a couronné la France.

Tout brûle aux trois faubourgs. Le feu consume encor
L'aumône Saint-Pouair, Saint-Laurent, Saint-Victor,
Saint-Avis, murs sacrés dont la mourante plainte,
En ardens tourbillons, des cieux perce l'enceinte,
Et rapporte, en échange, à la vertu des preux
L'espoir de ressembler aux martyrs bienheureux.
Non! rien n'est épargné dans ces momens suprêmes,
Et les autels d'Aignan sont embrasés eux-mêmes.
Patron de la cité, jadis il ébranla
L'abîme où s'engloutit la rage d'Attila.
Aujourd'hui, des Anglais prévenant la furie,
Il adopte un désastre au nom de la patrie,
Et répond, en l'honneur des pieux monumens,
Aux profanations par les embrasemens.
Il inspire aux grands cœurs ces nobles sacrifices,
Et, comme le héros des célestes milices,
Il aide à l'incendie, il attise le feu,
En immolant son temple aux cris de « Gloire à Dieu! »
Alors, les bras plus forts, et de plus en plus dignes,
Ont porté leurs brandons à Saint-Vincent des Vignes,
Et le brasier de là s'élance, coup sur coup,

Aux murs de Saint-Gervais, comme aux murs de Saint-Loup.
Le rouge éclat du ciel sourit au deuil de l'âme;
Partout la même foi traduit par cette flamme
Le même amour pour Dieu, la patrie et le roi.
Ainsi brûle, à son tour, l'église du Martroy,
Fidèle à ce beau nom du divin témoignage,
Dans la vie et la mort offrant son pur hommage.

Combien de dévouemens précèdent Jeanne d'Arc!
Que de temples martyrs! Saint-Euverte, Saint-Marc,
Saint-Phallier, Saint-Lazare, enfin la Madeleine,
Attestent dans la cendre une œuvre surhumaine;
Et c'est l'œuvre d'un peuple aussi doux que pieux!...
Le vrai patriotisme est donc le fils des cieux.

Sans attendre la fin des merveilles sacrées,
Honneur encore, honneur aux fidèles contrées!
Dunois n'a pas en vain réclamé leur appui :
Il amène d'abord mille preux avec lui.
Ils ont passé la Loire, et leur troupe hardie,
Arrivant aux lueurs du nouvel incendie,
Du camp de l'Étranger a bravé les regards.
La cité dans leur force a plus que des remparts;
Leur généreuse ardeur anime les courages,
Et promet à nos chants de glorieuses pages.

Mais voici les Anglais sur la rive du Nord,

Et Glacidas toujours occupe l'autre bord.
Ce fatal gouverneur des Tournelles conquises
Veut les mettre en état de n'être plus reprises.
Les murs sont relevés plus larges et plus forts;
Les fossés et le fleuve en cernent les abords,
Et, de tous les côtés, créneaux et meurtrières
Gardent un triple rang d'invincibles barrières.
L'Anglais construit encor deux autres boulevards
Où déjà d'Albion flottent les étendards;
L'un à Saint-Jean le Blanc, vis-à-vis la tour neuve,
Et l'autre à Saint-Privé, près une île du fleuve;
C'est l'île Charlemagne: elle forme un anneau
Où du vaste blocus s'enchaîne le réseau,
Car la Pôle y commence un rang de citadelles
Qui, serrant Orléans, regagnent les Tournelles.
Du milieu de la Loire au fort des Orgerils,
Ce réseau redoutable étend ses premiers fils.
Et là, de Saint-Laurent la bastille avancée,
Avec le Colombier, avec la Croix-Boissée,
Se relie, et trois fois vers la porte Renard
Étale d'assez près l'orgueil du Léopard;
Puis, jusqu'à Saint-Paterne, à divers intervalles,
Des fortins garderont les routes principales,
Et, du Nord et de l'Est embrassant le quartier,
Atteindront à Saint-Loup le tour du cercle entier.

Auprès des constructeurs, et sous chaque muraille,
Les étrangers, nombreux et rangés en bataille,
Protégent les travaux : ils sont prêts cette fois,

Vingt contre un, à répondre aux cartels de Dunois.
Aussi bien le héros, n'écoutant que sa gloire,
Ne veut pas dans la ville attendre la victoire.
Chabannes, du Bouchet, Valpergue, Armand d'Illiers,
Dubeuil, Sainte-Sévère, et mille chevaliers,
Tous dignes d'écouter la voix qui les rassemble,
Le suivent, glaive au poing... L'air frémit, le sol tremble;
Ils vont d'un même élan se ruer sur l'Anglais.
Tel, sortant furieux de son nuage épais,
L'ouragan a frappé les monts et la vallée,
Et brisé sous ses coups la terre échevelée.

Le sang déjà, le sang a coulé comme l'eau,
Les deux camps sont mêlés dans ce combat nouveau,
Et bientôt l'insulaire à fuir va se résoudre.
C'est ainsi que l'on voit, aux éclairs de la foudre,
Confondus pêle-mêle, et bergers, et troupeaux,
D'un pas précipité regagner les hameaux.
Du fort des Orgerils, bastille à peine éclose,
Le mur inachevé qu'un flot sanglant arrose
Reçoit les fugitifs éperdus et meurtris,
Et le nouvel enclos ressemble à des débris.
Mais un œil vigilant protége la retraite ;
Les vaincus sont tout prêts à venger leur défaite.

Tandis que l'Étranger cède à ce premier choc,
Aux boulevards du Nord, sur l'ordre de Suffolck,
D'un même mouvement, et comme au même signe,

Tout le camp ébranlé courbe sa longue ligne,
Et vingt mille ennemis ont ce qu'il faut de cœur
Pour attaquer Dunois sous son drapeau vainqueur.
Près de cette bannière où le devoir les range,
Les Français ont serré leur étroite phalange,
Et, regardant encor le front des assiégeans,
Ramènent leur victoire aux remparts d'Orléans,
A ces murs où la poix, le bitume et les flammes
Ont armé de nouveau l'héroïsme des femmes.
L'Anglais s'en épouvante, il s'enfuit; mais Talbot,
Arrivant de la veille, a déjà, d'un seul mot,
Des chevaliers français provoqué la vaillance:
« Sachons si l'un de vous est de la vieille France! »
Tous les yeux sont fixés sur l'illustre champion.
Son armure, jadis Richard Cœur-de-Lion
La portoit; et par lui, sur la terre sacrée,
D'un aïeul du héros la gloire en fut parée.

A ce hautain défi, le jeune Armand d'Illiers
Soudain a prévenu tous les autres guerriers;
Et, dût-on accuser son ardeur téméraire,
L'honneur veut qu'il soit seul contre un seul adversaire.
Armand fond sur Talbot, il le presse, et d'abord
D'un coup de lance aux flancs croit lui porter la mort.
A l'épreuve du fer, la royale cuirasse
Laisse en de vains éclairs s'éteindre la menace.
Mais, en glissant, la pique abat le destrier;
Et si, dans ce moment, le noble cavalier,
Lui, le premier baron des barons d'Angleterre,

De son sanglant coursier n'eût roulé jusqu'à terre,
Son bras alloit tout droit, au cœur du brave Armand,
Percer d'un même coup Alix dans son amant.
Aussitôt sur le sol le jeune preux s'élance,
Et du combat ainsi rétablit la balance.
Et les glaives tirés se croisent; mille feux,
Jaillissant de leurs chocs, éblouissent les yeux;
Et d'Illiers dans ses mains voit briser son épée!
Quand, d'un trop rude affront encor préoccupée,
La fureur de l'Anglais dans le sein du héros
Cherche et trouve le sang qui sort en larges flots...
Armand tombe, le front penché sur sa blessure
Où descend, en longs nœuds, sa blonde chevelure.
Tel un arbuste, atteint du tranchant de la faux,
Sur sa tige brisée a plié ses rameaux.
Le sang coule au travers de cette cotte d'armes
Qu'Alix en l'attachant arrosa de ses larmes...
Pressentiment funeste! un lugubre tocsin,
Triste écho des tombeaux, retentit dans son sein;
Et la mort cette fois accélère la vie,
Car d'une autre douleur la douleur est suivie.
Alix n'est plus épouse! elle est mère! et bientôt
Trois destins sont tranchés par le fer de Talbot!
Mère durant une heure, elle expire elle-même;
Mais sous ses yeux son fils a reçu le baptême
Qu'elle a tant imploré de la Reine du ciel,
Et qui lui fut promis au fond du vieux castel!
Puis la même demeure, ouverte pour trois anges,
Reçoit et le linceul, et l'armure, et les langes.

A l'aspect du sépulcre et d'un triple cercueil,
Gardons-nous de ne voir que la mort et le deuil !
Car, dans la même tombe où descend l'ombre noire,
Souvent le ciel a fait le berceau de la gloire.

Envers un ennemi cet Armand si courtois,
Cette Alix si fidèle au vœu des saintes lois,
Et cet enfant reçu dans les bras de Marie,
Pour gagner en un jour l'éternelle patrie,
Tous trois ils ont ouvert aux célestes clartés
Des yeux bien différens de nos yeux attristés.

Talbot a condamné sa victoire funeste ;
Et le peuple la pleure, et Dunois la déteste,
Et Gaucour la maudit... Le vénérable aïeul
Ensevelit son cœur dans ce large linceul.

Le lendemain, autour des portes assiégées,
Comme sur tous les murs, les femmes sont rangées ;
Et les preux sont sortis insultant le blocus ;
Et puis, dans la mêlée, ils ont semblé vaincus ;
Et l'Anglais les poursuit ; et, du rempart qui fume,
Un déluge de feu, de soufre et de bitume,
Inondant de pâleur les fronts victorieux,
Leur rappelle du pont les sinistres adieux.
Gloire encore à des mains qui, déposant l'aiguille,
Forcent tout assiégeant à fuir vers sa bastille,
Dans ces jours précurseurs des jours de Jeanne d'Arc!

L'Étranger en désordre est rentré dans son parc ;
L'escalade est finie, et le canon seul gronde.
Désormais plus d'assauts à la face du monde,
A la clarté des cieux ; mais seulement la nuit.
Dans les ténèbres donc, sur tous les points conduit,
Et partout à la fois répandant les alarmes,
Le siége tient la ville entière sous les armes.
Depuis de trop longs jours à son peuple martyr
L'aiguillon de la faim déjà se fait sentir.
Il souffre ; mais, toujours fidèle, il se résigne.

Contre ses alliés le Bourguignon s'indigne ;
La voix de Chastellux et celle de Damas
Ont d'abord réprouvé les nocturnes combats.
« Si pour les étrangers la peur les autorise,
« Avec l'honneur français la peur n'est point admise !
« A toute heure, au grand jour, soyons prêts à l'assaut ;
« Mourons avec courage, et brûlés s'il le faut ! »
Et Chastenay poursuit : « Ces attaques dans l'ombre
« Ont à peine une excuse avec un foible nombre...
« Que l'Anglais se lamente aux yeux de l'univers !
« Mais ne nous mêlons point dans ces honteux concerts. »

Irritant sur leurs fronts cette noble vergogne,
Ainsi parloient les fils de la vieille Bourgogne.
On entendoit encor discourir ces héros,
Impatiens déjà des loisirs du repos ;
Et Tavannes, heurtant la flamme pétillante,

Disoit, devant les chefs réunis sous sa tente :
« Pour te brûler, on prend le feu de ton foyer,
« O France ! et de tes eaux le flot pour te noyer ;
« Et le bras de tes fils pour désoler ta terre ;
« Et toujours au profit de l'indigne Angleterre !
« Pourquoi veut-elle donc nous imposer des lois ?
« D'où fait elle sortir la source de ses droits ?
« De Philippe le Bel la race tout entière
« Des règnes de trois fils n'avoit qu'une héritière,
« La fille, unique aussi, de Louis le Hutin ;
« C'est Jeanne de Navarre. Et si, du droit certain
« Qu'aux seuls princes français la loi salique donne,
« Philippe de Valois n'eût tenu sa couronne,
« On voit à quelles mains elle eût appartenu...
« Mais par Jeanne elle-même il étoit reconnu !
« Quand l'Anglais, renversant et principe et famille,
« De Philippe le Bel a couronné la fille
« Dans son fils Édouard, déjà roi d'Albion.
« Ainsi mentoit la voix de l'usurpation ;
« Et des trois successeurs de ce fils d'Isabelle,
« La moitié de la France épousant la querelle,
« A consacré sa force à trois usurpateurs !
« Aujourd'hui, le troisième, aux mains de ses tuteurs,
« Sait à peine quels bras sont armés pour sa cause.
« Et voilà l'intérêt que tant de sang arrose !
« Moi, fidèle vassal, j'accomplis un devoir ;
« Mais de m'en imposer nul n'auroit le pouvoir.
« Oh ! non, jamais, jamais l'effort de l'imposture
« Des légitimités ne change la nature. »

Et Tavannes se tait. Ces énergiques mots
Dans presque tous les cœurs ont trouvé des échos.
Ils annoncent le jour où, sur le tems conquise,
La justice partout doit être enfin comprise.

« Ce n'est point pour l'Anglais, ajoute Savoisy,
« C'est contre le Dauphin que nous sommes ici.
« Du pont de Montereau la pierre ensanglantée
« D'un espoir de vengeance est encor tourmentée.
« Car Jean-sans-Peur appelle, au seul cri de son nom,
« Sous nos vieux étendards tout loyal Bourguignon.

« — Et pourtant, dit Grancey, dans ce cri de vengeance,
« Son fils ne prétend rien conquérir sur la France ;
« Sa droiture y renonce ; et, s'il veut se venger,
« C'est en laissant le sceptre aux mains de l'Étranger. »

Guitaut s'écrie alors : « Pourquoi ne pas tout dire?
« Ici la vérité ne sauroit trop reluire.
« Charles, roi-chevalier, Charles, gentil dauphin,
« N'a point fait de son nom le nom d'un assassin.
« Et Tanneguy lui-même a peut-être une excuse
« Au funeste attentat dont Montereau l'accuse :
« Car Jean-sans-Peur, toujours ennemi de ses rois,
« Avoit plongé le fer dans le cœur d'un Valois !!!
« De ce noir souvenir on crut devoir tout craindre,
« Et, soudain, dans le sang la crainte alla s'éteindre. »

Sennecey parle ensuite, et sa franchise croit
Au miracle prédit en faveur du bon droit.
« Ne nous étonnons point, mes amis, si Dieu même
« Intervient par un coup de son pouvoir suprême.
« Ma devise me dit : *Vieillis dans la vertu !*
« J'ai pour mon suzerain, comme vous combattu.
« Mais, dans la liberté d'une sincère audace,
« A Philippe le Bon je le dirois en face :
« Prince, en obéissant, il m'est du moins permis
« De voir où sont campés nos plus grands ennemis.
« Ils sont là, je le signe avec ma vieille épée,
« Où je vois clairement la couronne usurpée ;
« Ils sont là, je le jure, où je vois le danger
« De la France livrée aux mains de l'Étranger. »

Ainsi le Bourguignon révéloit ses pensées...
Pourtant près de l'Anglais ses tentes sont dressées !
Mais des Anges de Dieu le souffle inspirateur
Avoit flétri les jours d'un règne usurpateur ;
Et leur céleste armée, en annonçant la gloire
A Jeanne d'Arc promise aux rives de la Loire,
Prépare aussi l'instant où Philippe le Bon,
Fidèle à sa patrie, et fidèle à son nom,
De ses nobles vassaux entendra la prière,
Et bien loin des félons portera sa bannière.

La terre ne voit pas les habitans des cieux,
Car d'une vierge pure elle n'a point les yeux;
Et celle qui, de près, les voit et les implore,
Au terme de ses vœux n'arrive point encore...
Jeanne reste toujours plaintive à Vaucouleurs,
Répandant, mais en vain, son espoir et ses pleurs.
Du froment des élus souvent elle est nourrie,
Et sa voix prophétique annonce à la patrie
Plus ardent que jamais le fer de l'Étranger
Dans un fleuve de sang tout prêt à se plonger,
Si, dédaignant les vœux de sa persévérance,
Baudricour lui refuse un guide pour la France.

Les peuples cependant avoient crié Noel,
Et chantoient le bonheur de ce jour solennel;
Car, au tems de la foi c'étoit un jour de trêve,
Où le guerrier lui-même, en déposant son glaive,
Alloit glorifier, aux pieds du Roi des rois,
Et le Dieu de la crêche, et le Dieu de la croix.

Sous les murs d'Orléans, la glace ni la neige
Jamais n'ont ralenti les désastres du siége.
Mais le son du beffroi, fêtant la grande nuit,
De l'auguste prière a répandu le fruit
Partout où les cœurs droits honorent la mémoire
Des saintes vérités dont ils aiment la gloire.
Les plus fiers ennemis semblent dans ce beau jour
Avoir perdu la haine et retrouvé l'amour.

Ah! daigne enfin sur eux le ciel qui les inspire
Des légitimes droits ressusciter l'empire,
Et d'un prodige saint bénir assez l'éclat,
Pour convertir l'impie, et même l'apostat !

Tels sont les vœux de Jeanne à la voix des oracles.
Dieu pourroit d'un seul mot briser tous les obstacles,
Et sous son pied vengeur jeter l'orgueil humain;
Mais aussi ce grand Dieu tient les cœurs dans sa main,
Et souvent sa bonté, bien plus que sa puissance,
Leur imprime le sceau de la sainte croyance.

Ils sont libres pourtant, et dans leur liberté
Parfois l'ordre d'en haut veut bien être arrêté ;
Puis on voit concourir leur résistance même
Aux merveilleuses fins de cet ordre suprême !

Qui dira les soupirs des célestes esprits,
Témoins des flots de grâce exposés aux mépris?
Est-ce trop des torrens de la gloire éternelle,
Pour épargner alors la douleur à leur zèle?
La terre ne peut rien sur l'infini bonheur ;
L'enfer non plus ; aussi les Anges du Seigneur,
Assurés qu'à lui seul la victoire demeure,
Comme lui patiens, savent prendre son heure.
Ainsi, de Baudricour le puissant Micaël
Surveille les retards autour du vieux castel ;

Mais, de la foi d'une âme ignorant le mystère,
Sur son espoir l'Archange est forcé de se taire.
Car Dieu, présent partout, garde, silencieux,
Le sort des cœurs mortels dans le secret des cieux,
Et son ambassadeur, sa sagesse l'exige,
Retourne interroger les causes du prodige,
Et dénouer le nœud qui lui reste inconnu.
Aux éternels parvis Micaël revenu
Réjouit leur éclat et leur magnificence,
Par le rapide essor de son obéissance.
Mille et mille soleils, s'inclinant devant lui,
Célèbrent la splendeur dont sa gloire a relui,
Quand sur leurs disques d'or son écharpe flottante
Escortoit d'Elohim la radieuse tente.

Pourquoi, loin de la terre à jamais emportés,
Parmi les océans des sublimes clartés,
Nos cœurs n'ont-ils donc pas ces flammes et ces ailes
Que donne le Seigneur à ses Anges fidèles?...
Homme pécheur, silence! attends, attends, de loin,
Les rayons du bonheur dont tu n'es pas témoin;
Laisse venir le jour du céleste héritage,
Et la miséricorde en fera le partage.

J'adore vos décrets, grand Dieu! pardonnez-moi!
Et je poursuis des chants inspirés par la foi.

Tandis que, du sommet des divins tabernacles,
L'Archange a suspendu le signal des miracles,
Le sol ensanglanté de la triste Orléans
Excite un rire impie au cœur des mécréans :
« Oui, la fille des champs qu'attendent ces murailles
« Arrivera du moins pour voir leurs funérailles! »
Murmuroient-ils. Aussi la cité, chaque soir,
Poussoit des cris pareils aux cris du désespoir.
Presque toutes les nuits, par le sang arrosées,
Appellent au combat ses forces épuisées,
Alors que l'Étranger, par des renforts nouveaux,
Rajeunit son armée et poursuit ses travaux.
Le canon des deux camps, à travers les ténèbres,
Se renvoyoit l'écho de ses concerts funèbres.
Nulle part n'est le siége, et l'alarme est partout.
Courage!... ici la France est encore debout,
Des femmes d'Orléans l'audace recommence;
Le réchaud enflammé dénonce leur présence,
Et contre elle l'Anglais, redoublant son effort,
Puise des dards trop sûrs au carquois de la mort;
Et, tandis que la poix est en vain répandue,
La vengeance dans l'ombre est trop souvent perdue!

Aux nocturnes assauts dont il s'est irrité
Dunois répond, le jour, par l'intrépidité.
En bataillons flottans ses troupes réparties
Répandent la terreur de leurs brusques sorties;
Et lui, présent partout dans les plus grands périls,
Du fort de Saint-Paterne au fort des Orgerils,

Il semble avoir des bras armés de mille glaives.
De jour en sa présence, et de nuit dans les rêves,
L'ennemi, toujours prêt à plier devant lui,
Se croit d'autant plus mort que plus il s'est enfui.
C'est le lion couvert du sang des funérailles !
Il est suivi tantôt de Poton de Xaintrailles,
Et tantôt de la Hire, ou du fougueux Villars.
Nul Anglais ne soutient le feu de leurs regards :
Arundel et Crawford, Clarence et Ladisdale,
Tout à l'heure en feront une épreuve fatale!
Déjà sous leur effort Cerquenceau terrassé
Tombe sur Baugener mortellement blessé;
Et déjà l'étranger, aux rives de la Loire,
S'applaudit dans l'éclat d'un long cri de victoire :
Quand le nom de Dunois, éveillant mille échos,
Et pareil à l'éclair, annonce le héros.
Aussitôt des vainqueurs la glorieuse foule,
Comme un flot égaré, se retire et s'écoule.
Les chefs sont restés seuls; et tous, les voilà près
D'échanger les lauriers avec les noirs cyprès!
Le prince immole ensemble et Crawford et Clarence ;
Xaintrailles fait tomber les autres sous sa lance.
Succédant aux Anglais, les nobles Bourguignons
Accourent dévoués à l'honneur de leurs noms.
En face du péril, ils n'ont plus de murmures;
Mais dans le sang français leurs mains semblent moins sûres
Les braves d'Orléans eux-mêmes, cette fois,
S'alarment du grand deuil qui fait pleurer Dunois.
Par un subit effort le prince le surmonte;
Il s'élance, et la foudre est à peine aussi prompte.

Il atteint Beaufremont, du Boutet, Rochefort.
Toulongeon pousse un cri; c'est le cri de la mort!
Les mourans, les blessés, sur l'arène sanglante,
Dans l'éclat du courage oublioient l'épouvante;
Ils aiment le vainqueur; Tavanes cherche en vain
A mesurer ses coups aux coups de cette main.
Il chancelle; son pied glisse; mais, à sa vue,
De Xaintrailles soudain la gloire s'est émue.
Entre les deux héros son grand cœur s'est placé :
Ce Tavanes qu'il tient tendrement embrassé,
Il étoit son ami, son compagnon naguère,
Aux jours où le Brabant avoit aussi sa guerre,
Et des preux de Bourgogne acceptoit le secours
Pour confondre Glocestre, et ses tristes amours.
Français et Bourguignons, du fond de leurs entrailles,
Frémissent aux élans du bonheur de Xaintrailles.
Le nom de la patrie a rapproché les cœurs;
On ne distingue plus ni vaincus ni vainqueurs,
Et tous ces ennemis sont redevenus frères...
Mais point de trahison contre les insulaires!
Et Dunois, gémissant sur ce combat fatal,
De la double retraite a donné le signal.
C'est assez pour la gloire, et trop pour la vengeance,
D'avoir sacrifié le pur sang de la France!

Aux jours suivans, Suffolck, resserrant le blocus,
Surveille les Français, mais ne les cherche plus.
Il attend le renfort de nombreuses cohortes,
D'un convoi de Falstolf imposantes escortes.

Bedfort l'exige ainsi, doutant plus que jamais
Des vœux du Bourguignon contre l'Orléanais.
Les prudens Léopards voudroient encore attendre
Tout ce que l'avenir va bientôt leur apprendre.

Alors pour Orléans la renommée enfin
Publioit un secours au nom du Roi-Dauphin.
De nobles chefs, suivis de quatre mille braves,
Pourront jusqu'à la ville arriver sans entraves,
S'ils se laissent guider par le vaillant Dunois.
Mais l'orgueil de Clermont déjà s'annonce à Blois.
Il sait que le héros, et la Hire, et Xaintrailles,
Et mille chevaliers nourris dans les batailles,
Viennent à sa rencontre, et que près de Rouvroy
Ils veulent de Falstolf conquérir le convoi.
« Mais j'ordonne, a-t-il dit, de ne rien entreprendre
« Sans moi! » Pourtant l'Anglais s'étoit laissé surprendre!
D'abord trop respecté, cet ordre de malheur
Ne pouvoit tout un jour tenir contre l'honneur;
Car Falstolf, revenu de sa terreur première,
Et d'un siége imprévu mesurant la carrière,
Dans des retranchemens formés de trois cents chars,
Provoquoit la bataille et tentoit les hasards.
Les Français, maudissant la voix qui les retarde,
Aperçoivent enfin la royale avant-garde,
Et la troupe écossaise, et ces princes du deuil,
Toujours si près du trône, et plus près du cercueil!...
La valeur n'attend plus... la bataille est livrée...
Et son historien, c'est Jeanne l'inspirée.

Le même jour, de loin, et dans un flot de pleurs,
Son récit prophétique éclate à Vaucouleurs ;
Et l'Archange le dicte, et Baudricour l'écoute...
Falloit-il tant de sang pour dissiper un doute !

« Je vois, je vois, dit-elle, aux plaines de Rouvroy,
« Le désastre sanglant des fidèles du Roi.
« D'Albret a succombé, victime téméraire !
« Stuart, le connétable, expire avec son frère !
« Sang malheureux ! plus tard, à quel funeste sort
« Est-il encor voué dans la vie et la mort?...
« Je vois tomber aussi sous le tranchant du glaive
« Verduran et Chabot, Châteaubrun et la Grève !
« Combien de preux livrés aux dents du Léopard !
« D'Ivray, Lescot, Mailly, Louis Rochechouart,
« Mille Français!... Pourquoi, spectateur du carnage,
« Clermont leur a-t-il donc refusé son courage?...
« Et Dunois est blessé !... Le lion d'Orléans
« Lance encore aux vainqueurs des regards foudroyans ;
« Et même de sa voix le son les inquiète :
« C'est le roi des forêts regagnant sa retraite,
« Et jetant dans les cœurs de soudains tremblemens,
« Au seul ressouvenir de ses rugissemens.
« Menaçant comme lui, Xaintrailles se retire ;
« Fratames, du Tilloy, Chabannes et la Hire,
« Boucliers du malheur, protégent les vaincus,
« Et la nuit qui survient les protége encor plus.
« On suivroit pas à pas leurs blessures sanglantes !
« Du blocus sommeillant ils traversent les tentes ;

« Et la ville éplorée, à ce convoi nouveau
« De blessés, de mourans, s'ouvre comme un tombeau...
« Il est tems, il est tems d'y porter l'oriflamme!
« Oui! Dieu veut l'envoyer par la main d'une femme! »

La voix de cet oracle a frappé Baudricour,
Et même il est forcé d'y croire au second jour,
Car, dès le lendemain, l'annonce désastreuse
Des plus lointains échos venoit jusqu'à la Meuse,
Et puis la renommée, après divers récits,
Redisoit à la fin ceux que Jeanne avoit dits.

Dans son étonnement, plus que dans sa croyance,
Le châtelain consent au départ pour la France.
Trois nobles chevaliers, Jean de Novelompont,
De Vienne et Poulengy, demain la conduiront;
Et chacun d'eux emmène un serviteur fidèle;
Et le frère guerrier de l'humble pastourelle,
Pierrelo d'Arc, partout ira suivre sa sœur:
Ainsi l'a conseillé l'Archange du Seigneur.

A l'instant du départ, au réveil de l'aurore,
La bergère a reçu la manne qu'elle adore;
Et Baudricour, voulant à peine ouvrir les yeux,
Jette cette réponse à ses touchans adieux:
« Advienne que pourra! » L'angélique amazone
A son céleste guide aussitôt s'abandonne,

Et l'on voit au passage, et sur tous les chemins,
Venir, de Vaucouleurs et des hameaux voisins,
Les nombreux habitans sous leurs vieilles bannières,
Psalmodiant pour Jeanne un doux chant de prières,
Qui souvent retentit aux voûtes du saint lieu,
Et chaque jour de fête, à la gloire de Dieu :

« Celui qui cherche un asile
Entre les bras du Seigneur
Y reste à jamais tranquille.
Aussi, j'ai dit dans mon cœur :
Sois confiant, sois docile,
Au Dieu qui fait ton bonheur.

« Il te couvre de ses ailes,
Il te comble de bienfaits ;
Toujours ses mains paternelles
Sauront détourner les traits
Des chasseurs aux mains cruelles,
Et briser tous leurs filets.

« Sa lumière est ton armure ;
Marche donc d'un pied hardi,
Soit durant la nuit obscure,
Soit dans les feux du midi,
Soit dans l'atmosphère impure
Que souffle l'ange maudit.

« Quand le châtiment des crimes
Fera tomber près de toi
Mille, dix mille victimes,
Contemple-les sans effroi :
Le juste voit les abîmes,
Mais le ciel soutient sa foi.

« Dieu l'a dit : de ta demeure
Le mal n'approchera pas ;
Et ses Anges, à toute heure,
Te porteront dans leurs bras,
De peur que ton pied n'effleure
Quelque piége sous tes pas.

« Et dans ta marche rapide
Tu briseras le lion
Et le basilic perfide,
Et le superbe dragon ;
Car de ton céleste guide
Voici la sainte leçon :

« A mon disciple fidèle
« Mon cœur s'attache toujours ;
« Je l'entends quand il m'appelle,
« Et je vole à son secours ;

« Et ma gloire lui révèle
« Le salut de ses longs jours. »

Ces cantiques, chantés à l'espoir de la terre,
Avoient, du haut des cieux, un écho plus austère ;
Et déjà des martyrs le concert glorieux
A célébré pour Jeanne encor d'autres adieux.
Des plaines de l'azur ils déployoient sur elle
Les éclatans rayons de la gloire éternelle ;
Et l'Ange conducteur, la prenant par la main,
De la Meuse à Chinon lui traçoit le chemin.

Ah! ne demandons point comment l'humble amazone
A travers les périls atteindra sa couronne!
Il suffit qu'à ses vœux le ciel ait tout promis.
Elle marche au milieu de peuples ennemis ;
Et, traversant bientôt les montagnes, les fleuves,
Elle subit sans peur ces premières épreuves.
Un long flot de lumière a dirigé ses pas ;
Ses yeux guidoient les yeux qui ne le voyoient pas ;
Elle a suivi, joyeuse, à sa clarté divine,
Et sainte Marguerite, et sainte Catherine,
Car toujours Micaël, en radieux sillons,
Des sentiers du miracle a marqué les jalons.

CHANT SEPTIÈME.

7.

. . . le roi, gentil dauphin, c'est vous !

(CHANT VII.)

VII.

Sur la Loire et la Vienne élevant sa falaise,
Avec sa gloire antique, et romaine et française,
Et des siècles passés majestueux témoin,
A l'œil du voyageur Chinon s'annonce au loin.

A des escarpemens risqués par la nature
La puissance de l'art a fait une ceinture
De bastions, de tours, de murs et de créneaux,
Qui sur les rocs anciens semblent des rocs nouveaux.
La demeure des rois, au centre emprisonnée,
A d'éternels ennuis y seroit condamnée,
Si les riches plateaux à ses pieds étendus
Par un facile aspect aux yeux n'étoient rendus :
Spectacle assez pompeux, et vue assez féconde,

Pour y faire oublier tout le reste du monde.
Là, du lierre amoureux, aux fentes du rocher,
Mille anneaux, mille bras viennent se rattacher,
Qui, des rudes hivers bravant la froide haleine,
Restent verts sur le mont, quand tout meurt dans la plaine.
Chaque tour, s'élançant de leurs rameaux fleuris,
Élève jusqu'au ciel ses superbes abris,
Semblable en ses parois de blanche et lisse pierre,
Au flambeau décorant l'autel de la prière.
Ce marbre de la France emprunte sa splendeur
Aux rayons du soleil dont il pompe l'ardeur.
Des veines de la terre il sort terne comme elle;
Puis il vieillit, paré d'une beauté nouvelle :
Tels des saintes vertus les célestes remparts
Rajeunissent le tems sur le front des vieillards.
Puisse donc aujourd'hui cet éclatant emblème
Protéger les fleurons du royal diadème;
Et puissent tes contours, resplendissant château,
Des pieuses grandeurs devenir le manteau!...
Mais des crêpes du deuil la couronne voilée
Dans un coin de la France ici semble exilée.

Jeanne arrive, humble aurore, annonçant un grand jour.
Poulengy porte au Roi l'écrit de Baudricour.
Elle n'est point admise elle-même; et la Reine
A fait en sa faveur une prière vaine,
Sans pouvoir même offrir, au gré de sa bonté,
A l'ange voyageur son hospitalité;
Et la vierge appelée à sauver la patrie

Reste au pied du château, dans une hôtellerie!
Mais le peuple s'assemble avec un saint émoi,
Et sa vive allégresse est égale à sa foi.
Il veut voir la bergère, il la fête, il l'honore
Des doux soins que la cour ne lui rend point encore.

Dans cette cour mourante, où le sceau du malheur
Aux fronts sans espérance imprime la pâleur,
Avec la majesté des royales tristesses,
Chaque jour apportoit de nouvelles détresses.
Aux soupirs des Valois si les cieux restent sourds,
Un exil plus lointain est le dernier recours...'
Jeanne est-elle inspirée? Est-ce Dieu qui l'envoie?
Est-il donc bien permis d'adopter cette joie?
Charles doute ; il s'alarme; il cherche des conseils.
« Jamais roi reçut-il des messages pareils?
« S'écrioit un ministre. Et pourquoi ce scandale?
« N'est-ce point ravaler la dignité royale?
« De vos crédulités l'Anglais a déjà ri,
« Comme il rit de la France enclavée au Berry.
« Honneur au deuil des rois! mais que rien ne le souille

« — Rien ne le souillera, sire de la Trémouille!
« Si, par un bras d'enfant, c'est Dieu qui le secourt,
« Répondoit un prélat, le vénérable Harcourt;
« Et lorsque l'Étranger rit de la Providence,
« Il est bien plus que nous près de sa décadence.

« — Puisque je suis admise au conseil des douleurs,

« Dit la reine Marie en essuyant ses pleurs,
« Au souvenir du Roi souffrez que je rappelle
« De l'ermite sacré cette voix solennelle
« Qui prophétisoit Jeanne et tant d'autres destins !
« Il fut digne de foi par des signes certains.
« Témoin déjà la mort de Henri de Lancastre,
« Témoin d'un chef anglais le lugubre désastre ;
« Témoin sa propre fin prédite aussi par lui.
« Ainsi d'un triple éclat sa parole a relui.
« D'ailleurs, par ses vertus, une humble pastourelle
« Montre assez clairement que la grâce est en elle.
« Le bruit qui la dit sainte est venu jusqu'à vous.
« De sa virginité Dieu seul reste l'époux,
« Et de l'impur mensonge elle exclut le mélange.
« Sire, au milieu de nous laissez venir un ange !
« Ce grand Dieu peut choisir, bien indifféremment,
« Sous le chaume ou la pourpre un mortel instrument,
« Geneviève ou Clotilde ; et sa main souveraine
« A droit de préférer la bergère à la reine.
« Ah ! si le ciel touché daigne exaucer mes vœux,
« Que mon nom reste obscur pour nos derniers neveux,
« Et que, sans rien savoir de la triste Marie,
« Ils disent : Jeanne d'Arc a sauvé la patrie ! »

La Trémouille a frémi de dépit et d'orgueil.
Pour sa faveur funeste il redoute un écueil.
Il se tait ; mais déjà son envie et sa haine
Rêvent contre Valois l'espoir d'une autre chaîne.

« Je n'admets, dit le Roi, dans nos extrémités,
« Ni les crédules vœux, ni les vaines fiertés.
« Mais la Reine, à bon droit, rappelle à nos oreilles
« Trois oracles remplis de sinistres merveilles.
« Je suis encor frappé des mille et mille voix,
« Qui de toute la France arrivent à la fois;
« Signal miraculeux où la bonté céleste
« Aux yeux d'un peuple entier pour nous se manifeste. »

Et le prélat répond : « Rien n'oblige le Roi
« A tout croire d'abord, sans éclairer sa foi.
« Du parfum des vertus si Jeanne est précédée,
« Qu'une épreuve nouvelle en confirme l'idée,
« Et pour la recevoir au milieu de sa cour,
« La majesté royale attendra plus d'un jour.

« — Eh bien! nous attendrons; et cependant j'ordonne
« Que Jeanne d'Arc reçoive auprès de sa personne
« Jean de Gaucour, loyal et noble chevalier,
« Et soit par lui conduite au Coudray-Montpensier. »

Aussitôt la Trémouille, ému de sa défaite,
Promet une vengeance à sa rage secrète.
Il s'est vu jusqu'ici ministre souverain,
Mais il croit que Valois veut échapper au frein.
« J'ai dû l'en soupçonner depuis que l'infortune
« Et de ciel et d'enfer chaque jour l'importune ;

« S'il n'étoit dans mes mains, on le verroit, hélas !
« Se livrer tout entier à la voix des prélats
« Pour consommer en lui l'œuvre de la sagesse,
« Il ne leur manquoit plus que cette prophétesse !
« Arrêtons le progrès d'une conversion,
« Et que Sorel accepte aussi sa mission. »

Ainsi l'ambitieux, sur le bord de l'abîme,
Pour un peu de grandeur livre son âme au crime,
Au vice même, au vice encore plus honteux !
C'est par là qu'il menace un prince malheureux,
Et de la gloire humaine il chérit le fantôme
Jusqu'à s'en faire un Dieu près d'un roi sans royaume !

Agnès, beauté décente, alors que sa vertu
Ne voit rien à combattre et n'a rien combattu,
Par mille tendres soins, de la reine de France,
Dans un servage heureux, consoloit la souffrance.
Mais voici qu'elle espère, et que ses yeux distraits
D'une inquiète ardeur dénoncent les secrets...
Ce qu'ils n'ont point osé jusqu'à ce jour, ils l'osent,
Et sur le jeune roi souvent ils se reposent !
Et Charles les évite, il se trouble, il pâlit ;
Il n'en peut plus douter : la Trémouille a tout dit !
Car il sait de son cœur les vœux illégitimes ;
Il est le confident de ses combats intimes.
La Reine n'a rien vu ; ses regards innocens
Sur le prince agité s'arrêtent caressans,

Et, quand il disparoît, retombent, doux encore,
Sur celle où brûle aussi la flamme qui dévore.

Charles s'est retiré soupirant devant Dieu ;
Et là, de sa foiblesse il épanche l'aveu,
Puis il fait dans son cœur cette promesse ardente :
« Je veux rester fidèle à la sainte épouvante,
« Et bannir le danger, sûr de ne point périr
« Si je puis, ô mon Dieu, vous chercher et le fuir ! »

Longtems encor Valois médite, solitaire ;
Et déjà la nuit jette un voile sur la terre.
Il s'endort plus paisible et plus maître de soi...
Dès demain, au réveil, on verra s'il est roi.

Dans le calme imposant des heures ténébreuses,
De Chinon au Coudray, deux gloires lumineuses
Se penchoient; et, charmant le silence des nuits,
D'un séraphique amour se racontoient les fruits.
L'une disoit à l'autre une parole étrange :
« Que mon partage est beau ! je suis l'ange d'un ange.
« Quinze ans déjà passés, et Dieu m'en est témoin,
« Au cœur de cette vierge à peine ai-je eu besoin
« D'enseigner les ardeurs de la sainte prière.
« On diroit qu'avec nous elle court sa carrière ;
« Qu'avec nous elle voit les mystères du ciel,
« Et que son regard plonge au sein de l'Éternel.

« Autant sa beauté brille, autant ses yeux sont chastes ;
« Autant sa voix est humble, autant ses vœux sont vastes.
« Elle étoit pastourelle en son pauvre hameau,
« Et la voici guerrière en un lointain château !
« Bergère, ou capitaine, elle est toujours fidèle,
« Et des enfans bénis le plus touchant modèle. »

L'autre ange répondoit : « Je suis moins heureux, moi !
« Plus grand est mon labeur : je suis l'ange d'un roi.
« Pourtant, dans sa foiblesse, il trouve encor des larmes
« Pour pleurer ses erreurs et détester leurs charmes.
« Hier encor, mon front s'est voilé de rougeur,
« En jetant sur le sien l'éclair du jour vengeur...
« Il ne pourra jamais lasser mon espérance,
« Car j'ai sauvé des rois et plus d'un fils de France. »

Tels les pasteurs des champs, dans l'éclat d'un beau jour,
De leur plus cher espoir se charment tour à tour ;
L'œil toujours attentif, tout en prêtant l'oreille,
Chacun suit du regard le troupeau qu'il surveille,
Unissant les attraits et les soins du devoir,
Et le bonheur d'entendre, et le plaisir de voir ;
Et, parmi les tableaux d'une vaste étendue,
Dans tous les horizons rien n'échappe à leur vue.
Tels, et plus largement, ces deux anges gardiens,
Embrassoient terre et ciel dans leurs doux entretiens.

L'ange du Roi reprend : « Quand, au jour des justices,
« La révélation des vertus et des vices
« De tous les cœurs tremblans aura dicté l'arrêt,
« Et quand de leurs destins nous dirons le secret,
« Et comment ici-bas la grâce les épie,
« Oh ! quelle gloire à Dieu ! quelle honte à l'impie !...
« Mon frère, un grand bonheur est promis à nos vœux,
« Si, d'un nouveau combat sortant victorieux,
« Charles peut échapper aux piéges d'une femme.
« Il a déjà su fuir ; c'est détourner la flamme,
« Ce n'est point l'étouffer. Il faut donc aujourd'hui
« Joindre, en l'honneur du Dieu pour lequel il a fui,
« Le succès du courage au succès de la crainte,
« Et dans cette prière intéresser ta sainte.
« Il sommeille ; mon souffle à béni son repos :
« Il s'endort fugitif ; qu'il s'éveille héros !

« — Oui, mon frère, ajoutoit l'heureux ange de Jeanne,
« Qu'un foible cœur s'amende autant qu'il se condamne !
« Et, si tu ne peux pas l'affermir à jamais
« Dans la vertu qui donne et la gloire et la paix,
« Que, du moins, pour le cours d'une ère de miracles,
« Sa pieuse douleur épargne les obstacles.
« Le prodige est tout prêt ; mais, dans un saint effroi,
« Il peut encor s'enfuir loin d'un indigne roi !

« — Samuel à Saül parloit comme tu parles,
« Mon frère, et j'en frémis ! disoit l'ange de Charles.
« Mais une loi de grâce a réjoui les cieux,
« Et le Seigneur, toujours miséricordieux,

« Répandant son soleil même à travers les crimes,
« Jusqu'au bord des enfers sauvera des victimes ! »

Et les anges chantoient, en attendant le jour,
Et des hymnes de gloire et des hymnes d'amour;
Ils remplissoient le ciel de leur vive harmonie.
L'un célébra la Vierge entre toutes bénie ;
L'autre, Jésus enfant dans la crèche couché,
Et l'auguste mystère où ce Dieu s'est caché.
Puis tous deux, en mêlant leurs soupirs et leurs âmes,
Des divines ardeurs ils recueillent les flammes ;
Le nom de Jéhovah brille comme l'éclair
Dans ces chants inconnus aux oreilles de chair ;
Et de là se répand un invisible baume
Sur tous les cœurs souffrans du désolé royaume.
Mais, pour unir leurs voix aux voix de l'univers,
Le prophète royal leur prête ses concerts :

« De Jéhovah racontez les louanges,
Du haut de la cime des cieux ;
Chantez-le tous, immortels chœurs des anges,
Sainte armée ! entonnez vos chants harmonieux.

« Brillant soleil, et toi, lune voilée,
Dites ses grandeurs tour à tour ;
Vous, cieux des cieux, et toi, voute étoilée,
Célébrez-le sans cesse, et la nuit, et le jour.

« Chantez sa gloire... Il dit, et la nature
Du néant s'élance à sa voix,
Il fixe l'homme et toute créature
Dans le cercle éternel de ses divines lois.

« Et vous, du fond de la terre et du gouffre,
Louez Dieu, serpens et dragons ;
Et vous, éclairs, grêle de feu, de soufre,
Vous, échos de sa foudre, autans et tourbillons.

« Que tous les monts et les plaines fertiles,
Que les cèdres et tous les bois,
Tous les troupeaux, les oiseaux, les reptiles,
Tous les peuples, leurs chefs, leurs juges et leurs rois :

« Que tout enfant, toute vierge pudique,
Tout vieillard, tout adolescent,
Chantent le nom, le nom seul magnifique,
Le nom de Jéhovah, le nom du Tout-Puissant.

« Plus que la terre, et plus que le ciel même,
Et, partout, sa droite a relui.
Elle a béni les Saints, peuple qu'il aime,
Peuple élu d'Israël, qui s'approche de lui. »

Ainsi, sur l'univers, les gardiens angéliques
Exhaloient le parfum de leurs sacrés cantiques.

L'aube du jour enfin, aux flancs des vieux manoirs,
De la nuit qui s'en va blanchit les voiles noirs,
Et l'on n'aperçoit plus aux gothiques verrières
Que les pâles rayons des mourantes lumières.
Mais le flambeau des cieux ne paroît point encor,
Et déjà l'air frémit aux fanfares du cor.

Quatre hardis guerriers avoient devancé l'heure
Où devoit se rouvrir la royale demeure.
A leur noble maintien on reconnoît des preux;
Et bientôt, descendus de leurs coursiers poudreux,
Ils venoient de gravir, à la lueur des lampes,
De l'antique château les sinueuses rampes.
Leurs noms sont glorieux dans la cause du Roi:
C'est Xaintrailles, Villars, la Hire et du Tilloy.
Leurs fronts, enveloppés du plus sombre nuage,
Répandoient sur leurs pas un douloureux présage.
Ils sont au même instant introduits; et Valois,
De l'orgueil des palais congédiant les lois,
Leur donne avec bonté la royale accolade.
« Le deuil de vos regards m'annonce une ambassade...
« Des amis visiteurs seroient trop doux pour moi!...
« Que faut-il ajouter au malheur de Rouvroy?

« Parlez ! » Villars répond : « Orléans sous la cendre
« Veut encor s'abîmer, plutôt que de se rendre !
« Malgré son désespoir peut-être est-il permis
« D'épargner cette joie à tous nos ennemis.
« La ville, aux Bourguignons, si le Roi l'autorise,
« Comme un dépôt sacré pourroit être remise :
« Car le bon duc Louis, captif depuis le jour
« Où tant de sang coula dans les champs d'Azincour,
« Au nom de son malheur, et loin de sa patrie,
« Peut, sous le bouclier de la chevalerie,
« Contre tout agresseur abriter Orléans.

« — C'est sans doute bien tard le dire aux assiégeans,
« Reprend Charles ; n'importe ! et si le duc Philippe
« D'un droit chevaleresque adopte le principe,
« Je trouve dans mon âme assez de fermeté
« Pour subir un arrêt que les preux ont dicté.

« — Que le Roi dise un mot ! s'écrie alors Xaintrailles ;
« Notre sang peut encor cimenter des murailles !
« A la vie, à la mort, tous nos bras sont à lui.

« — Je le sais, mes enfans, ce n'est pas d'aujourd'hui ;
« Et Montargis naguère auroit pu le redire
« A qui l'eût oublié : n'est-il pas vrai, la Hire ?...
« Et le cri d'Orléans, deux mois déjà passés,
« Malgré tant de revers, le dit encore assez.

« — Oui, Sire ! de vos preux la meilleure fortune,
« C'est de voir mille morts, et de n'en craindre aucune.

« — Pour moi, je veux du moins, parmi tant de malheurs,
« Épargner de mon peuple et le sang et les pleurs !
« Philippe, fatigué des vœux de sa vengeance,
« Garde encor dans son cœur quelque amour pour la France.
« Et toi qui, de mon gré, naguère lui prêtas
« Contre ses ennemis le secours de ton bras,
« Xaintrailles ! près de lui tu seras l'interprète
« D'une offre où de l'honneur la voix est satisfaite.
« Que si l'orgueil anglais répond par un refus,
« Le ciel a des bonheurs pour ceux qui n'en ont plus,
« Et l'astre glorieux qui dissipe l'orage
« Nous ouvrira le port jusque dans le naufrage.

« — Ah ! Sire, comptez-vous sur ce merveilleux bruit
« Dont la triste Orléans se repaît jour et nuit?
« Répondent les guerriers. Elle se croit sauvée
« Si Jeanne d'Arc un jour vient... — Elle est arrivée !
« Elle attend au Coudray les ordres de son roi.

« — Quoi, seigneur ! elle attend ! et c'est là votre foi !

« — Amis, l'espoir du peuple est souvent un oracle ;
« Mais gardons-nous d'aller au-devant du miracle !
« Restez jusqu'à demain, et vous pourrez la voir,
« L'entendre et la juger ; je vais la recevoir.
« Nous-mêmes cependant, avant cette entrevue,
« Et du bonheur prédit sans attendre l'issue,
« Nous-mêmes, agissons comme si, dans nos mains,
« Dieu vouloit ne placer que des secours humains.

« A Bourges, dans deux jours, la Reine se retire;
« La Trémouille est déjà chargé de l'y conduire;
« Elle y va sans maison, sans cour; il ne faut pas
« D'un reste de splendeur embarrasser nos pas.
« Aux plus saintes vertus par le malheur instruite,
« Elle a remercié presque toute sa suite...
« Que la victoire seule en marque le retour! »

Ainsi, Valois exile et l'orgueil et l'amour;
De deux coupables cœurs il rompt l'intelligence;
Sorel va retourner au fond de la Provence...
Elle sort aujourd'hui de ce royal manoir...
O Reine! puissiez-vous ne jamais la revoir!
Ne pleurez plus! Vos pleurs ignorent le mystère
De cette âme où respire un espoir adultère;
Et l'enfer, attentif à de honteux progrès,
En la voyant partir, aura d'autres regrets.
L'exil d'Agnès confond l'impudique Asmodée.
De l'opposer à Jeanne il avoit eu l'idée!
Hier, hier encore, il croyoit être sûr
D'enchaîner le miracle à ce regard impur,
Et de déconcerter, par sa seule présence,
De la vierge des champs la pieuse innocence.
Il veut tenter du moins, une dernière fois,
De glisser ses poisons dans le cœur de Valois;
Il rugit à l'entour; et sa rage alarmée
L'assiége, mais en vain; la porte en est fermée.
A la séduction le prince restant sourd
Est allé dans le sein du vénérable Harcourt

Déposer et sa faute, et son deuil, et sa crainte.
Il y reçoit les dons de la vérité sainte,
Et ce jour, dans sa vie, est l'un des plus beaux jours.
Oh ! non, le cœur des rois n'est pas impur toujours !
C'est vous qui l'égarez par vos lâches paroles,
Courtisans de plaisirs, adorateurs d'idoles !...
Et vous qui, même encor de nos tems, à Sorel
Prodiguez sans rougir un encens criminel,
Des indignes grandeurs vous vous faites complices,
Et vous prenez ainsi votre part de leurs vices.

Asmodée, en partant, fatigue les échos
Des cris de sa fureur exhalée en ces mots :

« Je repars; mais, plus fort, ou plus hardi peut-être,
« Au Roi de France un jour je veux parler en maître.
« Dans mes pressentimens, ce manoir est maudit.
« Je lui serai fatal, ma haine me le dit.
« Ici je reviendrai; car j'aime l'espérance
« Qui couve comme un germe au sein de la vengeance.
« Mais il faut à mon zèle encor d'autres fureurs,
« Comme il faut à ce prince aussi d'autres erreurs.
« Eh bien ! je vais rentrer dans les sombres abîmes,
« Pour retremper mon souffle à la source des crimes.
« J'embrasserai l'enfer dans ses intimes flancs.
« De sa rage à ma rage il joindra les élans,
« Dans ce feu qui, vomi du fond de ses entrailles
« Ne laisse à la vertu ni remparts ni murailles.

« Je boirai de Satan le plus affreux venin,
« Et je reviens bientôt par le même chemin.
« Qu'avec moi de démons un plus nombreux cortége,
« Contre ce royal cœur prépare plus d'un piége!
« Et je retrouve aussi dans un combat nouveau
« Le malheur des Valois et le sang d'Isabeau;
« Ce sang trop près du vice et de sa source impure
« Pour être dégagé de toute sa souillure.
« Ou la France jamais ne sera plus à lui,
« Et d'un règne imposteur je resterai l'appui;
« Ou des prospérités si le charme l'enivre,
« Son trône est un écueil, et l'amour nous le livre.
« Je sais dans quels regards est écrit son destin...
« Courage donc, Sorel! ton triomphe est certain!
« Sache, au jour de la honte, étaler ta victoire,
« Et même effrontément lui parler de la gloire.
« Les poëtes impurs nous rediront tes chants,
« Et nous serons vengés de la fille des champs. »

Il dit, et suit Agnès; et, dès qu'il se retire,
Dans un air pur Chinon plus librement respire.
Alors l'ange des cieux qui veille sur le Roi
A l'hymne du salut mêle un soupir d'effroi.

« Seigneur! bénis le cœur qui t'aime,
« Et jamais le fils du blasphème
« Sur lui ne pourra prévaloir.
« Avec moi garde sa jeunesse!

« Sois sa force dans sa foiblesse!
« Dans son malheur sois son espoir!

« S'il arrive des jours de honte,
« Que ta bonté lui tienne compte
« Des jours fidèles à tes lois;
« Et si, dans sa course, il t'oublie,
« Que la mort le réconcilie
« Du moins une dernière fois!

« Au souvenir de la tempête,
« Je suis triste!... mais d'un prophète
« Ce démon n'a pas les secrets...
« Dieu seul maudit, Dieu seul condamne...
« Ah! qu'il soit béni!... Voici Jeanne!
« Tout le ciel brille dans ses traits. »

Jeanne s'avançoit donc, et, des peuples suivie,
Jetoit son doux regard sur la foule ravie.
Le sourire et les pleurs se mêloient dans ses yeux;
Et l'air retentissoit de mille sons joyeux.
« Il est temps que le ciel vienne en aide à la terre!
« Il est temps de chasser la perfide Angleterre!
« S'écrioient-ils. Salut à l'ange du Seigneur! »
Oh! comme ils sont nouveaux, tous ces chants de bonheur!
Ils étonnent au loin et la Vienne et la Loire,
Et le cœur qui les crie à peine est sûr d'y croire.

Ainsi, quand les guérets restent longtems couverts
De neige et de glaçons, lourd manteau des hivers,
Le pas silencieux suit sa pénible voie,
L'écho ne sait plus rien des concerts de la joie;
Et l'air, comme chargé du fardeau des ennuis,
S'attriste sur des jours presque pareils aux nuits.
Mais, lorsque le soleil, réchauffant nos haleines,
De la terre glacée a pénétré les veines,
Et sur l'herbe naissante étale son flambeau,
A la nature entière il jette un feu nouveau;
Rien n'échappe à l'ardeur de sa lumière immense,
Et le bonheur des champs aussitôt recommence.

Avant d'entrer enfin au palais de Valois,
Jeanne s'est prosternée aux pieds du Roi des rois.
Les autels de Saint-Mexme ont reçu sa prière,
Et les feux de la grâce inondent sa paupière.
Mille acclamations, au sortir du saint lieu,
Suivoient encor les pas de la vierge de Dieu,
Quand, soudain, un soldat dont l'âme est obsédée
D'un horrible refrain des adieux d'Asmodée,
Au passage de Jeanne, à son front virginal
Jette l'obscénité d'un outrage infernal.
« Le Seigneur va bientôt châtier cet impie!
« Dit-elle, et voici l'heure où le crime s'expie. »
Et le moment fatal à peine étoit passé,
Que la Vienne emportoit le corps de l'insensé.

Dans l'ardeur d'un saint zèle et d'une foi pareille,
La joie et la terreur répandent la merveille.
Ainsi jadis la foudre instruisoit Israël.
Jeanne a donc le secret des vengeances du ciel !...

Jusqu'aux portes des tours et des donjons antiques,
Le peuple l'accompagne, au chant des saints cantiques.
Conduite par Vendôme et par Jean de Gaucour,
Elle entre; elle y reçoit les honneurs d'une cour
Dont le mourant éclat, ressuscité pour elle,
A fait de cette nuit une nuit solennelle :
Trois cents torches brilloient aux abords du château,
Et dans l'ombre jamais le jour ne fut plus beau.
Comme au tems des splendeurs, comme au cri des alarmes,
Chevaliers et gardiens partout sont sous les armes ;
Puis la salle du trône, où de sa royauté
Charles parmi ses preux cache la majesté,
Largement s'est ouverte à la vierge guerrière,
Et de mille flambeaux lui jette la lumière.
Mais son œil, toujours sûr, ne s'en éblouit pas.
Seule et droit au monarque elle a porté ses pas :
Elle a compris le piége, et ne s'est point troublée
De la complicité d'une vaste assemblée,
Où cent nobles seigneurs, semblables à cent rois,
Auroient pu l'interdire et l'égarer cent fois.
Alors du front de l'ange une vive étincelle,
Invisible pour eux, mais visible pour elle,

Lui désignoit Valois par un signe divin.
Dans son étonnement le prince indique en vain
L'un des Montmorencys aux yeux de la bergère,
Et lui dit : « Parmi nous vous êtes étrangère,
« Et vous vous méprenez, Jeanne, voici le roi ;
« Adressez-vous à lui, Jeanne, ce n'est pas moi! »

Mais, au signe éclatant qui dirige sa vue,
Jeanne, sans s'alarmer d'une feinte imprévue,
Avoit déjà du prince embrassé les genoux,
En s'écriant : « Le Roi, gentil Dauphin, c'est vous!
« C'est vous seul, et nul autre!... Et moi, je suis chargée
« De porter le salut à la ville assiégée ;
« Puis à Reims, sur le front du roi victorieux
« Je verrai couler l'huile et le parfum des cieux.

« — Et qui vous a donné, Jeanne, cette puissance?

« — Celui qui, plus que vous, Sire, est le roi de France ;
« Celui de tous les rois qui seul est roi régnant,
« Et dont tout autre roi n'est que le lieutenant.

« — Et comment donc sa voix s'est-elle fait entendre?

« — Il me sera permis, Sire, de vous l'apprendre.
« Trois ans déjà passés, je gardois mon troupeau,
« Sans former d'autres vœux que les vœux du hameau,
« Quand Micaël Archange a dit à mon oreille,
« Comme l'ordre d'en haut, cette double merveille

« De sauver Orléans, de couronner le Roi !
« Et, chaque jour, depuis, il réveille ma foi.
« Des anges, des élus, arrivent à sa suite,
« Et sainte Catherine, et sainte Marguerite ;
« Et j'entends leur parole, et je vois leur splendeur,
« Qui n'a rien de pareil dans l'humaine grandeur ;
« Et tout à l'heure encore, un rayon de leur gloire,
« Quand vous avez voulu m'éprouver pour me croire,
« A plané sur ce front que je n'ai vu jamais ;
« Et sans l'avoir connu, je le reconnoissois.

« — Jeanne, il faut l'avouer, vous croire est difficile.
« Quoi ! votre œil vient de voir ce que n'ont pas vu mille !

« — Ne tentez point ma foi, Sire : vous savez bien
« Que devant le Seigneur aucun mortel n'est rien.
« Mais c'est dans ce néant qu'il a daigné m'élire
« Pour sauver mon pays, peut-être pour l'instruire,
« Et, dans un coup du ciel, lui faire voir comment
« Une pauvre bergère en sera l'instrument...
« Oui ! Dieu seul m'a conduite à ce roi qui m'écoute !...
« Aussi j'ai bien le droit de m'affliger d'un doute. »
Et Jeanne fond en pleurs. Charles lui tend la main :
« Jeanne, ayez patience encor jusqu'à demain !
« Car, si l'ardente foi ne connoît point d'obstacle,
« Elle permet du moins d'interroger l'oracle.
« Je veux, d'ailleurs, je veux sur des faits inconnus
« Savoir quels bruits du ciel vous seront revenus.

« — Et moi, je puis au Roi, sur des choses passées

« Entre Dieu seul et lui, redire ses pensées. »

Alors toute la cour, d'un élan spontané,
Laisse avec Jeanne, à part, le monarque étonné.

L'anxiété, la foi, la crainte, l'allégresse,
Dans les cœurs agités se combattent sans cesse.
Les uns sont tout espoir, les autres tout effroi...
Les yeux, toujours fixés sur Jeanne et sur le Roi,
Contemplent en silence et leur joie et leurs larmes,
Ineffable mélange où le deuil a ses charmes !
Puis, lorsque après ce trouble on aperçoit enfin
Les rayons du bonheur au front du Roi-Dauphin,
Le bonheur est partout ; c'est la flamme électrique.

« Jeanne d'Arc, je l'avoue, est plus que prophétique !
« Elle ajoute au récit d'un prochain avenir
« Des secrets enfermés dans mon seul souvenir.
« Aussi déjà pour moi cette épreuve est certaine. »

Il dit, et la présente au cercle de la Reine ;
Et la Reine la nomme, au milieu de ses pleurs,
L'arc-en-ciel d'Orléans, le lis de Vaucouleurs :
Et toutes les beautés veulent, après Marie,
Le bonheur d'embrasser l'Ange de la patrie.

Jeanne avoit dit au Roi, dès le premier abord,
La prière qu'il fit dans un soudain remord,
Seul devant Dieu : « Seigneur, qui savez ma foiblesse,
« Daigne votre pitié visiter ma détresse !
« Et, pour grâce première, ah ! puissé-je savoir
« Si j'ai le sang des rois, si j'en ai le devoir !
« Mais que dans le fourreau se brise mon épée,
« Plutôt que de chercher une gloire usurpée;
« Et moi, plutôt descendre obscur dans l'avenir,
« Que de ravir un sceptre à qui doit le tenir !
« Je n'ose sur la France implorer un miracle...
« Pour parler aux mortels il est plus d'un oracle,
« Et souvent, aux lueurs d'un prodige muet,
« Le cœur droit de sa vie a compris le secret.
« Faut-il donc pour juger le doute qui m'accable,
« Faut-il attendre un jour encor plus lamentable ? »

Les vœux du repentir, de Dieu seul entendus,
Revenoient donc du ciel ! Charles ne doutoit plus.

« Ainsi, lui disoit Jeanne, ainsi dans vos alarmes,
« Vous-même avez eu peur du succès de vos armes.
« Et moi, je viens vers vous, et par ordre divin,
« Vous commander l'oubli de ce scrupule vain.
« Reprenez, reprenez et le sceptre et la lance;
« Soyez victorieux ! vous êtes fils de France !
« L'autre sujet d'effroi ne m'est point confié...

« Mais Dieu sait si vos pleurs vont ont justifié,
« Dans ce cri de prière où la grâce est vivante :
« Je veux rester fidèle à la sainte épouvante,
« Et bannir le danger, sûr de ne point périr,
« Si je puis, ô mon Dieu, vous chercher et le fuir! »

Et Charles, rayonnant d'espérance et de joie,
Répondoit aussitôt : « C'est Dieu qui vous envoie! »

CHANT HUITIÈME.

CHYTRE HELLENE

Asmodée ! oui, viens, viens, que mon souffle t'inonde,
Et verse avec le tien sa rage sur le monde.

(CHANT VIII.)

VIII.

Anges! guides sacrés de la vaste carrière,
Où de vos yeux mes yeux reçoivent la lumière,
Où de vos voix ma voix recueille les accords,
Où de vos cœurs mon cœur embrasse les transports,
Soutenez mes élans sur vos divines ailes!...
Je revois le foyer des fureurs éternelles,
Et, planant au-dessus de ces étangs de feu,
J'y puise vos leçons au cri de Gloire à Dieu!
Voici, voici les flots de l'infernale rage...
Je tremble!... ranimez mon timide courage.

Dans le Tartare impur Asmodée est rentré,
Ignorant si d'en haut nos yeux l'ont rencontré.
Il ne peut ni nous voir, ni même nous entendre.

Oh! comme il est chargé de cette immonde cendre
Où l'écume des cœurs se mêle avec le fiel!
Et quelle grâce, ici, de respirer le ciel,
Et de pouvoir encor, sans péril de mon âme,
Avec vous, Anges saints, visiter cette flamme,
Et puis en étaler au monde épouvanté,
Pour son enseignement, la sinistre clarté!

L'enfer, immense gouffre, aussi profond abîme
Qu'un Dieu l'a pu creuser pour l'univers du crime,
N'a point, comme avoient dit les païennes erreurs,
Divers climats de feu, divers cercles d'horreurs.
Centre de tous les maux, une et même patrie
De la perversité que les cœurs ont nourrie,
Il n'est qu'un seul royaume et qu'un seul océan,
Et pour l'éternité n'aura qu'un seul tyran,
Lucifer. Aux regards du monarque terrible,
Tout, dans ces profondeurs, est à la fois visible,
Et de chaque maudit les yeux infortunés
A tout voir comme lui sont aussi condamnés.
Transparence des cœurs, transparence des âmes,
Où rien n'est ignoré des vœux les plus infâmes;
Supplice diaphane, au dehors, au dedans,
Et sans cesse éclairé par des brandons ardens;
Miroir épouvantable, et dont l'éclat rassemble
Tous les pécheurs, voyant tous leurs péchés ensemble;
Indissoluble nœud de frères ennemis,
Se maudissant toujours, et jamais désunis;
Communauté d'effroi, de douleurs et de fange,

Dans l'oscillation d'un éternel mélange,
Rendant des feux aux feux, comme, au bassin des mers,
La vague échange aussi des flots toujours amers.
Et pourtant la justice y sait avec mesure
Entre tous les damnés varier la torture,
Et dans la même braise ouvrir à ces pervers,
Pour leurs mille péchés, mille brasiers divers.
Ainsi, dans vos foyers, le même feu consume
En charbons inégaux le bois ou le bitume,
La houille ou la bruyère; et ces rouges torrens
Y combinent cent fois leurs sillons dévorans;
Et, variant toujours leur éclat, leur figure,
Ils changent de fureur, et non pas de nature.
Les plus affreux tourmens sont dès lors attachés
Aux plus coupables cœurs, comme aux plus grands péchés,
Qui, sur eux-mêmes, vont, dans ces gouffres horribles,
Émouvoir par degrés les flammes irascibles.

La fournaise est donc une, et, dans cette unité,
Les crimes font la peine et sa diversité.
L'orgueil suscite au feu la rougeur acérée;
L'avarice, un torrent où la braise est dorée;
L'impureté, l'écume et les sales couleurs;
L'envie, un fiel mordant de livides pâleurs;
La gourmandise, un lac, un océan immonde;
La colère, l'éclat de la foudre qui gronde;
Et la paresse, l'huile aux gluantes ardeurs.

Des péchés capitaux telles sont les splendeurs :
Et trop souvent, hélas! les âmes dévorées
Reçoivent à la fois plusieurs de ces livrées ;
Et tout pécheur se brûle aux sept sources du mal,
Par l'incendie entier de ce prisme infernal.

Asmodée, en passant, avec des yeux avides,
Court des futurs damnés fouiller les places vides,
Moins occupé de ceux qu'il voit et qu'il entend,
Que de ceux qu'il ignore et de ceux qu'il attend.
Ses bras ont secoué la vague des supplices ;
Aux couleurs de la flamme, il cherche des indices
Et des combinaisons pour des pécheurs connus,
Et pour trouver leur gîte avant qu'ils soient venus.
Il bondit comme un tigre, et rugit, s'il découvre
Un sceptre, une couronne, où l'abîme s'entr'ouvre.
Ce signe précurseur lui promet quelque jour
Un monarque puni des crimes de l'amour ;
Et souvent pour l'enfer ces princières aubaines,
Avec l'âme des rois, avec l'âme des reines,
Ont aussi fait descendre une cour de maudits,
Et presque un peuple entier qui les servoit jadis.

Esclaves couronnés des crimes de la terre!
Contemplez donc la fin d'une vie adultère :
Voyez des feux vengeurs l'implacable trésor...
Ayez pitié de vous! il en est tems encor.

Des sales voluptés le démon, plein de fange,
Des coupables grandeurs rencontre l'affreux ange,
Orial, qui vouloit, comme lui, visiter
Ces feux que, tôt ou tard, des morts vont habiter.
Là, parmi les ardeurs de ces torrides zones,
Sont aussi des fleurons, des sceptres et des trônes,
Prêts à stigmatiser sur un sanglant écueil
Les tyrans dont la foudre aura brisé l'orgueil.
Mille et mille démons, dans un flot de murmures,
Comme autant de serpens, essayoient leurs morsures ;
Et sur les lits de pourpre, et sur les chars dorés,
Ils rassembloient l'effort de leurs traits acérés ;
Puis recourboient leurs dards sous leur tête livide,
Furieux de n'avoir rencontré que le vide.

A l'aspect d'Asmodée, à l'aspect d'Orial,
Ils alloient préparer un supplice royal,
Et de dix légions chaque odieux fantôme,
Sur quelque usurpateur de quelque beau royaume,
Épioit le moment de lancer son venin,
Quand tout à coup Satan leur barre le chemin :
« Que faites-vous ? dit-il de sa voix de tonnerre.
« Cette rage me plaît, mais pour une autre guerre.
« Pourquoi vous attaquer à des gîtes vacans?
« Sachez-le! tôt ou tard, et pour tous ces carcans,
« Nous aurons nos damnés : et que cette science
« Suffise à la fureur de votre impatience.
« Asmodée! Orial! et vous, démons béans,

« Pourquoi rester oisifs, quand autour d'Orléans
« Un désastreux effort aujourd'hui vous réclame,
« Et nous promet un règne à la fin de ce drame?
« Car nous régnons toujours par les usurpateurs;
« Leur trône est un garant de principes menteurs :
« Avec eux le parjure; avec eux l'hérésie;
« Et leur vertu jamais n'est qu'une hypocrisie.
« Oh ! oui, pour de longs jours, France, tu m'appartiens,
« Si je peux, au mépris de tes rois très-chrétiens,
« Établir l'Angleterre, avec ses goûts de schisme,
« Sur les débris sanglans de ton christianisme.
« De Hus et de Wiclef déjà les vœux hardis
« Nous préparent de loin des peuples de maudits...
« Croyez à la ferveur d'un espoir qui me ronge!
« Aussi, je me connois aux œuvres de mensonge...
« Puissiez-vous, désormais, seuls, diriger Bedfort!
« Contre lui de vos traits redoublez donc l'effort;
« Qu'il usurpe!... A-t-il peur de trahir un pupille?
« Vers les grands attentats le chemin est facile,
« Aussitôt qu'avec nous les premiers pas sont faits
« A l'usurpation, comme aux autres forfaits.
« Puisqu'il a mis la main au fruit de l'injustice,
« De tout ce qu'elle opère il est déjà complice.
« Marchez donc vers ce but, démons! Si, dans ces jours,
« Il est bon d'attiser les impures amours,
« Il faut choisir aussi le lieu, les cœurs, les âmes;
« Et pour un dénoûment si vous armez les femmes,
« Pourquoi ne pas chercher à jeter vos filets
« Sur la fille des champs, intruse des palais?
« Voilà par quel triomphe et par quelle conquête

« On réduit au silence une voix de prophète!
« Qu'en dites-vous? — Satan! je crains de t'irriter;
« Mais tu veux la réponse; il faut donc l'écouter.
« Eh bien! cette bergère a dans son œil timide
« Tout un ciel de splendeurs, impénétrable égide,
« Dont les rayons, pareils à d'invincibles dards,
« Ont toujours devant elle abattu mes regards.
« Cette épreuve a comblé celle que j'ai subie
« A l'apparition de ce jeune Tobie
« Qui, du tombeau sept fois creusé par Raguel,
« Sauva son innocence en suivant Raphaël!
« Par un archange aussi Jeanne est-elle guidée?
« Je frémis de le croire! » Ainsi parle Asmodée,
Rampant comme un reptile aux pieds de Lucifer.

« Ne crains pas mon courroux! tu sers trop bien l'enfer.
« Mais ne me cache rien de tout ce qui le touche,
« Car, même avant d'ouïr cet aveu de ta bouche,
« Par mille autres démons je savois vos terreurs.
« Venez donc avec nous retremper vos fureurs.
« Attachez à vos pas des escortes nombreuses;
« Multipliez partout vos courses ténébreuses;
« Allez!... Mais je devine à l'ardeur de tes yeux
« Ce que ton zèle veut emporter de ces lieux,
« Asmodée! oui, viens, viens, que mon souffle t'inonde,
« Et verse avec le tien sa rage sur le monde! »

Il dit, et dans le choc des grincemens de dents,

Il lui fait respirer les feux les plus ardens;
Et le crime à grands flots y roule ses amorces.
« Orial, viens aussi! par de nouvelles forces,
« Il faut de ton message assurer le succès,
« Et d'un usurpateur faire un roi des Français.
« Accours! accours! » L'enfer, témoin de leur étreinte,
De mille hurlemens fatigue son enceinte,
Et de ses légions saluant le départ,
S'est écrié : « Courage! et gloire au Léopard! »

A l'instant, Kabbaël, le démon du blasphème,
Au cratère infernal glissant sa face blême,
Avec un bruit pareil au souffle de l'autan,
Précipitoit son vol jusqu'aux pieds de Satan :
« Guerre à Dieu! guerre à Dieu! voici des jours de trouble
« Où mon ardeur s'accroît, où ma haine redouble.
« Cette fille de rien, poussée au nom du ciel,
« Va de tous les dévots entretenir le fiel.
« Un ordre des prélats, et je viens vous l'apprendre,
« Dans les murs de Poitiers lui prescrit de se rendre.
« Déjà vers ce concile elle a pris son chemin :
« Elle y va donc subir l'éclat d'un examen.
« Un beau champ s'ouvrira pour lancer le sarcasme
« Sur les folles ardeurs de son enthousiasme;
« De là, nous arrivons, par de hardis détours,
« Au bonheur d'ébranler la foi des anciens jours;
« Et, sortant du secret des foyers domestiques,
« Nos cris blasphémeront sur les places publiques...
« Guerre à Dieu! guerre à Dieu! — C'est bien! répond Satan,

« Toutefois prenons garde! et l'exemple d'Aman
« Renversé par Esther nous a fait trop de honte
« Pour ne pas prévenir un funeste mécompte.

« — Le tems n'est pas le même, a repris Kabbaël ;
« Alors le bras de Dieu conduisoit Israël.
« Mais de sa providence il cache le prodige
« Dans les peuples chrétiens, encor qu'il les dirige ;
« Et son front est voilé pour le vaste univers
« Dont il livre la gloire au souffle des pervers.

« — Peux-tu donc, Kabbaël, ignorer ta méprise?
« Regarde le progrès de la fatale Église!...
« Naguère j'espérois, dans un schisme sans fin,
« Des successeurs de Pierre enchaîner le destin;
« Alors il a repris dans les murs de Constance,
« Comme en un jeu de mots sa moqueuse constance!...
« Oui! tout ce que Dieu fait est fait pour les élus.
« Sache enfin le comprendre, et ne l'oublier plus :
« S'il voile sa splendeur, s'il retient sa puissance,
« C'est pour multiplier les dons de la croyance;
« Car le ciel, tu le sais, est le prix de la foi
« Pour tous les cœurs saisis du zèle de sa loi.
« Aussi, de loin en loin, au bruit d'une merveille,
« Parfois il l'affermit, parfois il la réveille.
« Veut-il que la croix d'or monte au front des Césars :
« Soudain le Labarum étonne leurs regards.
« Veut-il aimer la France : un seul cri de prière,

« A la voix du Sicambre y répand la lumière.
« Veut-il contre l'Arabe étendre un coup mortel :
« Il arme cette France et le bras de Martel.
« Et s'il jette, plus tard, l'Europe sur Solime,
« A crier *Dieu le veut !* l'Europe est unanime.
« Donc, aux rois très-chrétiens s'il prête son appui,
« Un enfant peut chasser Albion devant lui...
« J'en ai peur !... je confie à l'enfer cette crainte...
« Gardez qu'un tel aveu n'en dépasse l'enceinte !
« Il irrite déjà mon intime fureur.
« Mais que la vérité serve à semer l'erreur.
« Eh bien ! j'en frémissois au récit d'Asmodée !
« Puisque d'aucun démon elle n'est possédée,
« Cette fille, je tremble ! et tremblez avec moi !
« Car je ne puis en vain subir pareil effroi.
« En exceptant toujours l'épouvante éternelle,
« Que partout à nos yeux la croix porte avec elle,
« Jamais torrent plus sombre en moi ne pénétra,
« Depuis Esther, Judith, Jahel et Débora !... »

Et Satan s'interrompt... Les enfers en silence
De sa rage à son front lisoient la violence;
Elle éclate aussitôt en longs rugissemens,
Et l'abîme a frémi jusqu'en ses fondemens;
Et l'antique dragon sur les brasiers se roule;
Et de tous les damnés il a meurtri la foule;
Et de ses yeux il sort comme de rouges pleurs
Qui d'un feu plus cuisant aigrissent leurs douleurs.

Et tout à coup le roi de l'éternelle flamme
S'écrie : « Anges maudits! laissez donc cette femme!
« Craignez, en remuant les peuples sous ses pas,
« De lui donner d'abord l'éclat qu'elle n'a pas.

« — Quoi, Satan! pourrois-tu te résoudre à la craindre?
« Et ce bel incendie, est-ce à toi de l'éteindre?
« Pour moi, j'y trouve un charme où ma voix se promet
« Les plus affreux accens que la langue permet.

« — Un souffle de révolte est dans cette réponse!
« Va donc au fond du gouffre où ma fureur t'enfonce! »

Et Satan de sa corne enlève Kabbaël,
Et le replonge au puits de l'abîme éternel.
« Aux enfers comme aux cieux, il ne faut qu'un seul maitre!
« Je te déchaînerai dans quelque tems peut-être;
« Mais jusque-là subis, subis à mes côtés
« Les feux les plus aigus des esprits révoltés. »

Et l'on vit tournoyer la ténébreuse écume
D'une immense fournaise où la poix, le bitume,
Et mille autres ardeurs rouloient dans leurs bouillons
Les rages du blasphème en fougueux tourbillons.
Sur l'océan de flamme une terreur nouvelle
Remuoit dans les cœurs l'incendie avec elle.
Mais contre Lucifer et contre son pouvoir

Nul de tous les démons n'oseroit s'émouvoir ;
Car sous son pied de feu le monde infernal tremble ;
Et son bras, plus puissant que tous leurs bras ensemble,
Lui conserve toujours, dans ces lugubres lieux,
Sauf la grâce, le rang qu'il avoit dans les cieux.

O vous, qui vous bercez d'un espoir anarchique,
Sachez-le donc : l'enfer n'est pas la république.
Vous détestez les rois et le pouvoir divin ;
Mais à ce droit sacré vous résistez en vain,
Et vous avez beau fuir les vérités sublimes,
Vous les retrouverez jusqu'au fond des abîmes.

Et l'archange maudit cria : « Point de repos ! »
Et l'on vit accourir ses infâmes suppôts,
Plus nombreux que la vague au sein des mers profondes,
Ou que les grains de sable arrosés par leurs ondes.

Des ordres sont donnés à chaque légion,
Et Luziel reçoit ainsi sa mission :
« Toi, qui sais, dans l'éclat d'une amère ironie,
« Et jusque sur les Saints, jeter la calomnie,
« Cours à Poitiers ! observe avec un œil prudent,
« Et ne mords point sans voir où tu portes la dent ;
« Mais tâche de t'unir à quelque âme hypocrite,
« Qui dans le mal se joue et jamais ne s'irrite...
« Kabbaël, s'il le faut, a mille suppléans.

« Et vous, démons guerriers, volez vers Orléans !
« Que l'Anglais soit vainqueur, pendant qu'on examine
« Si Jeanne est prophétesse, on n'est qu'une héroïne. »

Puis à d'autres esprits le tyrau des enfers
Ordonne de monter vers ce grand bras des mers,
Des deux peuples rivaux éternelle frontière,
Ou comme leur lien, ou comme leur barrière.

Du sein de la Tamise, à ce même moment,
Sortoit avec splendeur un royal bâtiment;
Et, du haut de ses mâts, aux cadences des rames,
Ses pavillons flottoient, rouges et blanches flammes.
Bientôt il s'élança sur la hauteur des flots,
Où l'Océan n'a plus que les cieux pour échos.
Il approchoit enfin de ces plages françaises
Dont la gloire ennoblit les célèbres falaises,
Quand, tout à coup, les airs, troublés par les autans,
Roulent des trombes d'eau dans des feux éclatans.
Le navire, assiégé par la flamme et par l'onde,
Ne sait plus où trouver un Dieu qui lui réponde.
Au-dessus, c'est le ciel déployant ses fureurs;
Au-dessous, c'est l'abîme entr'ouvrant ses horreurs;
Et partout, c'est la mort!... Quel sera le refuge
Et contre l'incendie, et contre le déluge?
Pour la première fois, les esprits infernaux,
Rôle étrange! vouloient combattre des fléaux.
Mais, en de tels secours, inhabile, impuissante,

Leur force n'a servi qu'à doubler l'épouvante;
Et tous, ils s'enfuyoient avec ce cri fatal :
« Jamais, jamais le bien ! toujours, toujours le mal ! »

Alors, dans cette nef, une femme en prière,
Se croyant avec joie à son heure dernière,
Demandoit, non la vie au souverain Seigneur,
Mais la mort, désormais seul espoir de bonheur.
Et c'étoit une mère ! et l'orphelin près d'elle
Inspiroit son enfance à la voix maternelle.
Et c'étoit une reine ! et l'enfant étoit roi !
Et ce roi de six ans dans sa mère avoit foi.
Et Catherine a dit à l'éclat des tempêtes :
« Frappez, frappez encore ! et tombez sur nos têtes !
« Et cet ange aussitôt s'en ira droit aux cieux.
« Et moi, je trouverai grâce devant tes yeux,
« Seigneur ! dans ta clémence, oh ! oui, tu me pardonnes
« Le déplorable nœud de mes tristes couronnes ! »

Ainsi prioit la reine, arrosant de ses pleurs
L'enfant-roi, doux écho des amères douleurs.
Et tous deux ils vivront, contre leur espérance,
Hélas ! ils vont encor revoir la triste France !
Le ciel s'est réservé les secrets de la mort ;
Car un port de la terre est loin du dernier port.

Le rayon de salut apparoît dans la nue.

Cette fois, c'est d'en haut que la force est venue,
Et les Anges voilés dans le feu des éclairs
Ont éteint l'incendie avec les flots amers ;
Puis, ramassant encor ces lames vagabondes,
Ils les font retomber dans le gouffre des ondes.
Et voici que l'airain des remparts de Calais
A salué Henri comme roi des Français,
Et les cris redoublés de Vive l'Angleterre !
Escortent vers Paris et le fils et la mère !

Au fond de l'Océan se replongeant confus,
Les démons, au dehors, ne reparoissent plus.
Mais, plus tard, aux clameurs d'une tourbe infernale,
Ils planent sur la France et sur sa capitale ;
Tandis que, dans l'azur chantant de saints concerts,
Les Anges ont ému tous les échos des mers.

« Dieu seul règne sur le monde,
Comme au ciel, comme aux enfers,
C'est son tonnerre qui gronde
Jusqu'aux plus lointains déserts ;
Et l'immensité de l'onde,
Dans la mer la plus profonde
Voit le feu de ses éclairs.

« Il commande à la tempête ;
Son souffle irrite les flots,

Les apaise, les arrête,
Les brise au bruit des échos;
Et, devant ses yeux muette,
Toute la nature est prête
A rentrer dans son repos.

« Anges de ce Dieu suprême,
A sa voix, nous répandons,
Au sein du peuple qui l'aime,
Et sa grâce et tous ses dons;
Ou la foudre et l'anathème
Au peuple qui le blasphème,
Et dédaigne ses pardons.

« L'avenir, comme l'abîme,
Lui garde tous ses secrets;
La vertu, comme le crime,
Doit attendre ses décrets;
Et, dans une foi sublime,
A l'autel de la victime,
Les cœurs purs sont toujours prêts. »

Au moment où vers Dieu ces hymnes de louanges
Étoient ainsi portés sur les ailes des anges,
L'enfer retentissoit encor d'affreux discours;
Et, déjà, des démons le funeste secours,
En face d'Orléans où l'attaque s'apprête,

S'est répandu, semblable aux vents de la tempête.
Le zèle des combats se réveille, et jamais,
Jamais pareille ardeur ne transporta l'Anglais :
Il frémit de subir quelques heures d'attente,
Comme dernier devoir d'une trêve expirante.

Avant l'ordre des chefs, la fureur du soldat
De l'homicide bronze a rallumé l'éclat,
Et, dans un flot de peuple, autour des croix de pierre,
Où l'heure du repos rassembloit la prière,
Le feu de la mitraille est aussitôt jeté,
Et, tombant au milieu du cercle épouvanté,
Il y répand l'éclair et le feu du tonnerre!...
Et pourtant tous ses coups n'ont blessé que la terre!

Ce miracle indiquoit à l'œil des cœurs pieux,
En face des démons, plus d'un ange des cieux;
Mais toute âme n'a pas leur vision sublime,
Et déjà la vengeance a choisi sa victime.
C'est Lancelot de Lille! Il se croit abrité
Sous l'honneur de la trêve, au pied de la cité,
Quand, d'un boulet, écho de la bombe éclatée,
Soudain le vieux guerrier a la tête emportée!
Et tous les assiégeans ont pleuré cette mort;
Et l'attaque a cessé sur l'ordre de Bedfort.
Avec le duc Philippe il arrive lui-même.

Les chefs sont convoqués pour un conseil suprême.
Aux élans du courage, à ceux de la vertu,
Le destin d'Orléans y sera débattu ;
Mais l'usurpation ne lâche point sa proie,
Et le crime est fidèle au souffle qui l'envoie ;
L'enfer est là ! demain on pourra l'entrevoir
Dans les frémissemens d'un satanique espoir.

Entre les alliés, magnifique frontière,
Deux riches pavillons dressoient leur cime altière,
Aux armes, aux couleurs de chaque nation,
Entre l'ost de Bourgogne et celui d'Albion.
Au milieu s'élevoit une troisième tente,
Et de pourpre, et de soie, et d'or tout éclatante,
Où veilloient en silence, à côté d'un berceau,
La reine Catherine et la reine Isabeau.
Le royal orphelin y sommeilloit encore :
Et déjà le soleil a remplacé l'aurore,
Tandis qu'aux autres fronts les pensers soucieux
A peine avoient permis de reposer leurs yeux.
Tout à coup, à l'éclat des fanfares guerrières,
Les troupes des deux camps élèvent leurs bannières.
Et Philippe, et Bedfort vont parcourir les rangs,
En reportant toujours leurs regards pénétrans
Sur eux-mêmes : rivaux de gloire et de fortune,
Ils ne peuvent plus suivre une ligne commune.
Au pavillon royal ils entrent. L'enfant-roi
En vain sembloit unir leur force autour de soi :
Les premiers mots jetés dans l'auguste assemblée

Y soufflent le tumulte, et l'ont déjà troublée.

Philippe de Bourgogne, au nom de la cité,
En invoquant les droits de la captivité,
De la chevalerie et de la loi divine,
Enfin le long malheur du fils de Valentine,
Propose de tenir Orléans en dépôt,
Jusqu'à ce que la guerre ait dit son dernier mot.

« Pour qui donc a coulé le sang de tant de braves,
« Si l'on ose à leur gloire imposer ces entraves?
« Ont répondu les chefs. — Dès lors, dit Glacidas,
« Ne comptons que sur nous, sur nos propres soldats.
« Et bientôt Orléans tombera, je l'espère!

« — Eh bien! donc, vous, Anglais, comptez sur l'Angleterre.
« Ma Bourgogne a le droit de vous juger aussi.
« Le premier de mes soins est de sortir d'ici.
« J'aurai d'autres devoirs, plus tard, envers la France.

« — Philippe! que fais-tu des vœux de la vengeance?

« — Reine! je vois trop bien ce qu'en fait Isabeau :
« Mais je ne me crois point encore à son niveau.

« — Quoi! Charles n'est-il pas l'assassin de ton père?

« — Je ne sais : mais je sais que vous êtes sa mère! »

Bedfort alors s'écrie : « Honneur à vos devoirs,
« Prince! et permettez-nous de garder nos espoirs. »
Et Philippe reprend : « Quand, pour votre querelle,
« Ma douleur filiale arma seule mon zèle,
« Je n'ai rien prétendu juger sur aucuns droits,
« Au détriment du peuple, au détriment des rois.
« Contre tous les intrus mon horreur est connue :
« La Bourgogne pour eux ici n'est point venue.
« Elle a cru, dans son deuil, aider des conquérans,
« De nobles alliés, et non pas des tyrans.
« Aussi, de leur honneur j'espérois la réponse :
« Je ne la reçois point ; et, dès lors, j'y renonce.

« — Vous êtes libre, prince ; et pourtant, dit Bedfort,
« Il convient avec vous de vous montrer d'accord.
« C'est bien tard sur nos droits vous créer des alarmes,
« Et vouloir séparer notre cause et nos armes.

« — Il n'est jamais trop tard, même à qui s'est trompé,
« Pour distinguer un droit d'un pouvoir usurpé. »

Philippe se retire, et puis, à sa parole,
Tout le camp bourguignon, comme un essaim, s'envole :
Et Bedfort est sorti pour en être témoin...
Il rentre, il s'applaudit : le duc est déjà loin.

« Ils seroient trop Français, tous ces fils de la France,

« Dit-il, pour nous servir avec persévérance !
« De nos anciens exploits dix mille compagnons
« Vaudront, à nombre égal, dix fois les Bourguignons.
« Ils arrivent demain. Qu'à leur bonne venue,
« Désormais plus ardent, le siége continue !
« Glacidas l'a bien dit : Ne comptons que sur nous,
« Ou sur des amis fiers d'embrasser nos genoux ;
« Et nous serons bientôt maîtres de cette ville,
« Et nous pourrons nous faire un règne plus tranquille.

« — Non, non, duc de Bedfort ! ne l'espérons jamais,
« Sur un trône douteux le règne de la paix !
« Répondoit Catherine avec sa voix de reine.
« A de pareils succès un long soupir s'enchaîne.
« Je ne dis rien de plus ; mais, hélas ! je prévois
« Pour mon fils le malheur des plus malheureux rois !
« Vous voulez recourir à l'onction sacrée,
« Pour donner à son règne ici quelque durée...
« Craignez plutôt, craignez d'appeler sur son front
« Un éclair de la foudre et plus vif et plus prompt !
« Ah ! trop souvent le sang inonde l'Angleterre !
« Et pourquoi donc chercher encor sur cette terre
« Des nuages plus noirs au plus sombre avenir,
« Quand le ciel pour la France est près d'intervenir ?
« Car vous savez déjà les bruits de prophétie
« Qui de Valois mon frère éveillent l'inertie.

« Je sais, Reine ! je sais que la crédulité
« N'est jamais un rempart pour aucune cité ;
« Et, je le vois aussi, votre ancienne patrie

« Dans l'amour de nos droits ne vous a point nourrie.
« Pourtant le peuple anglais est un peuple jaloux !
« Il est tems d'y songer pour votre fils et vous !

« — J'y songe ! et plaise à Dieu, comme je l'en conjure,
« De me donner la paix dans une vie obscure !

« — Laissons, laissons ma fille à son illusion,
« Duc de Bedfort ! pour moi, je chéris Albion ;
« Et sous son étendard à jamais je me range :
« C'est elle qui m'entend, me comprend et me venge !
« Glacidas ! je te suis, dit encore Isabeau ;
« Je veux prendre ma part d'un triomphe nouveau.
« Puisque Charles Valois veut armer une femme,
« Je t'en offre une aussi pour compléter le drame.
« Kroudna, la magicienne, aura contre Orléans
« De merveilleux secrets pour vos bras de géans.

« — Venez, Reine ! nos bras nous suffiront sans doute ;
« Mais, avec vous, Kroudna mérite qu'on l'écoute. »

Et Bedfort ne dit rien contre ce vil concert ;
Mais il charge Suffolck d'y tenir l'œil ouvert.
Du reste, il est charmé que cette reine affronte,
Aux regards de la France, une nouvelle honte ;
Et toujours il espère en voir, plus d'une fois,
Les taches retomber sur le front des Valois.
Il sent alors qu'en lui l'ambition s'éveille ;
Il accepte des noms qui flattent son oreille ;

Il est plus que régent, et de fait il est roi,
Et la France bientôt aura subi sa loi,
Disoient les courtisans, échos des mauvais anges,
Si son royal manteau remplace enfin des langes.
Mais, soit la prévoyance, ou peut-être la peur,
Il veut sonder encore un avenir trompeur;
Et, content de servir des droits illégitimes,
Il se croit mieux d'aplomb sur l'échelle des crimes;
Et de la capitale il reprend le chemin,
Gardant à ses côtés le royal orphelin :
Car le péril impose à sa sollicitude
Le soin de surveiller de près la servitude,
Dont les sourdes rumeurs, jusque dans son palais,
Menacent d'ébranler le pavillon anglais.
Ce ferment de révolte appelle sa présence.
De courageuses voix ont rompu le silence.
Le miracle prédit aux remparts d'Orléans
A remué partout un peuple de croyans;
Et puis, de l'espérance ardens auxiliaires,
Les prêtres ont osé la prêcher dans leurs chaires!
Aussitôt, par l'Anglais poursuivis, condamnés,
Ils partent pour l'exil, ou sont emprisonnés...
Et Paris doit se taire : un cercle de bombardes
Maintient du haut des murs le droit des hallebardes.

Malheureuse cité! comprends-tu, cette fois,
Le crime de chasser, ou d'oublier tes rois?

Alors, dans Orléans, sous le feu des mitrailles,
Un nouveau champ s'ouvroit au cours des funérailles.
Du coup qui l'a blessé Dunois n'est point guéri,
Et le cœur de Gaucour, par la douleur flétri,
Ne sait plus supporter le fardeau des années,
Ni de la ville en pleurs guider les destinées ;
Et Dubey, le prévôt, descendant au cercueil,
Laisse un long souvenir de vertus et de deuil.

Aux soupirs du malheur, aux cris de la détresse,
La foudre des combats répond seule, sans cesse.
Des Tournelles, jadis sauvegarde des murs,
Partent comme l'éclair les boulets les plus sûrs.
Et, vers la rive droite où la Pôle rassemble
Deux camps en un seul camp, toute la cité tremble.
Toujours les recrutant, il assiége toujours,
Et d'un dernier triomphe il croit voir les grands jours ;
Et la brèche est ouverte, et sur le mur qui fume,
Tout le feu du carnage en un instant s'allume.
Les femmes d'Orléans n'y feront point défaut.
Les voici, les voici ! « Courage ! et, s'il le faut,
« Disent-elles, mourons ! Vive, vive la France !
« Et Jeanne d'Arc viendra couronner l'espérance ! »

Dunois, alors, porté sur de hardis brancards,
Comme un astre de gloire apparoît aux remparts.
Sa voix tonne : à son ordre, et la Hire, et Xaintrailles,
Précipitent l'Anglais, du sommet des murailles,

Dans les fossés. La nuit met fin à ce combat,
Où Dampierre, et Graville, et Puyseux Cap-Dorat,
Et des enfans guerriers, et de guerrières femmes,
Ont chassé l'Étranger par le glaive et les flammes.

Sur l'autre bord du fleuve un grand désastre, hélas!
Couronnoit les efforts du fatal Glacidas.

D'abord Jean, le Lorrain, artilleur formidable,
Répond aux assiégeans, les brise, les accable;
Et puis il tombe à terre; il feint d'être frappé;
Et le mort se réveille; et l'ennemi, trompé,
Expie en flots de sang ses premiers cris de joie,
Sous la grêle de feu que ce mort leur envoie.

De là, trop confiant, l'intrépide Lorrain
Sur la vague des eaux s'est embarqué soudain,
Et partout avec lui sa fameuse bombarde,
Qu'escortoit sur la Loire une imposante garde,
Foudroie à droite, à gauche, et de ses coups hardis
Frappe de Glacidas les guerriers interdits.

Enfin, de son triomphe à l'ombre il se repose
Sous un bois solitaire, et que le fleuve arrose.
Mais là vont se glisser, sourdement introduits,
Des étrangers nombreux, et par Kroudna conduits.

Elle a tracé sur l'eau le nom de ses idoles,
Et jeté dans les airs de secrètes paroles.
Puis, la première, entrant dans les roseaux fangeux
Qui sous leurs jets touffus la déroboient aux yeux,
Avec tous les soldats guidés par son audace,
Elle a revu le bronze et reconnu sa place.
Son œil reste perçant à la tombante nuit,
Et l'onde la protége en roulant à grand bruit.
Le signal est donné : la machine tonnante
Est dans ses mains! Alors mille cris d'épouvante
Surprennent le Lorrain et tous ses compagnons.
Les uns sont égorgés ou noyés sous les joncs;
Les autres, avec lui rompant le cours du fleuve,
Abordent tristement au pied de la Tour-Neuve.

Glacidas recueilloit le fruit de ces exploits ;
Il s'embarque, il surprend le pont de Belle-Croix.
Nouveau carnage! et l'onde en est encor rougie ;
C'est pour son œil cruel la plus sûre magie ;
Et de là, coup sur coup, menaçant les remparts,
Il jette aux fleurs de lis l'ongle des Léopards.

A la pâle lueur de la lune et des astres,
La farouche Kroudna contemple ces désastres,
Et de la triste Loire elle parcourt les bords,
En criant de l'enfer les horribles accords :

« Fille échevelée
Des noires forêts,
Cours, cours la vallée,
Les monts, les guérets,
Les bois, les marais !
Et, dans ta volée,
Aux yeux indiscrets,
Sans être voilée,
Cache tes secrets.

« Roule, vagabonde,
De la terre aux mers,
Sur le vent qui gronde
Des lointains déserts :
Puis, à leurs concerts
Que ton cœur réponde,
Pour tout l'univers,
Une voix profonde :
La voix des enfers !

« Voici sur la France,
Et, comme jadis,
Des jours de vengeance !..
Ils étoient prédits
Dans tes vœux hardis.
Mais à la souffrance
De tous les maudits,
Jamais d'espérance,
Ni de paradis !

« Quand le Dieu terrible
Tient les larges bords
De son vaste crible,
Et, criblant les morts,
Purge ses trésors,
L'espoir est possible :
Mais, pour moi, j'endors,
Dans le pacte horrible,
Mon âme et mon corps ! »

CHANT NEUVIÈME.

Je n'ai rien, ne sais rien, ne suis rien de moi-même,
Mais des ordres d'en haut j'entends la voix suprême.

(CHANT IX.)

IX.

Poitiers, vieille splendeur de la vieille Aquitaine,
Recueilloit de Valois la fortune incertaine,
Et, dans la vérité d'un loyal dévouement,
Abritoit de Paris l'illustre parlement.
C'est là que, présidés par la voix de l'Église,
Les sages conseillers vont tenir leur assise,
Et décider enfin si la divine loi
A la fille des champs permet d'ajouter foi.

Hélas! le tems s'écoule, et Jeanne pleure et prie.
Ces lenteurs ont doublé les maux de la patrie!

« Jeanne, courage encore! et ne vous troublez pas,

« Disoient les voix du ciel compagnes de ses pas.
« Et vous triompherez de cette longue attente !
« Et la gloire de Dieu sera plus éclatante ! »

La vierge chevauchoit en costume guerrier.
Jamais prince, ni roi, n'eut plus beau destrier.
De Jean duc d'Alençon c'est le don magnifique :
Il est fier de porter l'amazone angélique,
Et dans un noble instinct il semble avoir compris
De ce poids glorieux et l'honneur et le prix.

De toutes parts le peuple accouroit au passage,
Et la Vienne et le Clain, sur leur double rivage,
Du bruit de leurs échos se charmoient tour à tour,
En échangeant des cris d'allégresse et d'amour.

Un immense concours s'agitoit dans la ville
Où la fidélité retrouvoit un asile.
Charles venoit lui-même entendre de plus près
Du tribunal sacré les augustes arrêts ;
Et par son ordre aussi le chancelier de France,
Renaud de Chartres, doit exercer sa puissance.
Les plus brillans flambeaux des universités
A ce conseil suprême étoient tous invités ;
Et, pour que l'examen soit encor plus sévère,
On entendra d'abord le promoteur Ilveyre :
Esprit superbe, il sait recouvrir, sans effort,

Tout le feu du Midi sous l'air glacé du Nord ;
Cœur sec, il ne sait pas, dans une large étreinte,
S'ouvrir à l'onction de la vérité sainte ;
Ame chagrine, il voit la foudre et ses brandons,
Mais il ne veut pas voir la grâce et ses pardons.
Et pourtant son génie a versé sa lumière
Sur le cours imposant de sa longue carrière.
Les autres juges sont, et par l'austérité,
Et par le grand savoir, des garans d'équité.

Devant ce tribunal Jeanne n'est point présente,
Car d'un premier arrêt il faut subir l'attente,
Et nul oracle là ne sauroit être admis,
Si par le droit divin il n'est d'abord permis.

A genoux devant Dieu, cette Cour tout entière
Ouvre son audience au chant de la prière ;
C'est l'hymne dont l'Église attend sur ses décrets
De l'inspiration les prodiges secrets :

« Esprit créateur ! à nos âmes,
A nos cœurs formés dans ta loi,
Viens prêter tes ardentes flammes !
Tu les as tous créés pour toi.

« Descends sur nous, toi qui te nommes

Consolateur ! présent de Dieu,
Source où vont puiser tous les hommes
Eau vive et grâce, amour et feu !

« Toi, des sept dons faisceau céleste,
Toi, le doigt du Dieu des vertus,
Toi, sa promesse manifeste,
Dans la bouche de ses élus !

« Tiens nos sens unis à ta vie,
A ton amour nos cœurs ouverts ;
Et de la nature asservie
Que ta force brise les fers !

« Éloigne l'ennemi perfide !
Rends-nous la paix aux jours de deuil,
Et que ta droite soit le guide
Qui nous préserve de l'écueil !

« Par toi nous saurons Dieu le Père,
Par toi nous saurons Dieu le Fils ;
Et toujours une foi sincère
Nous dira que tu les unis.

Gloire au Père, au Fils ! gloire égale

A l'Esprit dont les feux vainqueurs,
Au souffle divin qu'il exhale,
Éclairent, embrasent les cœurs!

Après le chant sacré, chaque juge à son siége
Arrive tour à tour dans l'ordre du cortége;
Les simples conseillers au rang inférieur,
Les pontifes divins à des trônes d'honneur.

Le saint pasteur de Reims préside l'assemblée :
« Vous savez de quel deuil la France est accablée ;
« Elle est prête à tomber aux mains de l'Étranger!
« Dieu veut-il l'arracher lui-même à ce danger?
« Lui-même! et par un coup de si haute évidence
« Que tout œil doit crier : VOICI LA PROVIDENCE!
« Oui, le ciel peut s'ouvrir; mais, avant de le voir,
« Quels titres avons-nous pour un si grand espoir?
« Et nous suffira-t-il qu'une vierge l'annonce?
« Sages des nations! donnez votre réponse. »

Ilveyre le premier se lève : « J'applaudis
« Aux religieux mots qui viennent d'être dits.
« Craignons donc, avant tout, un espoir trop crédule!
« Peut-être falloit-il même avoir ce scrupule,
« Avant de rassembler, en pompeux appareil,
« De l'autel et du trône un auguste conseil.
« Mais il est tems encore, au nom de la sagesse,
« De réprimer l'ardeur d'une imprudente ivresse.

« En conduisant jadis Israël par la main,
« Dieu lui dicte sa loi, lui marque son chemin,
« Dessèche sous ses pas le sein des mers profondes,
« Et du rocher aride il fait jaillir les ondes.
« Il lui jette au désert la manne à son réveil;
« Il veut que Josué gouverne le soleil,
« Il ouvre devant lui les villes alarmées,
« Et toujours il combat au front de ses armées.
« Au bruit de la trompette, aux cris d'un vaste écho,
« Il renverse soudain les murs de Jéricho;
« Et du vainqueur son arche a dirigé la course,
« Et les eaux du Jourdain remontent vers leur source.
« Plus tard, il met l'épée aux mains de Débora,
« Et le clou de Jahel a percé Sisara!
« Veut-il sur Chanaan déployer sa colère :
« Aux pasteurs de son peuple il donne son tonnerre.
« Veut-il humilier des ennemis hautains :
« Sa force, par Samson, brise les Philistins.
« Du règne de David, tout rempli de merveilles,
« Il seroit superflu d'occuper vos oreilles;
« Et les rois de sa race, en tout tems, en tout lieu,
« Tour à tour, ont revu la main de ce grand Dieu,
« Exerçant son courroux à visiter leurs crimes,
« Et dans leurs ennemis à choisir ses victimes;
« Suscitant ou Judith sur un triomphateur,
« Ou sur Sennachérib l'ange exterminateur.
« Daniel à Babylone, à Suse Mardochée,
« Dévoiloient cette main qui se tenoit cachée.
« Puis, ses gloires, planant sur les siècles futurs,

« Ont deux fois de Sion ressuscité les murs ;
« Et les Antiochus, qui les croyoient tombées,
« Les ont vu reparoître au front des Machabées.
« Enfin du Christ un astre éclaire le berceau,
« Et la nuit en plein jour descend sur son tombeau.

« Les voilà les grands faits dont la vive lumière
« A produit ses témoins dans la nature entière,
« Ou bien nous a montré Dieu chargeant des mortels
« De venger hautement son peuple et ses autels.
« Les enfans de Jacob ont seuls vu ces prodiges ;
« Mais les règnes chrétiens n'en ont aucuns vestiges,
« Et le divin auteur de la nouvelle loi
« Sur d'autres fondemens a répandu la foi.
« Aux oreilles de chair, aux yeux du corps, la Bible
« Articuloit un Dieu presque toujours visible.
« L'Évangile, au contraire, enseigne un Dieu caché,
« Portant et la figure et le poids du péché,
« Et qui, ressuscitant, n'apparoît, dans sa gloire.
« Qu'aux martyrs dont le sang nous a crié d'y croire.
« Sa sublime doctrine aussitôt a relui,
« Sans se faire escorter des feux du Sinaï ;
« Et dès lors la vertu, seule reine des âmes,
« N'a plus besoin du fer, surtout aux mains des femmes :
« Donc celle qui des camps emprunte les habits
« Eût peut-être mieux fait de garder ses brebis. »

Ilveyre se rassied, et son œil cherche à lire
Sur tous les fronts l'effet de son amer sourire ;

Mais on n'aperçoit point que de ses traits moqueurs
L'audace ait pénétré les esprits ni les cœurs.

La parole est donnée à Pierre de Versailles :

« A la fin d'un discours sur le Dieu des batailles,
« J'attendois, dans l'éclat de ce vaste tableau,
« Pour la vierge guerrière un suffrage nouveau.
« Oui ! la croix, ce doux sceptre, aujourd'hui nous gouverne;
« Nous laissons les Judith au tems des Holoferne ;
« La verge de Moïse au tems des Pharaon ;
« Au tems de Chanaan le fer de Gédéon ;
« Au Sinaï ses feux ; à l'arche sa vengeance :
« Mais du Seigneur jamais ne bornons la puissance !
« Des miracles de grâce, et de gloire, et d'amour,
« Depuis l'ère du Christ, éclatent chaque jour.
« Dans le sang des martyrs les couronnes semées
« Valent bien la terreur qui brisoit les armées ;
« Et nous pouvons offrir aux splendeurs des Hébreux
« Des prodiges chrétiens mille fois plus nombreux,
« Plus rapprochés des cœurs, plus rapprochés des âmes,
« Des trésors de la foi leur prodiguant les flammes,
« Même les visitant dans leur intimité,
« Et par là des grandeurs confondant la fierté.
« Faudroit-il en conclure, avec le docte Ilveyre,
« Que rien du Sinaï ne revient au Calvaire ;
« Ou que les traits dont Dieu perça ses ennemis
« Au carquois de la mort sont à jamais remis ?
« Non ! non ! mais du passé rappelant la mémoire,
« Le glaive d'un enfant peut donner la victoire. »

Le Promoteur reprend : « Ai-je donc prétendu
« Que, de son char de feu pour jamais descendu,
« Le grand Dieu des combats cesse d'y reparoître,
« D'y verser sa terreur, et d'y parler en maître?
« Clovis, Charles-Martel, Charlemagne, Louis,
« Jetteroient la réponse à mes yeux éblouis.
« Naguère encor, semblable au tonnerre qui gronde,
« Le cri de *Dieu le veut!* a secoué le monde :
« Il peut de même, un jour, ou des glaces du Nord,
« Ou des feux du Midi chargeant la grande mort,
« Soit au fond de la neige engourdir des armées,
« Soit aux sables brûlans les livrer consumées.
« Mais, j'oserai le dire à la face des cieux,
« Le Seigneur aujourd'hui ne parle plus aux yeux;
« Il parle à la pensée : aussi l'intelligence
« Reste seule appelée à voir sa providence.
« Je dis et je redis qu'aucun ambassadeur
« Ne nous vient plus du ciel couvert de sa splendeur,
« Et que, donner créance à cette pastourelle,
« C'est dans l'illusion se fourvoyer comme elle. »

Versailles répliquoit : « Sur les peuples, toujours,
« Invisible, ou visible, un céleste secours
« Est prêt à les bénir, au cri de leur prière.
« De cette vérité publiant la lumière,
« L'Écriture nous montre, au Livre de Daniel,
« Comment pour les Hébreux l'archange Gabriel

« Inspire un roi païen, lorsque Satan lui-même
« Impose au Peuple Perse un ange de blasphème.
« On y voit Micaël combattant Lucifer...
« Ainsi partout le ciel lutte contre l'enfer.
« Le combat dure encore, et quand Dieu le révèle,
« Son prophète peut être une humble pastourelle. »

Il dit; et l'on entend le pieux Aimery.
Des saintes vérités dès l'enfance nourri,
Aux lumières il joint le zèle et la prudence,
Et tout ce qu'il affirme est comme l'évidence;
Car de sa vie aussi la douce austérité
Imprime un sceau de gloire à son autorité.

« Tous, nous voulons garder la chrétienne croyance,
« Et rendre un même hommage à la Toute-Puissance.
« Mais nous nous demandons s'il nous sera permis
« De voir l'Ange des cieux chasser nos ennemis.
« Un espoir sans oracle est souvent téméraire;
« Mais si Dieu parle, il faut l'écouter et nous taire.
« Il n'a point de ses dons épuisé le trésor;
« Ce qu'il a fait jadis, il peut le faire encor.
« Sachons d'abord, sachons si Jeanne est inspirée.
« A son front, des vertus l'auréole sacrée
« Reluit; et mille voix l'ont dit de toutes parts;
« Et la paix de son cœur se lit dans ses regards.
« Sa foi, sa piété, son âge encor timide,
« Contre un soupçon menteur sont une triple égide.

« Vous devez donc l'entendre, et ce qu'elle dira
« Peut vous montrer en elle une autre Débora,
« D'autant plus étonnante et plus miraculeuse,
« Qu'elle a vécu plus humble aux rives de la Meuse. »

Accueilli d'un concert de vœux approbateurs,
Ce discours simple et vrai du plus saint des docteurs
Sembloit clore la thèse, et la résumer toute,
Lorsqu'un des conseillers propose encore un doute.

« A la fin du débat, dit Jacques Maledon,
« A tous les orateurs j'en demande pardon!
« Aucun d'eux n'a touché ce point soumis d'avance
« Par une voix auguste à toute l'assistance :
« *Le ciel peut bien s'ouvrir ; mais avant de le voir,*
« *Quels titres avons-nous pour un si grand espoir?* »

Lambert alloit répondre; Ilveyre se redresse,
En disant : « C'est à moi que cette voix s'adresse!
« Je vais en peu de mots réparer un oubli.
« Sans chercher quel sera le principe établi,
« Je demande à quel titre un coupable royaume
« Espère sur sa plaie un angélique baume,
« Quand du vice partout les poisons corrupteurs
« S'y répandent sans cesse, et gagnent les hauteurs?
« Aussi, c'est à bon droit que la France est punie ;
« Et par la main de Jeanne en vain elle est bénie.

« Dans l'Eglise elle-même on a vu, de nos tems,
« Du scandale public les signes éclatans.

« — Ilveyre! dit alors le président suprême,
« L'Église est en dehors de ce cri d'anathème :
« Quand elle a le malheur de voir sur ses enfans
« Courir un souffle impur, ou des feux étouffans,
« Elle suit vers le ciel sa route, et reste pure
« Des crimes attachés à l'humaine nature.
« Le fond des cœurs, voilà ce qu'il faut déplorer!
« Mais l'Église, toujours nous devons l'honorer.

« — Je l'honore si bien, que je veux la défendre
« Contre un piége où l'on a tenté de la surprendre.

« — C'est à vous de parler, messire de Lambert;
« Et pour vous le débat demeure encore ouvert.

« — Eh bien! le dernier mot est facile à résoudre.
« C'est la bonté de Dieu qu'il s'agiroit d'absoudre!...
« Non! nous ne sommes pas dignes de ses bienfaits!
« Et quel peuple mortel les mérita jamais?
« Nous le savons trop bien, hélas! mais sa clémence
« Aime sur les pécheurs à se répandre, immense.
« Je suis venu, dit-il, et guérir et sauver!
« Donc vers nous en son nom Jeanne peut arriver. »

Les avis recueillis, une voix solitaire
Proteste; mais l'arrêt la condamne à se taire,

Et Jeanne est introduite; et l'auguste pasteur
Doit être le premier son interrogateur.

« Sachons ce que le ciel vous dit de nous apprendre,
« Jeanne. — Il me dit d'abord qu'il ne faut plus attendre,
« Car les retardemens mêlent, dès le début,
« La pierre de scandale à l'œuvre de salut.
« Je n'ai rien, ne sais rien, ne suis rien de moi-même;
« Mais des ordres d'en haut j'entends la voix suprême.
« L'Archange Micaël, en paroles de feu,
« Me les dicte couvert de la splendeur de Dieu.
« Je vois de bienheureux une escorte divine,
« Et sainte Marguerite, et sainte Catherine;
« Et mon oreille entend tout ce que mon œil voit.
« Ne demandez donc plus si mon esprit le croit.
« — Vous nous racontez là, Jeanne, beaucoup de gloire;
« Mais votre témoignage est seul. Faut-il vous croire?
« — Si le ciel vous le dit, vous me croirez, seigneur.
« — De l'ouïr comme vous je n'ai pas le bonheur.
« — Il parle au cœur pourtant: vous pouvez bien l'entendre.
« Les méchans seuls n'ont pas le don de le comprendre.
« — Mais vous l'avouez, Jeanne, il vous parle encor mieux;
« Il parle à votre oreille, et souvent à vos yeux.
« — Un miracle, seigneur, est toujours chose étrange,
« Et tout œil à son gré ne peut pas voir un ange.
« — La vision pour Jeanne, et pour nous l'humble foi:
« J'entends. Mais nous devons en rendre compte. — Et moi,
« Moi qui vois de mes yeux, et ce n'est point un songe,
« Moi, Jeanne, ô Messeigneurs, puis-je dire un mensonge?

« Daignez me secourir de vos saintes leçons,
« Et ne me livrez point à d'indignes soupçons...
« — Ah ! comprenez-nous mieux, car nul ne vous accuse.
« Mais parfois un cœur vrai se méprend et s'abuse.

« — Que dirai-je de plus à de pareils discours?
« Saint Archange, venez, venez à mon secours!...
« Le voici dans l'éclat de la splendeur céleste!...
« Pour eux, comme pour moi, que n'est-il manifeste?
« J'adore et je me tais... A mes yeux éperdus
« Vous seul êtes visible! et je ne les vois plus. »

Et les regards de Jeanne, enivrés de lumière,
Restoient encor fixés sur l'assemblée entière;
Mais de sa vision le flot mystérieux
Ne leur révéloit rien de la gloire des cieux;
Et l'Archange borna ce rapide message,
Aussi pour elle seule, à lui crier : « Courage! »
Et cependant les cœurs, dans un même transport,
Étoient comme saisis sous la main du Dieu fort;
Et, s'attachant à Jeanne, ils respiroient à peine.

Au milieu de sa cour on croit voir une reine.

« Parlez, Jeanne, parlez, dit Renaud tout ému,
« Puisque nul n'a pu voir ce que vous avez vu.
« — Jadis de tant d'éclat je n'eus aucune idée;
« Mais, depuis trois printems j'en suis comme inondée,
« Et mon âme est bien triste et bien pauvre à ses yeux,
« Sitôt qu'elle n'a plus ces secours merveilleux.

« Eh bien! ces voix du ciel au roi m'ont amenée,
« Et maintes fois ici, dans la même journée,
« Me disent : Le tems presse, il faut chasser l'Anglais!
« Le salut ne vient pas des cours ni des palais.
« Il viendra, Dieu le veut, de la main d'une femme...
« Cours devers Orléans, portes-y l'oriflamme!
« Tu vaincras par ce signe en moins de quelques jours.
« Et vous, au lieu d'agir, jugerez-vous toujours?
« — Jeanne, pour bien juger, il nous faut la prudence.
« — Prétendez-vous aussi juger la Providence?
« Et d'abord à vos yeux n'est-il pas assez clair
« Que si Dieu même en moi n'avoit mis son éclair,
« Je serois au hameau la bergère ignorée,
« Et plus heureuse, hélas! — Oui, Jeanne est inspirée! »
Se disoient, mais tout bas, les sages du sénat.
Car tous de sa candeur ils admiroient l'éclat.
A ce qu'elle prédit elle semble étrangère;
Ce n'est plus Débora; c'est la simple bergère.
Tel le clavier rapide où, d'un airain caché,
Il sort des chants sitôt qu'une main l'a touché,
Devient silencieux, puis redevient sonore,
Quand le doigt du génie y reparoît encore.

« Vous, dont les droits du Roi semblent l'unique fin,
« Jeanne, dites pourquoi vous l'appelez Dauphin?
« Lui demandoit Erault. — Messire, une couronne
« Devient plus sainte encor quand c'est Dieu qui la donne.
« Le sacre en fait hommage à ce grand Roi des rois,
« Qui la rend aussitôt plus belle mille fois.

« Or, Charles, le vrai roi, vous n'en avez pas d'autre,
« Plus Dieu le fera sien, et plus il sera vôtre.

« — Jeanne, lui dit Seguin, irez-vous volontiers
« Sous le fer, sous le feu des assauts meurtriers?
« — Dieu peut même à la peur inspirer le courage.
« — Oserez-vous aussi prendre part au carnage?
« — J'espère, si mes voix veulent m'en dispenser,
« Ne pas tuer l'Anglais, et toujours le chasser.
« — Pourtant vous conduirez au combat nos phalanges.
« — Moi-même j'y serai conduite par les Anges.
« — Voilà, reprend Seguin, voilà des vœux touchans.
« Eh bien! regrettez-vous vos brebis et vos champs? »

Ici Jeanne, souffrant une étreinte nouvelle,
Pleure, et l'on voit des yeux prêts à pleurer comme elle.
Le président sacré s'interpose, et d'un mot
Console sa douleur, qui se calme aussitôt :
« Nous comprenons très-bien la réponse des larmes;
« Elles peuvent couler même au milieu des armes.

« — Jeanne, dit Aimery, si Dieu veut nous sauver,
« Il peut commencer seul, il peut seul achever.
« Que feroient donc ici les guerriers pour sa gloire?
« — Les guerriers font la guerre, et Dieu fait la victoire. »

Aimery porte au ciel un regard triomphant,
Et de sa sainte main bénit la sainte enfant.

Et, dans le même élan, l'assemblée attendrie
A déjà salué l'Ange de la patrie.

Mais Ilveyre s'avance : « Il m'est permis, je crois,
« De vous interroger sur vos célestes voix.
« Elles parlent. Eh bien! dites en quelle langue.
« — Meilleure que la vôtre! » Ici de sa harangue
L'orateur interdit pense oublier le fil ;
Pourtant il se recueille, et, fronçant le sourcil :
« Je dois vous demander, d'après votre réponse,
« Si vous croyez en Dieu, car rien ne me l'annonce.
« — Mieux que vous! » A ces mots, d'un sérieux discours
Ilveyre eut quelque peine à reprendre le cours.
« Je foule sous mes pieds des paroles indignes.
« Allons au fait. Pour croire il nous faudroit des signes :
« Donnez-nous-en quelqu'un. — Venez donc avec moi
« Sous les murs d'Orléans pour y trouver la foi!
« Vous saurez si mes voix sont des voix de prophètes,
« Et du sacre dans Reims vous pourrez voir les fêtes. »

Le Promoteur confus s'écrie : « A mon devoir
« Fidèle jusqu'au bout, et même sans espoir,
« Je dois vous dire enfin que le Deutéronome
« Vous défend de porter les vêtemens de l'homme.
« Ce fait *abominable* et qualifié tel
« Par le texte divin, est donc péché mortel.
« — Et Dieu, qui m'a parlé par la voix de l'Archange,
« Ne m'a point défendu, mais prescrit cet échange.

« Car de la loi du tems à l'éternelle loi
« Vous savez la distance autant et mieux que moi,
« Vous, instruit dans la Bible et dans toutes les chartres.
« Finissons; le temps presse ! » Alors Renaud de Chartres
Proclame le triomphe en quelques derniers mots :
« Oui, Jeanne, le temps presse! et ce débat est clos.
« Il suffit qu'une fois vous soyez entendue,
« Et déjà par le ciel la sentence est rendue!
« C'est lui, c'est lui qui veut, dans des jours inouïs,
« Donner un nouveau sacre au sang de saint Louis.
« Le très-chrétien royaume à la terre attentive
« Va déployer l'honneur de sa prérogative,
« Et montrer, dans l'éclat d'un signe solennel,
« Que le Dieu de l'Église est le Dieu d'Israël.
« Vierge souvent nourrie à la table sacrée,
« Aux combats du Seigneur vous êtes préparée :
« Les trésors de la grâce à vos yeux sont ouverts.
« Priez que dans la France, et dans tout l'univers,
« Et même en Álbion, les vertus ranimées
« Ensemble rendent gloire au grand Dieu des armées! »

Alors il part d'en haut comme un soudain signal,
Et des cloches dans l'air le branle général
Apprend au même instant à toute la contrée
Que la France est aux mains de Jeanne l'inspirée.
Puis à l'airain sacré le peuple unit sa voix ;
Il voudroit mener Jeanne au palais de Valois.
Mais d'abord à Saint-Pierre, auguste basilique,
Elle s'en va porter sa prière angélique,

Et de sa vive foi la foule qui la suit
Avec elle, ce semble, obtient déjà le fruit.
Ce n'est point la rumeur d'une folle allégresse ;
C'est la suavité de la plus sainte ivresse.
Et quand Jeanne revient, le gentil Roi lui dit :
« De votre piété mon malheur s'applaudit ;
« Elle agit au-dessus de la pensée humaine,
« Aux yeux d'un peuple entier la preuve en est certaine !
« Retournez à Chinon, et j'y vais sans retard
« Fixer pour Orléans votre prochain départ. »
Jeanne étoit à genoux ; et, par lui relevée,
Elle répond : « Seigneur, notre France est sauvée ! »

Alors, avec grand bruit arrivoit dans Poitiers
Un noble preux portant dans ses regards altiers
Et tout l'orgueil des cours, et tout l'air de la guerre ;
Sa voix brève sembloit commander à la terre.
Un cortége nombreux accompagnoit ses pas.
La ville regardoit, et n'applaudissoit pas :
Elle qui, tout à l'heure, et d'une voix heureuse,
Avoit tant exalté la vierge de la Meuse,
Elle n'a plus de cris à l'aspect d'un guerrier
Dont le front pour couronne a plus d'un beau laurier.
Il vient offrir au Roi le secours formidable
Du prince des Bretons : c'étoit le connétable.

Par des amis zélés en secret averti,
Il sait aux bords du Cher la Trémouille parti.

Ce favori nouveau, lui devant sa fortune,
En secoua d'abord la mémoire importune,
Et contre lui du sang des anciens favoris
Dans le cœur du monarque il irrita les cris;
Et Charles par les pleurs de son âme attristée
Bannit du meurtrier la gloire ensanglantée.
Mais, du ministre ingrat prévenant le retour,
Arthur croyoit rentrer en grâce dès ce jour.
Il étoit annoncé quand, répondant en maître,
Charles devant ses yeux lui défend de paroître.
Et le fier connétable est resté confondu,
Au souvenir du sang qu'il avoit répandu!
Il veut que dans le sien son crime se répare,
Et, fidèle toujours autant qu'il fut barbare,
Couché dans la prière, on vit ce front altier
Aux douleurs de Valois se livrer tout entier.
Et, puisqu'il ne peut point être entendu lui-même,
Un guerrier que le Roi considère et qu'il aime
Est chargé par Arthur de mettre à ses genoux
Tous les repentirs dus à ce royal courroux.
C'est Quelen : noble fils de la vieille Armorique,
Il est digne du nom et de la race antique
Dont trois héros, jadis compagnons du saint Roi,
Tous, martyrs de la gloire, et martyrs de la foi,
Après l'avoir en vain couvert de leur bravoure,
Sont morts à ses côtés au jour de la Massoure.

Valois ouvre ses bras au loyal chevalier :

« Ce qu'a fait Richemont, je ne puis l'oublier,

« Quelen, et tous les droits de la sainte justice
« Dans leur rigueur sans doute exigeoient son supplice.
« J'ai fait la part du tems plus que la part des lois.
« Ne poussez pas plus loin l'infortuné Valois !

« — Sire ! vous avez su d'une juste vengeance
« Sacrifier les vœux à l'amour de la France ;
« Et, dans son intérêt, vous avez renoncé
« A surcharger de sang le sang déjà versé.
« Mais ce même intérêt si cher à la patrie
« N'est-il pas plus pressant, quand elle est plus meurtrie?
« Et des bras dévoués pourriez-vous, de nos jours,
« Au péril de ses droits abjurer le secours?
« Ah ! quand Arthur maudit un attentat impie,
« Dans les champs de l'honneur souffrez donc qu'il l'expie!
« Et nous, à ses drapeaux forcés de nous unir,
« Nous, vassaux innocens, voulez-vous nous punir?

« — Mon cœur gémit, Quelen, du coup le plus sensible,
« Et je n'ai pas le don de rester inflexible.
« Mais, je dois l'avouer, l'aspect de Richemont
« Me révolte, et me met la rougeur sur le front !

« — Ainsi vous immolez à votre répugnance
« Et l'intérêt du trône, et l'honneur de la France !
« Et moi, je dois vous dire, au nom de nos Bretons,
« Que, malgré vous, pour vous bientôt nous combattons,
« Si vous vous refusez désormais à leur rendre
« L'espoir que de vous-même ils avoient droit d'attendre.
« Oui ! de par notre zèle, il nous sera permis

« De chercher, de briser partout vos ennemis;
« Et, si nous ne pouvons vous donner la victoire,
« Du moins ce souvenir ne sera pas sans gloire.

« — J'aime cette franchise et cette liberté,
« Quelen ! et je comprends aussi la royauté.
« Eh bien! le ciel ici semble venir lui-même,
« Et m'aider à sortir de mon angoisse extrême.
« Au secours d'Orléans cet ange que tu vois
« Va s'en aller, conduit par de célestes voix...

« — Ah! Sire, la Bretagne, avec sa sainte ivresse,
« A déjà du miracle embrassé la promesse!
« Qu'elle seroit heureuse avec moi si ses yeux
« Voyoient, comme les miens, l'ange envoyé des cieux ! »

Aux paroles du Roi Jeanne encore attentive
Ne dissimule point l'ardeur qui la captive;
Elle espère, elle écoute : « Eh bien! reprend Valois,
« Attendons que le ciel commence nos exploits;
« Qu'Orléans ait chanté le cri de délivrance;
« Et Richemont pourra combattre pour la France!...

« — Gentil Roi, répond Jeanne, oui! vous avez bien dit,
« Le combat jusqu'alors lui doit être interdit;
« Car il n'est pas besoin de beaucoup de gens d'armes.
« Mais, dès que l'ennemi sonnera les alarmes,
« Et dès qu'il aura fui, que les Bretons soient prêts
« A lui faire sentir la vigueur de leurs traits.

« Moi, je le poursuivrai du haut des chœurs célestes,
« Et Richemont plus loin en détruira les restes.
« Et nous allons à Reims ! — Je vous quitte, seigneur,
« Dit Quelen. Richemont va savoir son bonheur ;
« Et, sans importuner le Roi de sa présence,
« Il restera fidèle à l'auguste sentence ;
« Et dans Reims, je l'espère, il nous sera donné
« De voir Jeanne bénie, et Charles couronné.
« Vous ne répondez pas, Sire ; et je vois des larmes...
« Douteriez-vous encor du succès de vos armes ?

« — Ah ! contentez-vous donc de ce que j'ai promis !
« Le bonheur de mon sacre invite mes amis ;
« Je me plais à compter les Quelen dans ce nombre..
« Mais là, de Richemont l'aspect seroit trop sombre. »

Valois ne dit plus rien du prince meurtrier ;
Mais il étoit compris du fidèle guerrier.

La nuit tomboit ; la ville, à ce moment, déploie
Son espoir et ses vœux sur les feux de la joie.
On dit que dans les airs de célestes ardeurs
Aux terrestres clartés ont uni leurs splendeurs ;
Et des lointains échos les vives symphonies
Semblent comme un refrain des saintes harmonies.
Le vent souffle partout un parfum précieux :
C'est peut-être celui de l'Archange des cieux !
Aux divins souvenirs de la terre sacrée,

Évoqués à l'envi dans toute la contrée,
Les cœurs religieux et les humbles esprits
De l'éclat d'Israël sont vivement épris.
Et Jeanne d'Arc paroît, à l'ivresse des âmes,
Surpasser des vieux tems les plus illustres femmes;
C'est la virginité dans toute sa candeur.
Est-il rien de plus grand dans la sainte grandeur?...
Les vivans et les morts sont émus de sa gloire :
Oui ! les morts : car ici, puissante est leur mémoire!
Et d'un sépulcre immense on croit, à tous momens,
Entendre remuer mille et mille ossemens.
L'ombre du Prince Noir devant eux s'est voilée,
Et puis de son long deuil a paru consolée.
Dans la paix des tombeaux il n'est plus d'ennemis.
A la vérité seule entièrement soumis,
Les morts glorifiant, aux clartés éternelles,
Les justices de Dieu, n'ont de vœux que pour elles.
Le voisinage seul de la vierge des lis,
Même avant les bonheurs qui vont être accomplis,
Réveille les grands noms couchés dans la poussière,
Et les réjouit tous au cri de la prière.
De ce cœur virginal les sublimes élans
Des tombes de Poitiers aux tombes d'Orléans
Vont porter tour à tour cette douce rosée.

La reine de la Loire, alors tout épuisée,
De l'éclat des lauriers ne couvre plus son front,
Et du feu des Anglais essuie encor l'affront.

Au fort de Belle-Croix, Glacidas, dans sa joie,
Jette un œil patient sur sa mourante proie.
En vain mille démons, à l'ordre de Satan,
D'un assaut général avoient tracé le plan :
Ce chef vouloit ici, comme au fort des tournelles,
Des redoutes du camp et du fleuve avec elles,
Étendre la puissance : il en est le héros!
Il domine la terre! il domine les flots!
Il faut consolider une heureuse conquête :
Ce pont de Belle-Croix doit en être la tête,
Et s'élargir, muni de puissans contre-forts.
« Puis, quand le siége enfin, dans ses derniers efforts,
« Des coups de la mitraille accablera la ville,
« Les miens, dit Glacidas, les miens en vaudront mille!
« Car du haut de ce trône, et comme sur le roc,
« Je serai le vainqueur encor plus que Suffolck. »

Ainsi l'enfer jamais, dans les cœurs qu'il inspire,
Ne sauroit librement exercer son empire,
Ni jamais leur parler un langage absolu,
Pour faire exécuter ce qu'il a résolu.
S'il avoit ce pouvoir, la terre, avec ses crimes,
Rouleroit aussitôt dans le fond des abimes.

Mais, de même que l'homme à la fois combattu
Par des instincts de vice et des goûts de vertu,
Sur l'autel de son cœur dont il est le seul prêtre,

Des flots de son encens reste toujours le maître :
De même il garde aussi toute sa liberté,
Dans les secrets conseils de sa perversité ;
Tantôt suivant le cours des œuvres infernales,
Tantôt les traversant par des œuvres rivales,
Se faisant pour lui-même un égoïste enfer,
Où seul il veut avoir les droits de Lucifer,
Sauf à régler un jour tous ces comptes infâmes
Avec lui, dans le feu des éternelles flammes.

En vain donc les démons crioient à Glacidas :
« Presse la fin du siége et la fin des combats!
« A l'assaut général n'apporte plus d'obstacles;
« Et sache prévenir la Pucelle aux miracles!...
« Tu l'avois bien promis avec un ris moqueur! »

Mais le guerrier hautain répondoit dans son cœur :
« Alors je n'avois pas conquis presque deux rives,
« Ni du fleuve à mes lois soumis les eaux captives.
« Sachons attendre encore, et mon courage ardent
« Prend aussi le renom d'un courage prudent;
« Et je pourrai bientôt offrir à l'Angleterre
« Tout ce qu'elle demande au fait d'un chef de guerre,
« Et conseil, et vigueur, pour mener à sa fin,
« Beaucoup mieux que Suffolck, le règne du Dauphin!
« Les Tournelles, le fort et le pont de la Loire
« Sont les clefs d'Orléans : à moi seul la victoire! »

Et Glacidas ordonne et poursuit les travaux,
Et leur masse imposante est déjà hors des eaux,
Quand tout à coup le fleuve, heureuse providence,
De ses larges torrens redouble l'abondance
Et la rapidité. Dans une seule nuit,
Des premiers contre-forts l'édifice est détruit.
Alors, contre le ciel, Glacidas, dans sa rage,
S'écrie : « Eh bien ! laissons passer ce fol orage !
« Et moi, j'espère aussi commander à mon gré
« De mon tonnerre à moi le triomphe assuré ! »

Et voilà que des eaux la fureur assoupie
Laisse encor le champ libre à l'espoir de l'impie.

CHANT DIXIÈME.

CHIVAL DIVIENE

10.

. . . . . elle arrive !

Dunois s'est élancé le premier sur la rive !

(CHANT X.)

X.

L'oriflamme, élevant son essor glorieux,
Comme le vol de l'ange étendu vers les cieux,
S'élançoit de l'autel au front de nos armées,
Avec ses trames d'or de fleurs de lis semées ;
Et d'un nouvel éclat, sous les premiers Valois,
Ses gonfalons brilloient surmontés de la croix.
Les d'Aumont, les Villiers, portant ce poids sublime,
Des remparts ennemis escaladoient la cime,
Ou pour les grands combats, dans les champs de l'honneur,
Déployoient saintement l'étendard du Seigneur.
Ce radieux reflet des merveilles divines,
Passant de la croisade aux splendeurs de Bouvines,
Puis avec plus de gloire aux mains de Saint Louis,
Réveilla d'Israël les tems évanouis,
Jusqu'au jour où l'on vit la funeste Angleterre

Répandre sur les lis son souffle délétère.
Mais l'astre se couchant dans un pompeux déclin
De ses derniers rayons couronne du Guesclin,
Et, même au seul reflet de sa clarté mourante,
Sous les pas de l'Anglais jette encor l'épouvante;
Puis enfin, reposant ses illustres lambeaux,
Rentre dans Saint-Denis, et dort près des tombeaux :
Hélas ! et des félons désormais prisonnière,
On ne la revoit plus cette sainte bannière.

Il faut à Jeanne d'Arc un étendard pareil !
Les angéliques voix ont donné ce conseil.
Le Sauveur y paroit dans sa toute-puissance :
La foudre est à ses pieds, le ciel en sa présence,
Le monde dans sa main; et des nuages d'or
De sa douce rosée épanchent le trésor.
Le chœur des Séraphins célèbre ses louanges;
Un beau lis à Marie est offert par les Anges,
Et près des noms sacrés de JÉSUS, MARIA,
On lit en traits de feu trois fois ALLELUIA.
Marguerite elle-même en trace le modèle,
Et de la foi des preux c'est l'emblème fidèle.

Et Catherine alors annonce qu'à Fierbois
Une épée, enrichie et de cinq belles croix,
Et de fleurs de lis d'or, à son antique lame,
Repose dès le jour où l'impie Abdérame
Fut noyé dans le sang sous le bras de Martel.

Elle est cachée en terre à côté de l'autel,
Et par l'ordre d'en haut, la vierge de la Meuse
A droit de la porter : elle est miraculeuse.

Aussitôt un message envoyé par Valois
Aux cénobites saints du vieux temple des bois,
Comme un espoir douteux réclame cette épée,
Autant que Jeanne peut ne s'être point trompée.
On creuse... on creuse encore... honneur à l'humble foi !
Voici le fer sacré ! qu'il soit remis au Roi,
Et par lui-même aux mains de la jeune inspirée,
Et bientôt de l'Anglais la France est délivrée.

Le ciel, joignant sa voix aux bruits mystérieux,
Sur les plus humbles faits pose un sceau glorieux;
Un prodige a suivi la merveilleuse fouille :
Le souffle d'un ermite a détaché la rouille,
Et le fer a relui comme le frais acier
Sortant poli des mains d'un habile ouvrier.

Charmé de tant d'espoir, bientôt Valois ordonne
Une armure nouvelle au gré de l'amazone ;
Et sous le dur marteau le flexible métal
Se plie et s'arrondit pour le sein virginal ;
Et Jeanne prend aussi la hachette et la lance :
Et voilà, tout armé, le héros de la France!

Chef de guerre, il lui faut un cortége guerrier,
Des pages, des varlets, un féal écuyer ;
Celui-ci, noble preux, a vieilli dans la gloire
Avec un beau surnom octroyé par l'histoire :
C'est le sage d'Aulon, c'est le vrai chevalier,
Digne de retracer et Gaucour et Bellier.
Avec de tels gardiens, Jéanne n'a point d'alarmes.
Le Roi-Dauphin lui donne aussi des hérauts d'armes,
Et tous les officiers aux titres, aux blasons
Où brille la fierté des illustres maisons.
Elle auroit renié pour elle ces hommages ;
Mais, pour sa mission, ce sont des témoignages,
Et comme un cri de foi, précurseur éclatant,
Honneur anticipé du signe qu'elle attend.
Au service de Dieu cette splendeur créée
Sous une main bénie est d'abord consacrée ;
Car Jeanne avoit fait choix d'un ministre du ciel :
Au plus saint aumônier, à frère Pasquerel,
Elle avoit de son cœur confié la conduite.
Tours a connu longtemps les vertus de l'ermite ;
Et, sans verser le sang, ce généreux soldat,
Une croix à la main, suivra Jeanne au combat.

Dans le bruit des grandeurs la bergère exilée
Au nom de son hameau fut un jour consolée.
Le soir même où pour elle un éclat tout nouveau
De la pompe des cours lui jetoit le fardeau,
Un innombrable peuple, avec des cris de joie,
Dans les murs de Chinon tout à coup se déploie :

C'est Jeanne qu'il demande; elle arrive à leurs cris.
Il amène en triomphe une femme et son fils ;
Et tous deux se jetant au cou de la bergère,
Ils pleurent... C'est sa mère et son plus jeune frère!
Et Jeanne, sur son front, avec moins de splendeur,
Laissant du feu divin épanouir l'ardeur,
Se livre tout entière à cette douce étreinte;
Et le peuple est heureux du bonheur de la sainte;
Et deux hôtes nouveaux, par l'ordre de Valois,
Sont abrités aussi dans le palais des rois ;
Puis là, se retirant à part avec Romée :
« Et mon père avec vous, disoit Jeanne alarmée,
« N'a-t-il donc pas voulu, n'a-t-il donc pu venir?
« Quel bonheur, si toujours il daigne me bénir!

« — Oui, Jeanne! mais il souffre; il pleure, il pleure encore,
« Et d'Estellin perdu le regret le dévore...
« Ma fille! un orphelin est un dépôt sacré;
« Et ce malheur doit être à jamais déploré!

« — Ce que mes voix m'ont dit, je dois vous le redire:
« Dans une sainte ardeur votre Estellin respire;
« Il restera toujours, sous l'aile du Seigneur,
« De vos soins paternels la couronne et l'honneur.
« Et puis, tous les malheurs dont une âme est meurtrie,
« Il faut les immoler au deuil de la patrie. »

Et Jeanne désormais n'a plus qu'un seul désir :
« Orléans! Orléans! hâtons-nous de partir! »

Le Roi rassemble alors les débris de l'armée
Par le fer de Falstolf naguère décimée.
Car il faut recourir, excluant Richemont,
A des guerriers vaincus, aux guerriers de Clermont.
Et voilà les vengeurs armés pour la querelle
Où Dieu même enrôloit l'héroïque pucelle!
Mais, grâce au ciel! déjà le général battu
Aux remords de sa fuite a puisé sa vertu;
Et, simple volontaire en la ville assiégée,
Sa gloire dans la honte atteint son apogée.
Chrétien patriotisme, oui, par toi les grands cœurs,
Même dans les revers, étonnent les vainqueurs;
Et l'honneur a pu dire: Heureuse, heureuse faute,
Quand elle fait éclore une vertu si haute!

Tout s'anime aux accens de Jeanne et de Valois:

D'Alençon réunit les fidèles à Blois.
De Rayz, Sainte-Sévère, Aubusson et de Lore,
Et mille autres héros s'y retrouvent encore;
Les Sully, les Thouars, les Dulau, les Laval,
Et les Montbrun mêlés au sang des Bonneval;
Tous les Latour-d'Auvergne alors, dans un saint zèle,
Dédaignant de leurs noms la future querelle;
Les Forbin-Sainte-Croix et les Forbin-Janson
Gardant le même honneur sous le même écusson;
Les Douglas, fiers enfans de la Calédonie,
Dont la vertu, toujours à la vaillance unie,

De la France et du Roi partageant le danger,
Voudroit briser enfin l'orgueil de l'Étranger.
D'autres fidélités, bien plus impatientes,
Déjà des ennemis ont su braver les tentes :
Orléans vient de voir, dans un fougueux élan,
Accourir vers ses murs l'amiral de Coulan ;
Avec soixante preux, son rapide courage
A travers tout le camp s'est ouvert un passage.
Ainsi, de Châteaudun plus de cent chevaliers
Ont suivi leur exemple avec Florent d'Illiers.
Bientôt Villars, la Hire et Poton de Xaintrailles
Annoncent à l'envi la vierge des batailles.
Ils l'ont vue, elle est prête ; et de vingt jours entiers
S'il n'eût fallu subir le retard à Poitiers,
Elle seroit en marche, et, repassant la Loire,
Elle auroit avec elle amené la victoire.

La France déchirée unissant ses débris,
S'émeut du saint espoir dont les cœurs sont épris.
Encor que Jeanne d'Arc soit longuement absente,
L'héroïsme est partout, même dans son attente.
Le peuple orléanais souffre la faim, la mort;
Il veille dans le sang, dans le sang il s'endort.
Et comment pourroit-il survivre à tant de pertes?
Aux remparts ébranlés cent brèches sont ouvertes,
S'agrandissant le jour, se réparant la nuit,
Et montrant le malheur au malheur qui le suit.
Désormais la cité ne peut plus se défendre...
Et pourtant à l'Anglais nul bras ne veut la rendre!

Et ce peuple terrible, au bruit d'un seul soupçon,
Aux traîtres, s'il en est, a donné sa leçon.
Près la porte Bannier, aux flancs d'une masure,
Au dehors de la ville il voit une ouverture...
Soudain tout Orléans crie à la trahison!
Et le maître du toit s'enfuit de sa maison :
Trop heureux fugitif, s'il a commis un crime!
Et, s'il est innocent, trop facile victime!

Puis l'espoir du miracle exalte les esprits.
Par la Hire en plein jour les Anglais sont surpris;
Une brusque sortie en a foudroyé mille,
Reposant dans l'orgueil de leur fureur tranquille.
La ville est sur les murs, et la terreur au camp;
On frémit dans le trouble, on nage dans le sang;
Et les vainqueurs, chargés tous d'une riche proie,
Retournoient vers la ville avec des cris de joie,
Quand tout à coup Suffolck, même pris en défaut,
Déconcerte le plan de ce funeste assaut.
Il ne va pas tout droit aux clameurs les plus fortes,
Mais, par un prompt détour dirigeant ses cohortes,
Il tombe sur les preux, puis, avec leur butin,
Leur reprend un bonheur qu'ils avoient cru certain!
Et le camp tout entier bénit cette prudence,
Et c'est le sang français qui coule en abondance!
Assiégeans, assiégés, ensemble confondus,
Au pied des bastions se suivent éperdus;
Et les éclairs du glaive, et l'ardeur des mitrailles,
Croisés sur quatre points, sonnent les funérailles.

Le camp s'est ébranlé, les remparts ont fait feu,
Et la Hire et Suffolck combattent au milieu ;
Et de la ville, hélas ! ou le plomb, ou la braise,
Foudroie en s'égarant la gloire orléanaise !
De même aussi du camp l'orage hasardeux
Tue avec les Français l'Anglais au milieu d'eux !
D'une part Lionnel, et de l'autre de Vismes,
De l'affreuse méprise ont succombé victimes.
Et quelle voix pourroit dire tous les guerriers
Atteints par les écarts de ces feux meurtriers?
Et combien d'autres deuils dans la lutte fatale !
Chauvigny de sa lance avoit frappé d'Escale,
Mais il tombe percé par le fer de John Gray,
Qui lui-même est bientôt immolé par Dambray.

Accablé par le nombre et guidé par la Hire,
Le courage français à la fin se retire,
Après ces chocs sanglans d'héroïques efforts.

En regagnant la ville, ils laissent de leurs morts,
Et de mille débris leur retraite semée :
Et ces morts sont l'élite et la fleur de l'armée !
Mais Orléans retient, par prudence il le faut !
Des braves réservés contre un dernier assaut.
Le mélange des camps, parmi tant de ruines,
A fait le désespoir des jeunes héroïnes;
Et désormais le feu de leurs brûlans réchauds
S'éteint comme la poix, le bitume et la chaux.

Dunois restoit toujours captif de sa blessure.
Un tourment plus cruel que le mal qu'il endure
Le déchire : il a vu de ses ardens regards
Le carnage des preux jusqu'au pied des remparts.
Aussitôt il détache et Fontange, et Xaintrailles,
Pour sauver ce qui reste à l'entour des murailles.
Avec eux ont couru Guitry, Cholet, Clermont;
Ils ont des ailes, tous, et l'éclair est moins prompt.
Et pourtant devant eux, et toujours plus rapide,
On a vu s'élancer un guerrier intrépide,
Aux ordres de Dunois tout récemment venu,
Mais des autres héros jusqu'alors inconnu.
Une vertu d'en haut le dirige et l'inspire.
Des mains de l'Étranger il arrache la Hire,
Et sous son fer terrible et qui semble enflammé,
L'Anglais ou tombe mort, ou s'enfuit désarmé...
« C'est assez pour ce jour de lugubre mémoire!
« Songeons à la défense, et non plus à la gloire! »
A dit, dans sa douleur, ce modeste héros!
Et, gardant près des murs un menaçant repos,
Il attend que la ville ait recueilli les restes
Échappés aux fureurs de ces combats funestes;
Puis il rentre; on ne sait ni son nom, ni son rang,
Ni son pays : mais c'est le Volontaire-Blanc.
Ainsi l'appellent-ils dans ce moment d'alarmes,
Car il a blanche aigrette et blanche cotte d'armes.
Il est porteur d'un scel de l'abbé de Clairvaux,
Et pour lui les combats ne semblent pas nouveaux.
Il est jeune pourtant, et sa guerrière audace
Joint la mâle vigueur à la candide grâce.

En vain autour de lui se presse la cité,
Il ne paroît heureux que dans l'obscurité ;
Aussi, presque toujours il baisse sa visière,
Et souvent dans le temple il porte sa prière,
Semblable, en sa ferveur, à l'un des immortels
Chargés d'offrir à Dieu le parfum des autels.

« Je suis délaissé sur la terre,
Mais le Dieu du ciel est à moi!
Et dans son auguste mystère
Il a toujours nourri ma foi.

« L'Ange qui veille sans relâche
A me préserver de l'écueil
Aura bientôt fini sa tâche.
Oh! l'heureux port que le cercueil!

« Qu'elle sera douce à ma vie
Cette mort où je verrai Dieu!
Cette mort, ma plus chère envie!
Salut, beau ciel! vain monde, adieu!

« Gardien sacré, céleste guide!
Je suis consolé près de vous,
Car de l'enfer, sous votre égide,
Je ne craindrai jamais les coups.

« Et dans vos étreintes fidèles,
Exhalant mes derniers soupirs,
Je m'envolerai sur vos ailes
Vers le Dieu de tous mes désirs.

« Je verrai, de près et sans voiles,
Tous les cieux par sa main construits,
Et les astres, et les étoiles,
Et la lune, soleil des nuits.

« Oui ! dans les splendeurs de la gloire
A jamais je veux le bénir,
Ce Dieu dont la sainte mémoire
Remplit les siècles à venir. »

Cependant la cité se lamente et s'effraye.
Comment cicatriser cette dernière plaie?
Si Jeanne tarde encore, un espoir reste seul,
C'est de s'ensevelir tous au même linceul.

Elle vient ! mais, hélas ! a dit la renommée,
L'or manque aux mains du Roi pour la plus foible armée,
Et l'on rassemble encor quelques dons recueillis
Comme une aumône faite au royaume des lis.

Ainsi dans ses décrets, ainsi la Providence,
Pour envoyer la gloire, attend la décadence !
Témoignage visible, offrant à tous les yeux
Les augustes rayons du miracle des cieux.
De même à la cité le fléau qui l'accable
Sera du doigt divin le signe irrécusable.
Plus elle aura pleuré, plus elle aura souffert,
Et plus l'œuvre de Dieu se montre à découvert.
Ferme dans cette foi, mais toujours affligée,
Jeanne avance de loin vers la ville assiégée.
Au tombeau de Martin elle s'incline à Tours.
La voix du thaumaturge est un puissant secours,
Et ce n'est pas en vain que la vierge l'implore.

Ecoutez ! un bruit part des lieux où naît l'aurore.
Un Français, à lui seul plus riche que les rois,
A jeté sur les mers vingt vaisseaux à la fois.
Il passe autour du globe une main souveraine,
Et d'immenses trésors il la rapporte pleine.
Les princes, les cités, et les peuples divers
Sont pour lui des cliens épars dans l'univers.
Sur sa flotte bientôt l'Orient va lui rendre
Sa richesse au centuple ; et le Roi vient d'apprendre
Qu'aujourd'hui Jacques Cœur, plus heureux que jamais,
A la reine Marie, hôte de son palais,
S'est empressé d'offrir, au secours de la France,
De ce prochain retour la splendide espérance.

Puis aux larmes de Jeanne, aux soupirs de sa voix,
Du Dieu qui dans ses mains tient le monde et ses lois,
Le thaumaturge obtient tout ce qu'elle désire :
Un vent prodigieux souffle à chaque navire;
La mer, la grande mer a vu, sur la grande eau,
Flotter en traits de feu la moitié d'un manteau...
Depuis qu'il est des cieux, des astres, des étoiles,
Depuis que l'onde porte et des nefs et des voiles,
Jamais pareil flambeau, jamais tel pavillon,
N'a de tant de splendeur déployé le sillon.
Aussi de tous écueils cette flotte sauvée,
A peine se croyant partie, est arrivée!
Pilotes, matelots, étonnés de leur sort,
Sont tombés à genoux en entrant dans le port;
Et le fidèle Cœur a tenu sa promesse,
En léguant cet exemple à la haute richesse.

Quand, cinq lustres après, ce Français généreux,
Ce trésorier des lis s'exilera loin d'eux,
Ses juges vainement laisseront en problème
Si son or fut coupable, ou s'il le fut lui-même :
Et l'admiration devra garder ses droits
Envers l'auxiliaire hospitalier des rois.
Jacques Cœur a prêté la graisse de la terre,
Et la foudre du ciel a frappé l'Angleterre.

Jeanne voit luire enfin le soleil du départ.
D'une main courageuse elle a pris l'étendard ;
Elle a ceint de Fierbois la merveilleuse épée
Au sang du Sarrasin par les Anges trempée.
Son armure, en tissu d'acier, de bronze et d'or,
Mieux que sous le marteau s'est arrondie encor ;
Elle y suspend le fer de sa légère hache ;
Son chapel, comme un casque, orné d'un blanc panache,
Ombrage de son front le virginal éclat ;
Et son fier destrier veut courir au combat,
Car déjà de courage et de gloire il s'enflamme,
Quand il est effleuré des plis de l'oriflamme.

Jeanne d'Arc en ces mots a pris congé du Roi
« Sire! dans les périls je ne crains rien pour moi ;
« Je cours vers le triomphe, et pourtant menacée,
« Ou certaine plutôt, d'être une fois blessée;
« Il le faut! c'est le signe, elles l'ont dit, mes voix!
« Que la main de Dieu seul aura fait nos exploits.
« Comme en tous ces combats je dois parler en maître,
« Il ne conviendroit pas, Sire, à vous d'y paroître.
« Et le Roi doit vouloir ici rester toujours
« Jusqu'au dernier envoi des fidèles secours ;
« Il donnera la main au midi de la France,
« Jusqu'au jour du miracle et de la recouvrance.
« Orléans délivré, je le conduis à Reims,
« Et puis il poursuivra ses augustes desseins.

« — Jeanne, puisqu'il le faut, je me résigne encore :
« Mais pressons le grand jour dont j'entrevois l'aurore,
« Et sachez que le Roi, par vous victorieux,
« Dans les champs de l'honneur vous obéiroit mieux. »

D'une divine ardeur Jeanne d'Arc animée
Apparoît aussitôt en tête de l'armée.
Et, dès ce jour usant des pouvoirs souverains
Que Charles sans réserve a remis dans ses mains,
Elle veut épargner et le sang et les larmes ;
Elle envoie à l'Anglais, et par deux hérauts d'armes,
Cette lettre :

† JHÉSUS-MARIA †

« Vous, d'abord,
« Henri, roi d'Angleterre ! et vous duc de Bedfort,
« Qui vous dites régent du royaume de France,
« Et depuis trop longtemps l'avez mis en souffrance !
« Et vous, Suffolck la Pôle ! et vous, Jean de Talbot !
« Et vous, sire d'Escale ! il faut partir tantôt.
« Restituez d'abord ès mains de la Pucelle,
« Au nom du Tout-Puissant qui vous parle par elle,
« Les clefs de ce royaume et des villes du Roi
« Dont vous êtes nantis et sans titre et sans foi.
« Je viens du sang royal réclamer l'héritage ;
« Je vous offre la paix dont le droit est le gage,
« Si vous en devenez vous-mêmes les garans.
« Vous aussi, chevaliers et guerriers de tous rangs,

« Qui d'Orléans encore osez suivre le siége,
« Tous, pour votre salut, pour que Dieu vous protége,
« Retournez dans votre île; ou, moi-même, je vais
« Vous chasser devant moi de tout le sol français.
« Et comprenez enfin, jeune roi d'Angleterre,
« J'en aurai le pouvoir bien plus qu'un chef de guerre;
« Et, de force ou de gré, de par l'ordre de Dieu,
« Je poursuis vos sujets de mon glaive en tout lieu.
« Et, s'ils ne s'en vont point, j'ai droit de les occire.
« Or, n'imaginez pas conserver cet empire :
« Ce royaume des lis, royaume très-chrétien,
« Le fils du Roi des cieux le veille, comme sien;
« Par lui l'héritier vrai, Charles, va le reprendre.
« Hâtez-vous, Dieu le veut, hâtez-vous de le rendre;
« Et si vous refusez d'ouïr ce que je dis,
« Vous serez, il l'ordonne, et frappés et maudits.
« Jamais si grand désastre et plaie aussi profonde,
« Depuis mille ans et plus, n'aura surpris le monde.
« Et Dieu, croyez-le bien, restera le plus fort,
« Et c'est pour le bon droit! Ainsi, duc de Bedfort,
« Gardez-vous de tenter de nouvelles ruines!
« Faites plutôt raison aux volontés divines,
« Et vous pourrez encore obtenir leurs bienfaits...
« Sinon, vous allez voir en France les hauts faits
« Que nul n'a jamais vus : et moi, je les annonce !
« Pour la paix d'Orléans donnez votre réponse;
« Ou bientôt le malheur s'attache à tous vos pas.
« Je dois vous le prédire, et ne l'oubliez pas. »

†

Ce langage si haut de la fille angélique
Étonne la fureur de l'orgueil britannique :
A l'importun message il ne répondra rien.
L'Anglais maudit la sainte et le roi très-chrétien ;
Et par la trahison que toute loi condamne,
Il retient prisonnier l'un des hérauts de Jeanne ;
L'autre est en liberté, mais pour la prévenir
Que le bûcher l'attend, s'ils peuvent la saisir.
Car déjà les enfers, instruits par leurs ministres,
Ont rallumé l'ardeur de leurs complots sinistres ;
Ils savent de Poitiers le décret solennel ;
Et cette fois Satan déchaîne Kabbaël.
Aussitôt dans les airs l'infâme calomnie
Soulève contre Jeanne un flot d'ignominie,
Et, de la capitale aux lieux les plus obscurs,
Elle amasse et répand les blasphèmes impurs.
Ainsi court le torrent d'une vapeur immonde,
Même quand un beau jour se lève sur le monde,
Et le nuage infect se dissipe et s'enfuit
Aux gouffres ténébreux, redemandant la nuit.

A la gloire de Dieu, filiale devise,
Jeanne, toujours fidèle, offre son entreprise,
Et, dans le souvenir des siècles d'Israël,
Son espoir est écrit au front de Micaël.
Les prêtres à sa voix sous leur sainte bannière
En tête de l'armée entonnent la prière :
Le signe du salut , s'élançant devant eux,
N'a pas, comme au désert, un côté ténébreux.

Astre toujours brillant, éternelle colonne,
De la même auréole à jamais il rayonne,
Et, soit que sur la terre il trace un sillon d'or,
Soit qu'il ouvre le ciel par son divin essor,
Il entraîne avec lui l'élan des cœurs fidèles.

Près des bras de la Croix, Anges, pliez vos ailes.

Mais un autre mystère a consommé l'amour,
Et sur l'autel sacré se répand chaque jour.
Ah ! sans emporter Dieu, Jeanne n'est point partie !
Elle vous a reçue, auguste Eucharistie !
En vous elle a puisé les conseils généreux
Qu'elle adresse à l'honneur comme à la foi des preux :
« Vous savez en quel nom je suis à votre tête,
« Et comment dans ma voix est la voix du prophète.
« Je dois donc vous le dire en ce jour solennel :
« Enchaînons tous nos cœurs aux lois de l'Éternel,
« De nos vœux à ses pieds réunissons l'offrande,
« Et sur nos repentirs que son pardon descende !
« Puisse du feu divin le don mystérieux
« Nous inspirer le goût de la manne des cieux !
« Chassons, chassons du moins les œuvres de scandale ;
« Ne laissons nulle prise à l'audace infernale ;
« Dans les pieux devoirs encourageons-nous tous :
« Soyons saints sur la terre, et le ciel est à nous ! »

Ainsi, dès le début, cette royale armée
A la ferveur de Jeanne étoit accoutumée,
Et marchoit, respirant, sous l'aile du Seigneur,
Et parfums de prière, et parfums de bonheur,
Et parfums de printems : les fleurs venoient d'éclore ;
Les concerts des oiseaux commençoient dès l'aurore...
France! dépouille-toi de tes habits de deuil!
Fais comme la nature, et reprends ton orgueil.
Mais sache quel flambeau dissipe les ténèbres,
Et dis à l'univers quelle foi tu célèbres.
Hélas! elle n'est point vivante cette foi
Dans tous les cœurs voués à la cause du Roi!
La vierge leur disoit : « Ne gardez aucuns doutes.
« Ne craignez ni l'Anglais, ni ses fortes redoutes,
« Et, je vous l'ai promis, nous passons au milieu,
« Sans péril, sans échec, et sous la main de Dieu.

« — Jeanne, répond Sully, j'aimerois à vous croire ;
« Mais, si la sûreté peut s'unir à la gloire,
« Pourquoi vouloir choisir le côté hasardeux,
« Quand l'Étranger de l'autre est beaucoup moins nombreux?

« — Je ne fais point les choix de l'humaine prudence,
« Et j'ai dû consulter une autre providence.

« — Non! reprend Mortemart, non, il n'est point permis
« De livrer nos soldats aux glaives ennemis...
« Que pourrions-nous tenter avec ce foible nombre?...

« — Ne vous l'ai-je pas dit? Dieu nous prête son ombre

« — Mais il nous donne aussi pour flambeau la raison,
« Qui dans tous les conseils est toujours de saison.
« — Eh bien! c'est la raison qui dicte ma croyance,
« Alors que dans mes mains le ciel met sa puissance;
« Et nul de vous ne peut désobéir en vain
« A mon commandement et royal et divin. »

Et Jeanne persistant dans cet ordre suprême,
La prudence des chefs s'abaisse au stratagème.
Ils lui laissent penser qu'enfin tous ses avis
Jusqu'aux murs d'Orléans alloient être suivis.
Mais la vierge toujours candide, et toujours sainte,
Ne peut jamais descendre à soupçonner la feinte.

Elle s'étonne alors; les célestes clartés,
Sur la route, cessoient de luire à ses côtés,
Et, marquant à sa gauche une trace lointaine,
Sembloient l'abandonner à sa marche incertaine;
Car, depuis Vaucouleurs, c'est la première fois
Qu'elle est restée un jour sans entendre ses voix;
Mais dans son cœur, la foi, tranquille et sans reproche,
Attend que de ses pas la splendeur se rapproche.

Enfin, voici la Loire au delà du Loiret!
Et la vierge aussitôt jette un cri de regret :
« Ah! vous m'avez trompée, et j'en ai vu la preuve!

« Les Anges ont paru sur l'autre bord du fleuve.
« Et vous-mêmes, hélas ! vous vous êtes déçus ;
« Car, sans pont et sans gué, vous ne passerez plus.
« Vainement une armée, en ces chaos de sables,
« Chercheroit à trouver des passes praticables ;
« Nous sommes donc forcés de retourner à Blois. »

Sur un léger esquif, au même instant, Dunois
Arrivoit : sa blessure est à peine guérie.
« J'accours pour voir plus tôt l'ange de la patrie,
« Dit-il, car le tems presse, et si tout n'est perdu,
« C'est que l'ennemi semble avoir trop attendu.
« Venez, Fille du ciel, la mort est à nos portes !

« — Gentil prince ! pourtant vos mains étoient bien fortes.
« Mais vous vous confiez dans le bras du Seigneur.
« Vous venez, je le vois, à lui seul rendre honneur ;
« Car moi, je ne suis rien. Mais, de sa part, j'amène
« D'un céleste secours la force souveraine.
« Je n'aurai qu'à paroître, et bientôt devant moi
« Il aura dispersé les ennemis du Roi.

« — C'est aller vite, Jeanne, et je veux bien vous croire

« — De ce que je prédis ayez bonne mémoire,
« Gentil prince ! Et d'abord il faut mener d'ici
« Les vivres sur les eaux jusqu'au port de Chécy.

« — Mais, répondoient les chefs, par le feu des Tournelles,

« Glacidas va briser et radeaux et nacelles.

« — L'Anglais ne fera rien. L'Anglais a déjà peur. »

L'Anglais semble en effet plongé dans la stupeur.

« Même sans ennemis nous aurons bien affaire,
« Disent les nautoniers, car le vent est contraire.

« — Faites ce que j'ordonne, et le vent va changer,
« Et le convoi bientôt débarque sans danger...
« Et nous, nous retournons à Blois passer le fleuve.

« — Restez, Jeanne, restez, car, après cette épreuve,
« Nous vous obéirons, et même loin de vous.
« Mais, dans trois jours, venez, Jeanne, au-devant de nous,
« Et, sous votre étendard, en abjurant nos craintes,
« Comme vous des Anglais nous bravons les atteintes. »

Et Dunois reprenoit : « Jeanne, près de vous voir,
« Orléans ne peut plus ajourner son espoir. »

Alors le vent changeoit, et la foi dans les âmes
Alloit plus vite encor que la voile et les rames.

Ainsi par l'ascendant d'une sainte vertu,
La vierge triomphoit sans avoir combattu.

L'ennemi, spectateur, et subjugué lui-même,
Balbutie en tremblant l'outrage et le blasphème.
Glacidas de Kroudna réclame les conseils.
Et Kroudna n'eut jamais de pronostics pareils :
Elle hésite, et l'effroi roule dans sa voix rauque,
Et son démon troublé l'agite et la suffoque.
Elle a vu l'héroïne, et soudain dans son cœur
Elle a senti brûler comme un éclair moqueur.
Puis, à ses talismans redemandant sa force,
Sa rage seule y trouve une nouvelle amorce,
Et semble, en invoquant les esprits infernaux,
Vouloir précipiter sa honte au fond des eaux.
Un soin l'occupe encore : Isabeau de Bavière,
Du siége ralenti pressant l'heure dernière,
Des redoutes du pont fait entendre sa voix
A l'Anglais déserteur du fort de Belle-Croix :
Car Glacidas renonce à ses nouveaux ouvrages,
Qui ne peuvent des flots réparer les ravages ;
Et Kroudna, s'élevant sur la tour du château,
Par des cris de terreur rappeloit Isabeau :
« Fuyez, Reine, fuyez, disoit la magicienne,
« Malheur! n'attendez pas que la vierge revienne.
« Réservez vos fureurs pour d'autres ennemis.
« Malheur!... Je l'ai crié comme je l'ai promis.
« Moi, je reste, et je cherche à retrouver ma proie,
« Ou bien la mort! mais, vous, Reine, je vous renvoie.»

Et l'on voyoit s'enfuir, frappé d'un cri vengeur,
Toujours couvert de honte, et jamais de rougeur,
Ce front où reposa le royal diadème...
Puisse-t-elle, grand Dieu ! s'ignorant elle-même,
Aller ensevelir dans le fond des déserts
Un nom dont le scandale a bravé l'univers !

Dans l'esquif de Dunois la vierge de la Meuse,
Même avant les combats voguoit victorieuse,
Oui, la simple bergère, et son frère, humble enfant,
Viennent seuls apporter un espoir triomphant.
Providence admirable ! aux chefs menteurs la honte !
A Jeanne d'Arc la gloire et plus grande et plus prompte !
Aux mains de Pierrelo, fraternel chevalier,
Elle a déjà remis son large bouclier.
L'airain sacré s'ébranle : elle arrive ! elle arrive !
Dunois s'est élancé le premier sur la rive ;
Et, tandis qu'Isabeau dans les ombres s'enfuit,
Le peuple autour de Jeanne illumine la nuit.
Mille et mille flambeaux alloient à sa rencontre ;
Et chacun veut la voir, et chacun se la montre,
Et les cœurs, enivrés d'espoir et d'avenir,
De tous les maux passés n'ont plus de souvenir.
Heureux celui qui peut toucher sa main bénie,
Ou du son de sa voix entendre l'harmonie !
Heureux celui qui peut baiser ses vêtemens,
Ou de son destrier suivre les mouvemens,
La voir plus d'une fois ! et la revoir encore !...

Que le temple de Dieu s'ouvre au cœur qui l'adore!
Jeanne jusqu'à l'autel, au fond de Sainte-Croix,
S'avance et se prosterne, aux chants de mille voix,
Peuples, faites silence! Il faut à son ivresse
Plus de recueillement encor que d'allégresse.

CHANT ONZIÈME.

Jeanne sur la ruine a planté l'oriflamme.

XI.

Jadis le sol gaulois d'un ravageur du monde
Enterra dans ses flancs la gloire vagabonde,
Et, moins par Mérovée, ou par Aétius,
Que par les vœux des Saints, les Huns étoient vaincus.
La victoire commence à l'humble Geneviève,
Aignan la continue, et c'est Dieu qui l'achève.
En doutez-vous encor, peuples, après mille ans?
Contemplez Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans.

Dans cette cité morte et qu'elle a ranimée,
Pour trois jours, trois longs jours! la voici sans armée :
Et pourtant elle est prête à courir aux combats!
Quelques vaillans débris suffiront à son bras.
En vain les assiégeans, affermis sur la Loire,

Ont semblé plus que prêts à saisir la victoire,
A briser les remparts dans un assaut vainqueur ;
L'héroïne paroît : ils ont la mort au cœur!
Et, comme Chanaan a tremblé devant l'Arche,
Ils tremblent, car déjà vers eux elle est en marche.
Elle vient presque seule, examinant d'abord
Les forts échelonnés du midi jusqu'au nord.
A cette heureuse audace ils n'ont point mis d'obstacle,
Et leur inaction est un premier miracle.

Dormez-vous donc, Suffolck? dorment-ils, vos soldats?
Dorment-ils, vos héros?... Non, ils ne dorment pas;
Ils ont peur! ils ont peur autant de l'amazone
Que de l'éclair du ciel où la voix de Dieu tonne.
Ils ont lu l'anathème écrit en larges traits
Dans sa lettre portée à tous les chefs anglais.
Puis Jeanne, du message attendant la réponse,
A l'entour d'une flèche a mis pareille annonce,
Et la décoche, armée, au camp de l'Étranger.
Cette autre messagère il va l'interroger.
Elle est si provocante! et si haute et si fière!...
Oui, la foudre elle-même y mêle sa lumière.

Alors un peuple immense, avec d'heureux transports,
Sans craindre ni l'Anglais, ni le canon des forts,
Suit Jeanne; et l'on diroit, à l'éclat de leur joie,
Que Dieu se rend visible à l'ange qu'il envoie,
Et que tout l'univers du miracle des cieux

Accourt dans Orléans rassasier ses yeux.
Et l'Étranger lui-même, ému de ce spectacle,
Y reconnoît déjà la gloire de l'oracle.

« Jusqu'à présent, disoient entre eux les ennemis,
« Ce jeu désespéré ne sembloit que promis ;
« Mais cette fille est là ; c'est elle qui s'avoue,
« Qui se proclame, et rien ne dit qu'elle se joue.
« Prenons garde! peut-être une vertu de Dieu
« Est en elle... essayons de la connoître un peu.
« Voyons! que fera-t-elle?... » Ils semblent dans l'attente.
Vains motifs, vaine excuse : ils sont dans l'épouvante!
A leur émotion, fruit des sacrés remords,
La source des pardons entr'ouvre ses trésors.
Mais, hélas! aux deux camps la peur n'est pas la même.
Aux Tournelles, la rage accepte l'anathème ;
Aux redoutes du Nord, les cœurs, moins pervertis,
Se troublent des périls dont ils sont avertis.
La foi qui les émeut est la foi qui s'éclaire,
Et peut encor du ciel apaiser la colère.
Aussi, jusqu'au jour même où vaincra Jeanne d'Arc,
Ce camp n'aura tiré ni le glaive, ni l'arc.
Un fidèle récit de la naïve histoire
Le publie encor plus que tous nos chants de gloire.

Quand Jeanne avec la Hire, avec Florent d'Illiers,
Attaque près des forts un flot de leurs guerriers,
Un moment ils font tête à sa vive poursuite;

Mais pour eux, désormais, la lutte, c'est la fuite.
Plus d'armes ! plus de sang ! « Laissons à Glacidas,
« Ajoutoient-ils, le soin d'essayer les combats.
« Après lui nous verrons. » Et Glacidas lui-même
Veut rallumer d'abord les ardeurs du blasphème,
Pour mieux envenimer, au souffle de l'enfer,
Sur ses lèvres le fiel, et dans ses mains le fer.
Aussitôt des démons la foule est aux Tournelles,
Attisant le foyer des rages criminelles.
Là seront les combats, et les scènes d'horreurs.
Là donc le rendez-vous de toutes les fureurs ;
Et les fils de Satan, de ce côté du siége,
Pour braver la terreur, poussent au sacrilége,
Au crime, à la magie ; et Kroudna veut avoir
Pour devise dernière : Audace et désespoir !

Au pont de Belle-Croix Jeanne s'est avancée,
Et, malgré tous les traits dont elle est menacée,
Sa voix du haut de l'arche, en quelques mots hardis,
Rappelle aux assiégeans les désastres prédits :
« Fuyez ! leur disoit-elle, il en est tems encore,
« Craignez et l'eau qui noie, et le feu qui dévore,
« Et le fer qui déchire ! Oui, tous les mécréans
« Vont périr abîmés sous les yeux d'Orléans.
« De l'Ange du Seigneur le formidable glaive
« Est tiré ! Désormais, n'espérez plus de trêve ;
« Voici les derniers jours ! ah ! ne résistez plus,
« Et j'obtiens votre grâce, ou vous êtes perdus !

« —Retourne à tes autels, misérable sorcière !
« Car c'est aux sacremens que tu te fais guerrière.
« Oh ! non, non, tu n'es pas une fille des champs,
« Mais la fille de vie, et la fille des camps.
« Le désordre est commode au milieu des gens d'armes. »

Et Jeanne cette fois ne s'en prend qu'à ses larmes.
Elle s'est éloignée ; elle pleure sur eux.
Son épée a brillé de mille étranges feux ;
Et ses voix, expliquant cette lueur divine,
Crioient à son oreille et vengeance et ruine !
Elle eût voulu pour eux ne point perdre l'espoir,
Et, priant dans le jeûne, au fond d'un saint manoir,
Elle implore à genoux la céleste clémence.
Mais du souffle vengeur le grand cri recommence.
Elle doit donc rester, tel est l'ordre formel,
Prête à suivre au combat les pas de Micaël.

Elle écoute la voix de l'ange des batailles :
« Qu'importent les guerriers, leur nombre, leurs murailles,
« O Jeanne ! commencez la gloire dès ce jour,
« Sans attendre de Blois le fidèle retour. »

Les preux aussi voudroient oser tout ce qu'elle ose.
Mais l'avis des anciens à cette ardeur s'oppose ;
Et Gamaches surtout jure par son pennon

Qu'il doit à son honneur, à son rang, à son nom,
De ne point obéir à cette pastourelle,
Tant la parole semble extravagante en elle.
« Si Jeanne dans la guerre eût vieilli comme moi,
« Peut-être en ses discours aurois-je plus de foi;
« Mais j'attends. » Et voilà que, pliant sa bannière,
Il la rend à Dunois. Une vive prière,
Aux accens du héros, apaise le vieillard,
Qui, murmurant encor, reprend son étendard.

A ce nouvel affront la vierge se résigne.
La croix est son modèle, il faut qu'elle en soit digne.
Mais ces tristes débats ont affligé Dunois.
Il veut, à l'instant même, il veut courir à Blois,
Et, des renforts guidant le fidèle cortége,
Voir la fin du scandale avant la fin du siége.
Et Jeanne, encourageant l'héroïque bâtard,
Avec les nobles preux escorte son départ
Entre les pavillons de l'armée ennemie
Qui, gardant sa stupeur, y paroît endormie.

Ah! ce n'est pas en vain que Dunois est parti,
Et ses pressentimens l'ont trop bien averti!
Un doute avoit germé dans toutes les pensées,
Et les armes du Roi, d'un long espoir lassées,
N'avoient rien commencé de ce qu'il faut finir;
Et le peuple s'étonne en voyant revenir
Tous les braves sortis au grand bruit de l'oracle,

Et demandant un pont au défaut d'un miracle.
L'impiété triomphe, et Valois abattu
Laisse de sa croyance attiédir la vertu ;
Et la troupe surtout hésite ; on lui conseille
De compter sur la force, et non sur la merveille.
Mais le héros arrive, et, réveillant la foi,
Atteste des Anglais le prophétique effroi.
Et l'armée, aux accens du royal capitaine,
Repart, et d'un triomphe a semblé plus certaine.
Et Jeanne à sa rencontre, elle l'avoit promis !
S'avance, et brave encor les camps des ennemis ;
Et nul guerrier ne sort de leur puissante enceinte.
Toujours même silence, et toujours même crainte.
Cette peur qui leur lie et les pieds et les mains,
Ne l'expliquez jamais par des conseils humains :
C'est la force d'en haut ! c'est la vertu divine.
Elle est comme attachée aux pas de l'héroïne.
L'Archange suit donc Jeanne, et ne la quitte plus
Qu'elle n'ait dispersé les assiégeans vaincus.
Son éclat la dirige, et son souffle l'inspire.
Sur elle, devant lui, la mort n'a plus d'empire ;
Et si, dans le combat, comme un rapide éclair,
Un dard vient déchirer sa virginale chair,
C'est qu'un ordre du ciel à l'angélique guide
Aura fait un moment retirer son égide.

Avec Jeanne, l'espoir et la fidélité,
Sous l'éclat des blasons entrent dans la cité ;
Et de noms glorieux quelques vives pléiades

Y jettent un reflet des antiques croisades.
Comme ceux qui déjà brilloient au camp de Blois,
D'autres viennent s'armer pour la cause des rois.
On y voit, dans l'orgueil de leur vieille devise,
Les Rohan-Guémenée et les Rohan-Soubise ;
Et les nombreux la Roche, et, près des Pardailhan,
La croix resplendissante au sein des Lusignan ;
Les célèbres Croï, non ceux qui sans vergogne
Ont livré leur honneur à Jean, duc de Bourgogne,
Mais ceux qui, de Béla noblement descendus,
Et fiers d'un sang royal, ne se sont point vendus.
Aux chutes des grandeurs l'Écosse accoutumée
A des représentans dans cette noble armée,
Vieux débris où le ciel, imprimant les revers,
Comme un long souvenir aux yeux de l'univers,
Enseigne à tous les cœurs les divines conquêtes,
Loin du deuil de la terre et du bruit des tempêtes.
Cet autre roi sans trône, et pourtant couronné,
Qui ne le reconnoît? C'est le bon roi René.
A la voix de sa sœur, la royale Marie,
Il veut suivre partout l'ange de la patrie.

Et vous, de la cité généreux habitans,
Vos noms sont dignes tous de ces noms éclatans.
Vos gloires dans le sang tant de fois consacrées,
Oh ! combien Jeanne veut qu'elles soient vénérées!
Avec elle on voyoit princes et chevaliers
Honorer vos Desfrancs, vos Dubey, vos Lhuilliers;
Et dans son pieux zèle envers vos héroïnes.

L'amazone disoit ces paroles divines :
« La défense a voulu vos glorieux combats;
« Mais aujourd'hui le ciel ne vous fait point soldats...
« Votre tâche est remplie, ô mes sœurs bien-aimées!
« Vos mains pour attaquer ne seront point armées ;
« Et les miennes jamais ne le seroient non plus,
« Si Dieu ne m'eût dicté des ordres absolus.

« Abbé de Cerquenceau, bien moins qu'elles encore
« Avez-vous pu porter le glaive qui dévore!
« A nul ministre saint jamais il n'est permis
« De décerner la mort, même à ses ennemis.
« L'Église en ses décrets a soin de le défendre ;
« Et l'Archange me dit qu'il vous faut le rapprendre. »

Et Cerquenceau, touché du céleste courroux,
Aux yeux d'un peuple entier déjà tombe à genoux;
Puis, dans le fond d'un cloître il va pleurer sa faute.
Et de Jeanne à l'instant la voix encor plus haute
Annonce à la cité que, dans moins de cinq jours,
L'Anglais loin de ses murs aura fui pour toujours.

Et Jeanne se retire, et sa longue fatigue
Va goûter le repos que le sommeil prodigue.
Le soleil luit encor; mais, éloigné des bruits,
Un toit silencieux a le calme des nuits.
Elle dort; rien ici ne trouble son oreille;

Et pourtant en sursaut la voilà qui s'éveille!
« Mes armes! mon coursier! dit-elle tout à coup.
« Le sang de France coule aux bastilles Saint-Loup!

« — Que faites-vous donc, Jeanne, au moment où la ville,
« Répond le vieux d'Aulon, est partout si tranquille?

« — Mes armes! mon coursier! vous dis-je, et c'est bien tard. »
Elle sort... « J'oubliois mon fidèle étendard!
« Page, page! au balcon! donnez: je vais le prendre;
« Donnez; vous n'auriez pas le tems de le descendre.

« — Le voici. » Jeanne part. Son destrier fougueux
Des éclats du caillou fait jaillir mille feux.
Elle est seule, ignorant sa route : mais, rapide,
A la Porte Bourgogne elle arrive sans guide...
Ah! tout guide mortel est inutile aux yeux
Éclairés au sillon de l'Archange des cieux.

Hélas! il est trop vrai, le sang de France coule!
Et des preux mis en fuite elle aperçoit la foule.
En osant lui cacher un téméraire effort,
Sans elle ils n'ont trouvé que la honte et la mort.
Mais un cri les rallie à sa voix martiale,
Et la bastille tremble. En vain Talbot, d'Escale,
Et sept mille guerriers des redoutes du Nord
S'avancent vers Saint-Loup pour secourir le fort.
A peine l'héroïne apparoît à leur vue,
Et la terreur d'hier est déjà revenue.

Ils laissent de leurs mains tomber le glaive et l'arc,
Et reprennent tremblans le chemin de leur parc.
Jeanne monte à l'assaut. Le courage avec elle
A bientôt enlevé la fière citadelle ;
Puis, témoin à la fois et du revers des preux,
Et du triomphe où Jeanne a su vaincre plus qu'eux,
Orléans tout entier, rayonnant dans la gloire,
Croit tout ce que ses vœux lui suggèrent de croire.
« Le ciel est avec nous ! ah ! ne craignons plus rien,
« Quand le Seigneur nous donne un tel ange gardien ! »

Jeanne envoie aux Anglais un troisième message :
« Mon pouvoir, dans le sang, vous a donné son gage.
« Fuyez ! je vous le dis une dernière fois,
« Et je vous en conjure au nom du Roi des rois,
« Hâtez-vous, ou tremblez, car votre jour approche ! »

La flèche messagère aussitôt se décoche
Vers Glacidas. Mais Jeanne à Suffolck, à Talbot
Adressoit Ambleville en ajoutant ce mot :
« Vous avez retenu mon héraut d'armes Guienne
« Contre toutes les lois. Ayez soin qu'il revienne,
« Car la foudre du ciel est prête à vous punir. »

Et Suffolck effrayé le laisse revenir.

Mais Glacidas se livre à l'infernale rage ;
Sa réponse répand et l'injure et l'outrage ;
Et comme lui sa troupe, au souffle des démons,
De l'affreuse Kroudna respire les leçons.

Déjà vont commencer deux dernières journées
Qui doivent d'Orléans changer les destinées.

« Demain nous attaquons les postes du Midi,
« A dit Jeanne ; et que nul ne soit assez hardi
« De rester sous le poids des fautes capitales !
« A nos armes bientôt elles seroient fatales.
« Et moi, si vous l'osiez, pour n'être pas témoin
« De tous vos châtimens, je m'enfuirois au loin.
« Au tribunal sacré que la moindre souillure
« Soit de même effacée, et la victoire est sûre. »

Et l'on vit tous les fronts des fidèles guerriers,
Aux pieds des saints pasteurs déposant leurs lauriers,
Implorer du Dieu bon la clémence infinie,
Prêts à suivre au combat l'amazone bénie.
La Hire, cette fois, sans retard avec Dieu,
Ne se contente point d'un solitaire aveu,
Mais il est dans le temple, et, comme l'héroïne,
Sous la croix des pardons humblement il s'incline.

Oh ! qu'ils sont grands ces jours dans les vœux de la foi !
Et la cause du ciel, plus que celle du Roi,
D'un prochain avenir y médite l'attente :
Car une France anglaise eût été protestante.

Aussi les Anges saints vont combattre aujourd'hui.
Que feroit Jeanne d'Arc seule et sans leur appui ?
Et toi, de cette lutte ô chantre téméraire !
Sans entendre leur voix que prétendrois-tu faire,
Et que voudrois-tu dire? A genoux, à genoux !
Écris sous leur dictée, et gloire au Dieu jaloux !

Oui, dans l'émotion où j'entends ces paroles,
J'abjure et les pensers et les concerts frivoles !
Je ne veux plus de vous, restes des vanités,
Comme elles, au néant soyez précipités.
Et vous, devant mes yeux demeurez seuls, saints Anges ,
De mon terrestre cœur brisez, brisez les langes,
Qu'il s'élève par vous aux sublimes accords,
Pour célébrer le Dieu des vivans et des morts.
Le miracle apparoît aux rayons de sa flamme ;
Leur céleste harmonie a passé dans mon âme,
Et je puis révéler à l'univers pieux
Dans la fille des champs tout le secret des cieux.

Cette fois, Micaël, guerrier divin, s'élance,
Comme au jour où Satan fut percé de sa lance,

Et jeté tout meurtri jusqu'au fond des enfers.
La splendeur de son front se répand en éclairs ;
Ses yeux sont allumés comme une lampe ardente,
Et l'accent de sa voix promène l'épouvante.
Ses reins sont entourés d'une ceinture d'or ;
Ses ailes vers la nue étendent leur essor,
Son pied étincelant s'est posé sur la Loire,
Et les flots étonnés roulent en flots de gloire ;
Il porte, d'une main, un glaive tout de feu,
Symbole fulminant des vengeances de Dieu ;
De l'autre, à sa poitrine il tient l'égide auguste,
Abri de l'innocence et bouclier du juste.

Sitôt que dans les airs ce radieux éclat
Annonce à Jeanne d'Arc le signal du combat,
Elle quitte Orléans et vogue vers une île
En laissant à Dunois la garde de la ville.
Puis, du bronze affrontant les saluts meurtriers,
Elle a passé le fleuve avec quelques guerriers.
Et l'Archange lui dit : « Ne comptez point leur nombre,
« Et suivez-moi partout, comme vous suit votre ombre. »

Jeanne s'est confiée au bras qui la conduit.
Seule de la voix sainte elle entendoit le bruit,
Pareil à la clameur d'une vaste assemblée.
Mais toute la nature en a paru troublée :
Et l'œil veut regarder, même sans avoir vu,
Et l'oreille écouter, sans avoir entendu.

Pour la solennité d'une pieuse attente,
La gloire est trop jalouse et trop impatiente.
Un bruit court; on le sait, on le voit: Glacidas
A de Saint-Jean le Blanc retiré ses soldats,
Et livré la bastille aux flammes dévorantes.
Aussitôt des Français les armes délirantes
Avant l'ordre de Jeanne ont poursuivi l'Anglais.
Mais Glacidas revient, et les voilà défaits!

Ah! ne l'oubliez plus : non, ce n'est point la terre,
C'est la fille du ciel qui combat l'Angleterre.
Tous les succès pour vous s'attachent à ses pas.
Suivez son étendard, ne le devancez pas.

L'Archange avoit au loin replié sa lumière,
Et Jeanne étoit restée elle-même en arrière,
Quand le flot des vaincus, l'emportant avec eux,
Donne pour la retraite un signal désastreux.

Les démons, accourant du rempart des Tournelles,
Provoquoient Glacidas à des fureurs nouvelles.
Comme lui, ses Anglais ont tous repris du cœur ;
Ils poursuivent la vierge avec un ris moqueur :
« Venez, s'écrioient-ils, venez voir l'Inspirée!
« Car ce bel astre, hélas! n'a pas longue durée.

« Qu'Orléans au miracle ait soin d'être attentif!
« Hâtez-vous! elle fuit. La voilà dans l'esquif. »

Et Jeanne, il est trop vrai, Jeanne s'est rembarquée!
L'héroïne d'hier est aujourd'hui moquée.
Le peuple orléanais la voit du haut des murs;
Il tremble; il ne croit plus aux prodiges futurs;
Il a même oublié la gloire de la veille.
Des Anglais triomphans tout l'orgueil se réveille;
Kroudna, dans son ivresse, ose porter ses pas
Parmi des flots de sang jusque vers Glacidas,
Et sur ce front superbe où la rage rayonne,
Elle va de sa main poser une couronne.

La Loire épouvantée effleure sur ses bords
Les cadavres sanglans des mourans et des morts.
On a vu s'abîmer dans cette large plaie
Et Duras et Choiseul, et Gasville et Vibraye :
Ils n'ont pas recueilli le fruit de la valeur!
Coulonces des blessés protége le malheur,
Et, joignant ses efforts aux efforts de la Hire,
Vers un îlot voisin avec eux se retire.
Ainsi, dans ce revers de tous les preux du roi,
Les uns vers les bateaux s'enfuyoient dans l'effroi,
D'autres étoient captifs; et plusieurs chefs de traîtres
Sur le champ de bataille osoient parler en maîtres.
Ces indignes Français, Morhier, Moulins, Pomus,
Du sort des prisonniers vouloient paroître émus;

Auprès de l'Étranger offrant leur patronage,
Ils peuvent en bonheur convertir l'esclavage.
Mais le sage Gorlay avoit à ces félons
Jeté de sa vertu les sévères leçons :
« Réservez pour vous seuls des promesses impures !
« Nous ne recevons rien de la main des parjures ;
« Et les devoirs sacrés remplis dans les revers
« Savent rendre léger le lourd fardeau des fers. »

Jeanne, restant toujours sous l'aile de l'Archange,
A rassemblé dans l'île une foible phalange,
Et leur dit : « C'est par vous, c'est pour vous que j'ai fui ;
« Il faut pourtant, il faut triompher aujourd'hui,
« Et du désastre même où votre âme s'afflige,
« Faire avec plus d'éclat ressortir le prodige.
« Vous combattiez sans moi dans un espoir jaloux.
« Je veux, moi, vous venger avec vous, ou sans vous. »

Aussitôt l'héroïne et la Hire avec elle
Se sont jetés à bord d'une frêle nacelle,
Puis du sanglant rivage ont repris le chemin,
Tenant de leurs coursiers les rênes à la main.

Le pieux étendard n'ayant pas d'autre escorte
Signale à tous les yeux la vierge qui le porte.
« Quoi ! veut-elle ajouter la démence au malheur ? »
Disoit dans la cité le cri de la douleur.

Et les preux ont redit l'écho de ces murmures,
Et l'Etranger y joint le torrent des injures.

La Hire cependant avec plus d'un héros
Accompagnoit encor Jeanne au delà des flots.
De loin, d'autres Français que l'audace rallie
Accourent partager la sublime folie...
Et tout à coup le ciel jette d'étranges feux ;
Et les airs sont remplis de prodiges nombreux.
Les voltigeans essaims sortis des chrysalides
Suivent le gonfalon dans ses élans rapides;
Et les Anglais troublés ont cru voir des esprits
Autour de l'oriflamme et jusque dans ses plis.
Et la peur les arrête : et Jeanne avance, avance;
Et de leur sang la Hire a déjà teint sa lance.

Glacidas interdit ne trouve plus de voix
Pour blasphémer du moins une dernière fois.
Il s'éloigne, il voudroit revoir sa magicienne :
Mais Kroudna vers le pont fuit à perte d'haleine.
Les Anglais ont plié. Jeanne, d'un seul regard,
D'un seul balancement de l'auguste étendard,
Les met en fuite. En vain Percy, Tyrrel, Hasalte,
Voudroient dans la terreur essayer une halte;
L'amazone les pousse, et la Hire combat,
Et son glorieux fer les brise, les abat.
Comme lui Montsoreau, Beaumanoir et Thémines
Semblent porter en eux des puissances divines.

De Gourgues, Mortemart, Contades, Chabrillan,
Avec la même foi, suivent le même élan ;
On diroit que Grammont, Duplessis et Coulanges
Au chemin de l'honneur sont guidés par les Anges.
Ils jettent sur l'Anglais des dards toujours certains...
Les fuyards arrivoient au camp des Augustins.
Du terre-plein déjà le canon les protége.
Mais Jeanne dès l'abord en ordonne le siége ;
Et, sous ses yeux la Hire, et Joyeuse, et Montault,
Et Gamaches lui-même, ont commencé l'assaut.
Le fidèle d'Aulon accourt avec Partade.
Celui-ci des rayons du soleil de Grenade
Dans le sang espagnol a recueilli l'ardeur,
Et parmi les périls il cherche la grandeur.
Il les trouvoit ici dignes de sa pensée.
Près de lui Lusignan, près de lui la Chaussée,
Sous leur valeur prudente abritent ses transports,
Et du labeur de Jeanne embrassent les efforts.
Elle est partout. Sa voix exalte les courages
Et des blasphémateurs ne craint plus les outrages.
Et les Français montoient comme à des échelons
Sur la pierre où le sang trace de noirs sillons.

Un Anglais, de stature à Glacidas semblable,
Du haut de la bastille est encor redoutable ;
Il a blessé Vaudreuil et percé Châtillon :
Mais l'artilleur, docile aux conseils de d'Aulon,
Ajuste le géant et le met en poussière.
Aussitôt sur les murs la pieuse bannière,

Pavillon de splendeur, annonce Jeanne d'Arc.
L'ennemi dans sa fuite abandonne son parc,
Car déjà Montauzier, Coaraze et de Sade
Rompoient et franchissoient la longue palissade;
Et la fougue française, en pénétrant partout,
De ces retranchemens ne laisse rien debout :
Et l'Étranger livroit, en courant aux Tournelles,
Ses tentes, même aussi ses trésors avec elles !
Il est chassé plus vite et plus vite meurtri,
Qu'il ne les a pillés aux autels de Cléry !
Pouvoit-il les prévoir, ces soudaines ruines?
Un ciel noir avertit des colères divines ;
Mais ici le désastre a précédé l'éclair,
Et la foudre a frappé sans avoir troublé l'air.

Au Boulevard du pont la guerrière inspirée
Veut couronner l'éclat de l'auguste soirée,
Et, préparant l'attaque, y consacrer la nuit.
Mais la cité vers elle accouroit à grand bruit;
Le peuple tout entier réclame l'amazone,
Et des cloches au loin le son joyeux résonne.
Orléans la revoit au milieu de ses murs.
Son langage est si vrai ! ses oracles si sûrs !
Ah ! qu'elle parle encore à cette multitude,
En oubliant le tort de leur sollicitude !
Dans un jeûne sévère elle a passé ce jour
Qui rappelle de Christ la souffrance et l'amour.
Aussi, chaque semaine, elle avoit ce saint zèle,
Et la guerrière a fait comme la pastourelle.

Mais l'accent de sa voix étoit trop affoibli ;
Des fruits, un pain frugal l'ont bientôt rétabli :
Et la cité pleuroit, même avant de l'entendre,
Tant les cœurs sont émus d'une ferveur si tendre !

« Vous abjurez ce soir la terreur du matin,
« A vos yeux le miracle étoit plus qu'incertain.
« Vous avez vu l'échec des mortelles phalanges,
« Et vous n'avez pas vu Micaël et les anges.
« Jamais un tel éclat sous le ciel n'a relui ;
« Moi, je le reverrai demain comme aujourd'hui.
« Hautement je l'affirme à la foi qui m'écoute.
« De tout ce que j'annonce, ah ! n'ayez donc nul doute !
« Dès que j'attaquerai les Tournelles du pont,
« A les mettre en vos mains peu d'heures suffiront:
« Et je vous le prédis, et vous devez le croire :
« Ici je reviendrai par le pont de la Loire.
« Quand nous aurons goûté quelque peu de sommeil,
« Soyons prêts à sortir au lever du soleil.
« Bon frère Pasquerel ! vous le savez d'avance,
« Je veux dans le combat votre sainte assistance;
« Car j'y serai blessée, et le sang doit jaillir
« Au-dessus de mon sein; et, près de défaillir,
« J'aurai besoin de grâce et besoin de lumière,
« Et vous me soutiendrez dans la douce prière. »

Le peuple recueilli s'étonne, pleure, croit,
Et dans un calme saint est rentré sous le toit.

L'aube du lendemain vit la fille angélique
Recevant à l'autel le sacré viatique,
Puis retournant au poste où le soin du devoir
Appelle son courage et guide son espoir.

Cependant quelques chefs, dans un orgueil rebelle,
Veulent douter encore : ils sont ligués contre elle ;
Et le siége du pont, ils l'avoient décidé
Dans un conseil nocturne, étoit contremandé.
« Mieux vaut, avoient-ils dit, mieux vaut garder la ville !
« Un triomphe nouveau seroit plus qu'inutile,
« Bientôt il deviendroit périlleux et fatal,
« Si l'Étranger médite un assaut général. »

Oh ! non, tous les démons ne sont pas aux Tournelles !
L'envie inspire encor ces âmes criminelles.

A la porte Bourgogne avant l'aube du jour
Un ordre étoit transmis au frère de Gaucour.
Jeanne d'Arc au passage est bientôt arrêtée...
Mais d'un zèle divin la voici transportée :
« J'ai consulté l'Archange au pied des saints autels.
« Je ne reconnois pas les ordres des mortels !
« Leur sagesse comme eux sera réduite en poudre.
« A Dieu seul le conseil, comme à Dieu seul la foudre ! »

Et le peuple s'émeut ; Gaucour est menacé ;
Il n'ose plus répondre... et la vierge a passé.

Avec elle aussitôt des foules innombrables
Ont traversé les eaux, les îles et les sables ;
Et sur les bords du fleuve elles ont de leurs cris
Épouvanté l'Anglais sous ses puissans abris.

Du vœu des chefs jaloux Dunois n'est point complice.
Il suit Jeanne. Montgon, de Sourches, la Palisse,
Carvoisin, Mascaran et Richard de Gontaut,
Et cent preux ont juré de monter à l'assaut.

Les Tournelles déjà vomissent la mitraille.
Mais le peuple est heureux sur ce champ de bataille.
On diroit que dans l'air d'augustes boucliers
Repoussent loin de lui tous les feux meurtriers.
Oui, les cieux sont ouverts, et dans sa vive joie,
C'est Jeanne qui l'affirme, et Dieu veut qu'on la croie.
Elle a vu Micaël, les Anges et les Saints :
Saint Aignan, saint Euverte ont étendu les mains,
Ont béni la cité fille de leur croyance,
Et du Seigneur sur elle imploré la puissance.

Jeanne a dit aux guerriers : « Courage ! avant le soir
« Les Tournelles du pont sont en votre pouvoir. »
Et, soudain dans les airs élevant sa bannière,
Au pied du Boulevard elle court la première,
Elle y fixe une échelle, et paroît au-dessus.

Ici, héros français, je ne vous nomme plus...
Je vois bien leurs pennons, leurs glaives, leurs panaches,
Et je distingue encore et Biron, et Gamaches,
Et la Hire, et Puyseux, et surtout ce Dunois
Plus noble par lui seul que par le sang des rois.
Mais, oh ! non, ce n'est point leur humaine vaillance,
C'est la force d'en haut qui sur les murs s'élance !
Les Anges, accourant à l'envi dans les airs,
Brandissent de Fierbois l'épée aux mille éclairs :
Sans que Jeanne ait touché la glorieuse lame,
Des veines de l'acier ils font jaillir la flamme.
Ce Boulevard du pont, inexpugnable fort,
Jamais ne tomberoit sous un mortel effort.
Et pourtant l'ennemi semble le laisser prendre !
Lui-même à l'héroïne il est près de se rendre.
Il faut donc un péril pour montrer encor mieux
Comment le grand triomphe est une œuvre des cieux :
Jeanne est blessée ! elle est, hélas ! presque sans vie,
Et par un fer cruel vivement poursuivie !
Mais le coup est paré ; le Volontaire Blanc
Atteint l'Anglais coupable et lui perce le flanc.
Il a reçu lui-même une large blessure ;
Son casque tombe ; on voit l'angélique figure...

Il est mort! ou plutôt il n'est plus orphelin!...
Et Pierrelo s'écrie : « O ciel, c'est Estellin! »
Et nous, nous qui savons sa prière sublime,
Gardons-nous de pleurer! car ce seroit un crime.
Les Anges l'ont porté dans le sein des élus,
Et nul bonheur jamais ne lui manquera plus.

Loin du Boulevard Jeanne est déjà transportée.
Elle a repris ses sens ; et par ses mains ôtée,
La flèche fume encor : le sang coule à longs flots,
Et, pour charmer la plaie en mystérieux mots,
Un vieillard s'avance : « Ah! plutôt mourir, dit Jeanne.
« Non, non, je ne veux rien de ce que Dieu condamne. »
Sa blessure est pansée, et l'on s'éloigne un peu ;
Et frère Pasquerel reçoit son humble aveu.
Elle est restée encore un moment en prière,
Puis tout à coup : « Que fait maintenant ma bannière?
« — Jeanne, un guerrier la porte ; elle touche le mur.
« — Eh bien! tout est à vous, et frappez à coup sûr! »

Et la vierge à l'instant, comme déjà guérie,
Court à la gloire, aux noms de Jésus et Marie,
Reprend son étendard, monte à l'assaut... Grand Dieu!
Oui, vous êtes présent avec elle en ce lieu,
Et le glaive éclatant de l'immortel Archange
Pourra seul expliquer cette victoire étrange.
Car Gédéon avoit peut-être plus de bras
Que Jeanne d'Arc ici, dans ces derniers combats.

Le Boulevard est pris. Deux arches parallèles
Qui du grand bastion conduisent aux Tournelles,
Se couvrent de fuyards. Glacidas au milieu
A reçu de Kroudna ce satanique adieu :
« Au revoir dans l'enfer ! » Soudain le pont s'écroule ;
Des Anglais éperdus il a meurtri la foule.
Glacidas disparoît en jetant un grand cri...
C'est là qu'il blasphéma près de Salisbury !...
Pourtant ne jugeons point. La distance est profonde
De la hauteur de l'arche aux abîmes de l'onde,
Un soupir jusqu'à Dieu peut l'agrandir encor,
Et de la terre au ciel mesurer son essor.

Jeanne sur la ruine a planté l'oriflamme.

Le peuple voit de loin la fin de ce long drame.
A l'autre bord du fleuve il étoit animé
Par un héros qui doit pourtant être nommé :
Giresme, chevalier de cet ordre héroïque
Qui du croissant sauva l'Europe catholique,
Porte sur sa poitrine écrit en traits de feu
Au signe du salut son sacrifice à Dieu.
En vain de Belle-Croix une arcade est brisée,
Une poutre s'étend vers l'arcade opposée ;
Elle est trop courte : alors la main du charpentier
De deux fragmens de bois a fait un pont entier.

Sur ce pont vacillant, longue et périlleuse arche,
Entre l'onde et les feux le héros est en marche,
Et ce Coclès français, avec plus de danger
Que le Coclès romain, brave aussi l'Étranger.
Il arrive, ô prodige! il arrive aux Tournelles...
Le peuple, comme lui, se croit avoir des ailes;
Il le suit; et bientôt, dans cet assaut hardi,
Atteinte par le nord comme par le midi,
L'altière forteresse est aux mains de la gloire,
Et ses défenseurs sont ou noyés dans la Loire,
Ou noyés dans leur sang : le reste est prisonnier.
L'oriflamme a mis fin au siége meurtrier.
Jeanne victorieuse abhorre le carnage,
Et de généreux pleurs inondent son visage.
Oh! combien sa foi vive, en pressant l'ennemi,
Des périls de l'enfer a saintement gémi!
Mais, dans tous ces grands jours, la voix qu'elle a suivie,
C'est l'inflexible voix du maître de la vie.

Chantez un hymne saint, nouvelle Débora,
Et des fidèles cœurs l'écho vous répondra.

« Béni soit le Dieu des armées!
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« J'étois paisible en ma chaumière,
Ne commandant qu'à mon troupeau :
Et voici que de la guerrière
Il m'a fait prendre le manteau,
L'habit, les armes, la bannière ;
Et devant moi de sa lumière
Son ange a porté le flambeau.

« Béni soit le Dieu des armées !
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« Au-dessus des gloires connues
Proclamant déjà ses destins,
La forteresse dans les nues
Élevoit ses créneaux hautains ;
Mais bientôt ses forces perdues
Ou dans les eaux sont descendues,
Ou tombent dans mes foibles mains !

« Béni soit le Dieu des armées !
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« Il courbe les cieux vers la terre,
Il touche la cime des monts :
Il allume là son tonnerre,
Et soudain des éclairs plus prompts,
Plus sûrs que les feux de la guerre,
Ont au loin porté sa colère
Et percé les superbes fronts.

« Béni soit le Dieu des armées!
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« Les enfers, dans leur rage noire,
Osoient enchaîner mes efforts ;
La Meuse, la Vienne et la Loire
M'ont vue errante sur leurs bords,
Et les peuples, avant de croire,
Vouloient, grand Dieu! que de ta gloire
Je leur ouvrisse les trésors.

« Béni soit le Dieu des armées !
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« Les voilà, les signes sublimes
Manifestés à tous les cœurs :
Les humbles sont les magnanimes,
Et les moqués sont les moqueurs,
Et les bourreaux sont les victimes,
Et les hauteurs sont les abîmes,
Et les vaincus sont les vainqueurs.

« Béni soit le Dieu des armées !
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas.

« Ah ! puisse l'ennemi lui-même
Au vrai soleil ouvrir les yeux,
Abjurer les cris du blasphème,
Et, du sein des remords pieux,
Implorant la bonté suprême
Du Dieu qui punit comme il aime,
Obtenir le pardon des cieux !

« Béni soit le Dieu des armées !
Il instruit mes mains aux combats,
Et de ses foudres enflammées
Il brise l'Anglais sous mes pas. »

Un long triomphe suit les deux grandes journées.
Partout de l'Étranger les troupes consternées
Sont en fuite. Suffolck, enfermé dans Jargeau,
Y trouve la prison ; son frère le tombeau,
Et toute leur armée, au lieu d'une retraite,
La honte et le malheur d'une entière défaite.
Jeanne, la foudre en main, les avoit poursuivis,
Car ils n'ont point du ciel écouté les avis ;
Et sur le sol français, comme eux, Talbot s'obstine,
En vain, à ne pas fuir la vengeance divine.
Qu'il tremble ! Jeanne accourt, et déjà la voici
Brisant sur son chemin les murs de Baugency.
Puis, aux champs de Patay, la vierge de la Meuse,
Et plus rapide encore, et plus victorieuse,
Elle l'avoit prédit ! y trouve Richemont,
Et permet les lauriers dont il voile son front.
Aussitôt à Gien les rives de la Loire
Deviennent pour la France un rendez-vous de gloire.
Jeanne y conduit le Roi. Mais, de là, l'Étranger
Sous leurs pas jusqu'à Reims ramène le danger ;
Et la reine Marie est, hélas ! condamnée
A ne point en subir la noble destinée.
Son courage étoit prêt; mais, les ordres des cieux
Sur elle et sur son fils restant silencieux,
Elle n'a point le droit d'outre-passer l'oracle,
Et sa sainte vertu consacre aussi l'obstacle.
Au milieu des périls le cortége royal
A déjà du combat préparé le signal;
Car de Philippe Auxerre avoit suivi les voies,
Et le complot anglais vivoit encor dans Troyes.

Mais, consultant le ciel, la cité de Germain
A la fidèle armée offre d'abord le pain ;
Et bientôt la Champagne a vu sa capitale
Heureuse de briser cette charte fatale
Où la main de Lancastre et la main d'Isabeau
Avoient de la démence exploité le fléau ;
Puis Châlons, déployant la bannière sacrée,
De ses murs aux vainqueurs aplanissoit l'entrée ;
Et Reims, chassant enfin l'ennemi de ses rois,
Ouvroit sa basilique au sacre de Valois.
Les Anges et les Saints y descendent en foule,
Le ciel est sur la terre : et la divine ampoule,
De deux temples voisins parcourant les parvis,
Coule à l'auguste front, comme au tems de Clovis.

Jeanne devant l'autel incline l'oriflamme ;
La France est délivrée : et c'est par une femme!

CHANT DOUZIÈME.

O mort sacrée ! ò doux mystère !
Souffrir pour Dieu n'est pas souffrir !
J'aurais trop langui sur la terre
Du regret de ne pas mourir !

(CHANT XII.)

XII.

Ce front presque semblable au front des Bienheureux,
Pourquoi repose-t-il dans un cachot affreux?
Est-ce que la candeur dort au séjour du crime?
Ou bien à quel tyran faut-il une victime?...
Et qu'il est beau ce front!... Oh! non, jamais, jamais
Une indigne rougeur n'en a souillé les traits...
Et voici même encor des vestiges de gloire,
Un casque, des lauriers... Grand Dieu! qui peut le croire!
C'est Jeanne d'Arc! c'est elle!... Hélas! oui: mais la foi
Doit chasser loin de nous et le trouble et l'effroi.

L'enfer s'agite autour de l'illustre captive;
Et le ciel veille aussi. Terre, sois attentive!
Une lutte nouvelle a déjà commencé.

Le premier vœu de Jeanne est peut-être exaucé :
« Dites-moi de mourir, ou dites-moi de vivre,
« Tous les ordres d'en haut je suis prête à les suivre ! »
Telle fut sa réponse au jour où Micaël
Apparut à ses yeux près du toit paternel.
Puis à Reims, au moment où de son oriflamme
La vierge saluoit l'autel de Notre-Dame,
Dans son cœur elle avoit humblement médité
Et sa rapide vie, et son éternité.

« J'ai servi d'instrument, Seigneur, à vos miracles :
« Puis-je, fixant les yeux sur vos saints tabernacles,
« Puis-je, pour récompense, espérer le seul bien
« Éternel comme vous ? car ce monde n'est rien. »

Soudain la voix céleste avoit répondu : « Jeanne,
« Vous qui du sanctuaire avez goûté la manne,
« Ce trésor des élus, l'avez-vous bien compris ?
« Il descend de la croix ! le ciel est à ce prix.

« — Si Dieu vient à mon aide avec vous, saint Archange,
« Sous cette croix de sang, heureuse, je me range.
« — O Jeanne, quels tourmens il vous faudra souffrir !
« — Entre les bras du Christ il est doux de mourir.
« — Ce zèle, l'aurez-vous jusqu'au moment suprême ?
« — Si Dieu daigne habiter avec le cœur qui l'aime.
« — Eh bien ! restez guerrière, et loin de Domremi

« Vous tomberez aux mains d'un cruel ennemi !
« Je l'ai prophétisé, vous en avez mémoire :
« Le salut vous attend dans un foyer de gloire. »

Et les soupirs de Jeanne, et son intime vœu,
Micaël les porta jusqu'au trône de Dieu.
Le ciel les vit briller parmi les sacrifices
Où coule un océan d'ineffables délices ;
Et du fond des parvis de l'éternel séjour,
Des torrens de bonheur et des torrens d'amour
Inondèrent le sein de cette humble mortelle :
« Que le Seigneur est doux, et qu'il est bon ! dit-elle.
« Sa gloire va bientôt s'entr'ouvrir à mes yeux...
« La souffrance et la mort ! c'est le chemin des cieux. »

Mais nul terrestre cœur ne comprend ce langage ;
Et déjà les démons, par un triple message,
Vont apprendre aux enfers, avec d'horribles cris,
Comment Jeanne blessée aux fossés de Paris,
Prisonnière de guerre aux portes de Compiègne,
Aux prisons de Rouen voit la fin de son règne.

« Et ce n'est point assez ! a dit Satan, il faut
« La pousser, s'il se peut, jusque sur l'échafaud.
« Tâchons qu'elle s'effraye et qu'elle se renie,
« En face de la mort et de l'ignominie.
« Vous tous, fils de ma rage et princes des maudits,

« Vers cet immense but dressez vos plans hardis.
« Si, même dans les fers, une vertu sacrée
« De son timide cœur vous ferme encor l'entrée,
« Vers les derniers excès dirigez vos efforts ;
« Elle est captive : osez, osez flétrir son corps !
« Et quand sa honte aura subi le joug infâme,
« Peut-être saurez-vous aller jusqu'à son âme.
« Vous ne l'oubliez pas : dans un sein virginal
« Jamais vous ne pouvez seuls essayer le mal.
« Mais dans la race humaine il est assez de vices
« Pour vous procurer l'aide et le choix des complices.
« Avec eux osez tout!... pouvions-nous l'espérer?
« La proie est dans nos mains ; il faut la dévorer. »

Et bientôt Jeanne d'Arc, fuyant épouvantée,
Des tours de Beaurevoir s'étoit précipitée...
Pourquoi, grand Dieu ! pourquoi? L'enfer le sait trop bien!
Elle n'a point péri... l'Archange est son gardien ;
C'est par lui, c'est par lui que la chaste héroïne
Eut l'inspiration d'une sainte Appoline !
Si désormais des fers sont rivés à ses pieds,
Autour d'elle du moins les crimes épiés
Restent silencieux ; car la rage ennemie
Jure de la livrer vivante à l'infamie ;
Et deux mille écus d'or payés pour sa rançon,
Comme rançon royale, au capteur bourguignon,
Ont assez annoncé que cette prisonnière
Avoit pour ses tyrans une valeur princière.
Ils espèrent donc tous, d'accord avec Satan,

Attacher l'innocence à l'infâme carcan ;
Et des hommes vendus à leur hypocrisie
Accusent l'humble foi du crime d'hérésie!
Ils sont Français, hélas! Le prélat de Beauvais,
Sommièvre, se livrant au parti de l'Anglais,
Lui promettoit vengeance à la fin de ce drame.
Jeanne dans sa limite est prise ; il la réclame :
Et voici qu'à Rouen, aux yeux de l'Étranger,
Sa fureur la condamne avant de la juger.

Ta splendeur immortelle, Église toujours sainte,
Par un ministre impur ne sauroit être atteinte :
Dans les apôtres même il se trouve un Judas,
Et parfois un impie au sein de tes prélats !
Je puis donc sans réserve, et sans blesser ta gloire,
Dire la vérité, comme la dit l'histoire.

L'iniquité comprend que des peuples entiers
Gardent le souvenir du décret de Poitiers ;
Elle sait que leurs yeux déjà fixés sur Jeanne
Confondront l'imposteur, surtout s'il la condamne.
L'évêque est le seul juge ; il use de son droit.
Mais un coupable a peur quand l'univers le voit ;
Il voudroit donc couvrir sa haine criminelle
Sous l'aspect imposant d'une cour solennelle ;
Et soixante assesseurs, constamment recrutés,
Doivent dans le procès siéger à ses côtés.
Dans son prétoire impur l'Étranger se relève ;

Et la main de justice il la tient : c'est son glaive!
Pourtant nous entendrons bientôt, plus d'une fois,
Sortir des cœurs français de courageuses voix.

« Jeanne, faites serment, lui dit le juge inique,
« Sur les points de la foi, d'être en tout véridique.
« — Je ne saurois trahir, même au nom de la foi,
« Ni les secrets du ciel, ni les secrets du Roi.
« Dieu me l'a défendu par un ordre suprême.
« — Juge-évêque, je tiens la place de Dieu même.
« — A vos pieds prosternée au tribunal sacré,
« Entendez-moi, seigneur, et je vous répondrai ;
« Mais devant les mortels Dieu me ferme la bouche.
« — Du moins sur la foi sainte et tout ce qui la touche,
« Jurez. — Oui, sur la foi je jure, et rien de plus...
« Ah! malheur aux sermens quand ils ne sont pas dus !
« — Vous avez voulu fuir : vous êtes condamnée
« Si vous tentez encor... — Mais je suis enchaînée !
« — Par votre faute. — Oh ! non ; la fuite est un devoir
« Quelquefois. — Répondez. Allez-vous vous asseoir
« Outre le tems pascal à la table sacrée?
« — Ma ferveur en ce point doit rester ignorée...
« Suis-je votre brebis? Êtes-vous mon pasteur ?
« — Non, mais je suis du moins juge interrogateur.
« — Parlez donc comme un juge, et je vais vous répondre.
« — Quoi! tu foiblis, Prélat, quand tu peux la confondre?»
Osoit dire Warwick. Soudain de nombreux cris
Dans toute l'assemblée ont ému les esprits ;
Et l'on entend rugir les infâmes cohortes

Gardiennes de la salle et gardiennes des portes.

A l'Anglais en secret Sommièvre jette un mot,
Et l'interrogatoire est repris aussitôt.

« Expliquez-nous d'abord, Jeanne, je vous l'ordonne,
« Les révélations touchant votre personne.
« — Ce que j'ai dit partout, je puis le dire ici,
« Sans peur et sans regret, seigneur; et le voici :
« Au sortir de l'enfance, une voix merveilleuse
« A frappé mon oreille aux rives de la Meuse.
« Elle me conseilloit d'être pure toujours;
« Aussi l'amour de Dieu fut toutes mes amours.
« Et par saint Micaël je fus accoutumée
« A l'incroyable espoir de conduire une armée;
« Vous avez su comment!... Et les chœurs des élus,
« Et les vierges des cieux, souvent je les ai vus.
« — Dites sous quelle forme apparoissoient les Saintes.
« — La gloire et la splendeur sur leurs fronts étoient peintes.
« Elles venoient vers moi se pencher doucement,
« Et me permettre aussi presque un embrassement.
« Ah ! souvent à leurs pieds mon heureuse tendresse
« Dans l'extase du cœur épanchoit son ivresse...
« Et leur parole étoit plus douce que le miel...
« J'eusse voulu les suivre et m'envoler au ciel.
« — Pouvez-vous retracer le portrait de l'Archange?
« — Oh ! pour les yeux mortels comme il étoit étrange !
« Nul soleil et nul feu jamais n'auront l'éclat

« Dont il resplendissoit, surtout dans le combat,
« Où, devant moi traçant un sillon de lumière,
« Au chemin de la gloire il guidoit ma bannière.
« — Et vous permettoit-il aussi de l'embrasser?
« — Quand jusqu'à mes regards il daignoit se baisser,
« J'embrassois ses genoux, je croyois voir Dieu même.
« — Impose-lui silence, Évêque, elle blasphème!
« S'écrie encor l'Anglais. — Laissez-la s'accuser,
« Ce n'est pas le moment de la désabuser,
« Répondoit le prélat. Continuez donc, Jeanne.
« — J'ai pitié de mon juge, et j'ai peur qu'il se damne!
« Je comprends sa parole, il la dit contre moi.
« L'impartialité devroit être sa loi.
« — Silence! et répondez sans aucun artifice.
« Vous n'avez pas le droit de juger ma justice.
« — C'est vrai! Dieu seul est juge. — Eh bien donc! taisez-vous!
« — Oui, nous devons nous taire. Il nous jugera tous. »

Sommièvre furieux ordonne que Belpère
Préside en attendant la fin de sa colère.
Ce docteur, à la fois Anglais et Bourguignon,
Par sa haute science avoit quelque renom.

« L'habit que vous portez, Jeanne, est une imposture,
« Un scandale maudit par la sainte Écriture.
« — Mais les voix m'ont prescrit des vêtemens guerriers;
« Je l'ai dit, comme à vous, aux sages de Poitiers.
« Celui qui fait la loi peut lever la défense,

« Et dans ce qu'il permet il ne voit plus d'offense.
« — A quel signe avez-vous reconnu le dauphin?
« Est-ce, on l'a prétendu, dans un éclat divin,
« Et de ses propres yeux a-t-il vu le prodige?
« — A ne point vous répondre ici le ciel m'oblige.
« — Mais l'évêque est toujours le juge de la foi.
« — Non, l'ami des Anglais ne peut me juger, moi.
« — Et pourquoi donc sans cesse accuser l'Angleterre?
« — Sa haine contre moi devient-elle un mystère?...
« — Les Anges et les Saints aiment-ils les Anglais?
« — Les Anges et les Saints sont à Dieu pour jamais;
« Ils doivent donc aussi, vous le savez vous-même,
« Haïr tout ce qu'il hait, aimer tout ce qu'il aime.
« -- Pour juger les Anglais par ce détour subtil,
« Vous allez jusqu'à Dieu : Dieu donc les aime-t-il?
« — Je ne sais; mais je dis, dans ma ferme croyance,
« Qu'ils seront tous chassés de la terre de France. »

A ces mots l'Étranger, comme aux murs d'Orléans,
Sembla muet d'abord sous des coups foudroyans;
Puis, jetant sa fureur dans un torrent d'insultes,
Du souffle des démons murmura les tumultes.
Tels mille flots heurtés sur les écueils des mers,
Du bruit de leur courroux épouvantent les airs.

A la tour du château quand Jeanne est reconduite,
Les mêmes hurlemens volent à sa poursuite.
Mais le peuple partout, dans le deuil abattu,

D'un silence éloquent honore sa vertu.
Dans l'affreuse prison sitôt qu'elle est rentrée,
Des suppôts de l'enfer la foule conjurée,
Précipite son vol, et, libre de tout frein,
S'en va tenir conseil au fond du souterrain.

« Il faut tenter encor, leur disoit Asmodée,
« Les efforts dont Satan nous inspira l'idée.
« Contre Jeanne aujourd'hui l'Anglais et le prélat
« Apprendront sans colère un nouvel attentat.
« Vous avez entendu tous les cris de la haine!
« Ainsi l'impunité doit donc être certaine.
« Remontons à la tour, et les gardiens des murs
« Obéiront sans crainte à nos souffles impurs. »

Aussitôt les démons dans les cœurs, dans les âmes,
Ont trouvé des échos de leurs soupirs infâmes.
Déjà sur ses vieux gonds, au milieu de la nuit,
Une dernière porte avoit roulé sans bruit,
Et voici le cachot!... et la clef menaçante
Va l'ouvrir... O prodige, ô soudaine épouvante!
Eux-mêmes aux geôliers les esprits ténébreux
Ont inspiré le trouble et la fuite avec eux.
Tandis que l'œil mortel n'a pas vu la lumière,
De la couche de Jeanne angélique barrière,
Les maudits retrouvoient aux mains de Micaël
L'éclair qui les plongea dans l'abîme éternel.
Ils revoyoient aussi sa foudroyante gloire,

Dont leur ancienne rage a gardé la mémoire ;
Et sous son bras vengeur expulsés, confondus,
A travers l'ombre noire et les sentiers perdus,
Ils fuyoient, ils fuyoient en jetant leurs alarmes
Parmi tous les gardiens, porte-clefs, ou gens d'armes.
Et quand le jour paroît, la vierge, à son réveil,
Ignore quel miracle a béni son sommeil.

L'œil encore enflammé du feu de la vengeance,
Sommièvre reparoît, ouvre chaque séance,
Et, n'osant pas lui-même affronter le débat,
Reste silencieux comme hors de combat.
Par son ordre déjà Belpère continue :

« Jeanne, la voix du ciel est-elle revenue,
« Et depuis le procès?... — Même encore aujourd'hui,
« Dès le matin. — Comment? — Un beau ciel a relui
« Au fond de mon cachot, et cette voix amie
« M'éveilla doucement, car j'étois endormie.
« — Vous a-t-elle touchée en vous éveillant? — Non ;
« Mais, comme en un soupir elle disoit mon nom :
« *O Jeanne ! pauvre Jeanne !* — Et pourquoi venoit-elle ?
« — C'est pour me consoler, car souvent je l'appelle.
« A mes pleurs elle vient bien des fois tous les jours.
« Pourrois-je vivre, hélas ! sans un divin secours?
« — Que vous a-t-elle dit?—De n'avoir nulle crainte.
« Je rêvois de mon juge : elle entendoit ma plainte...
« *Réponds-lui hardiment, sans chercher un milieu*

« *Au langage dicté par le souffle de Dieu ;*
« *Il sera ta lumière, il sera ton refuge...*
« Evêque de Beauvais, qui vous faites mon juge,
« Ce grand Dieu, vous aussi, doit vous interroger
« A votre tour... Hélas ! il est grand ce danger ! »

Ainsi s'expliquoit Jeanne ; et toute l'assemblée,
Dans un morne silence attentive et troublée,
Laisse passer la foudre. Et Belpère a repris :
« Pensez donc à vous-même et calmez vos esprits,
« Jeanne ! — Mais je suis calme, et rien ne m'intimide ;
« J'écoute, et je réponds à celui qui préside.
« — Pourtant vous n'avez pas en tous points répondu.
« Est-ce donc que les voix vous l'auroient défendu?
« — Attentive, je garde ou je romps le silence,
« En respectant toujours leur ordre ou leur défense,
« Sans jamais obéir à des conseils humains ;
« Et le secret du ciel restera dans mes mains...
« Cet oracle, il est vrai, regarde ma patrie,
« Son Roi victorieux et sa Reine chérie,
« Et les futurs destins de Louis d'Orléans...
« Et puis, dans à peu près la moitié de mille ans,
« Le sanglant avenir où deux branches royales,
« A la honte de l'une, apparoîtront rivales...
« Mais sachez seulement qu'au sang de saint Louis,
« Si quelque impur rameau déshonore les lis,
« En vain il étendra l'orgueil de son feuillage,
« Mutilé, dispersé par les vents de l'orage...
« — Vous vous égarez, Jeanne. — Ah ! messire, cessez

« De m'en demander plus si j'en ai dit assez,
« Car pour approfondir au loin ces destinées,
« Il faudroit de longs jours, et même des années.
« — Expliquez-vous du moins sur nos tems : dites-moi,
« L'oracle parle-t-il souvent de votre Roi ?
« — Il lui promet toujours des victoires nouvelles.
« Puissé-je le revoir !... Ah ! que n'ai-je des ailes !...
« — Croyez-vous que les voix ne vont pas jusqu'à lui ?
« — Ne m'interrogez point sur les secrets d'autrui.
« — Dites-nous seulement quelle est votre pensée.
« — Je sais à quoi la vôtre est très-intéressée.
« — Répondez sans harangue, et vous répondrez mieux...
« L'Archange a-t-il un corps, un visage, des yeux?
« — Ah ! je puis cette fois répondre sans harangue,
« Car tout ce que j'ai vu n'est dans aucune langue.
« — Essayez... —Oh ! non, non ; c'est à vous de savoir
« Ce que la foi vous dit, quand l'œil ne peut rien voir.
« — Votre Roi, qui vous sait aux mains de la justice,
« Ne vous réclame point, vous sa libératrice !
« Le comprenez-vous? — Oui, car j'ai su l'obliger
« A me laisser captive, à ne point me venger,
« Quand je lui racontois comment je serois prise ;
« Et mes voix l'avoient dit avant mon entreprise.
« Dieu seul, sachez-le donc, se réserve pour lui
« La glorieuse fin d'un prodige inouï ;
« Et lorsqu'à des mortels sa droite m'abandonne,
« Elle tient en réserve une sainte couronne.
« — Ainsi votre salut vous paroît assuré !
« — Il est sûr, comme Dieu veut qu'il soit espéré.
« — Et croyez-vous donc, Jeanne, être en état de grâce ?

« — Ah ! Dieu seul dans mon cœur voit tout ce qui se passe.
« Si j'ai sa grâce en moi, qu'elle daigne y tenir !
« Et si je ne l'ai pas, qu'elle daigne y venir ! »

Et le pieux Fabry se lève : « La réponse
« A signalé, dit-il, l'abus que je dénonce !
« La grâce est un mystère au fond de tous les cœurs. »

Et Sommièvre répond avec des ris moqueurs :
« Pour d'autres tems, Fabry, réservez la science,
« Et vous auriez mieux fait de garder le silence.
« — Et pourquoi sommes-nous vos assesseurs, prélat?
« Est-ce pour le conseil, est-ce pour l'apparat?
« — C'est pour glorifier la chaire épiscopale,
« Et non point pour venir répandre le scandale. »

Puis l'orage annoncé par de sourdes rumeurs
De toutes parts éclate en bruyantes clameurs,
Où la voix des Anglais est surtout entendue.
Dans ce tumulte alors la cause est suspendue,
Et, pour les autres jours et les autres débats,
De nombreux assesseurs ne reparoîtront pas.
Mais l'Inquisition, par l'évêque invitée,
Y fut, comme à regret, enfin représentée.

Non, non, le souffle impur sortant des cœurs mortels

Jamais ne put s'unir à la voix des autels!
Et quand le mal se voit, même au trône de Rome,
Il n'est point de l'Église, il est toujours de l'homme!
Allez jusqu'à la source, et vous trouvez l'enfer.

Aussi, prêtant sa haine aux fils de Lucifer,
Le prélat contempteur des droits de l'innocence
Du tribunal tronqué reprend la présidence.

« Jeanne, faites serment de ne rien nous celer.
« — Oui, sauf tout ce que Dieu défend de révéler.
« — Jurez absolument, ou vous êtes perdue!
« — Ainsi dans vos conseils ma sentence est rendue!
« — O fille opiniâtre! as-tu donc fait le vœu
« De ne point obéir? — Mais j'obéis à Dieu.
« Vous pouvez dans la mort m'infliger le martyre;
« Non me faire jurer plus que je ne dois dire. »

Et Sommièvre s'irrite; et soudain l'on entend
Estivet, promoteur : « Apprenez qu'à l'instant
« Un fait m'est dénoncé. Jeanne dans la chapelle
« Tout à l'heure a porté sa face criminelle.
« — Eh quoi! dit le prélat, appariteur Massieu,
« Est-ce vous qui l'avez introduite au saint lieu?
« — Oui, seigneur. Et pouvois-je en refuser l'entrée?
« *Jésus-Christ est donc là!* m'a dit Jeanne éplorée.
« *A ses pieds laissez-moi l'adorer un moment,*
« *Messire, oh! pour mon âme, oh! quel soulagement!*
« Et moi, prêtre de Dieu, j'ai permis la prière,

« Une seule minute, à l'humble prisonnière.
« — Vous avez fait très-mal, et je vous l'interdis
« Désormais; car ses pas doivent être maudits.
« — Évêque, reprend Jeanne, ah! pensez à votre âme! »
Le promoteur s'écrie : « Audacieuse femme,
« Tais-toi! » Puis le prélat, dans l'effroi des remords,
Redoute encor l'ardeur de ses fougueux transports.
Il veut un suppléant; mais ce n'est plus Belpère,
C'est Jean de Fontana, nouvel auxiliaire.

« Croyez-vous que le ciel ait inspiré vos voix?
« — Comme je crois en Dieu, messire, je le crois.
« — S'il en est ainsi, Jeanne, il faut, en leur présence,
« Des cœurs toujours gardés dans la sainte innocence.
« Le vôtre est-il exempt de tout péché mortel?
« — Quant à mon cœur, Dieu seul jugera s'il est tel;
« Quant à mes actes, oui, je puis en rendre compte :
« Aucun d'eux à mon front n'a fait monter la honte.
« — Pourtant, on vous impute, outre les visions,
« Un déplorable goût de superstitions,
« Tel que des talismans, merveilles réchauffées,
« Et de la mandragore, et de l'arbre des fées.
« — Je déteste les vœux que l'Église proscrit,
« Et je n'ai qu'une foi, la foi de Jésus-Christ.
« — Et que faisiez-vous donc de certaine effigie
« Où le culte sacré se mêle à la magie?
« — Mon étendard!... Il est semblable aux étendards
« Qui des hommes au ciel élèvent les regards.
« — On dit qu'il fut au sacre à Reims : faut-il le croire?

« — Comme il fut à la peine, il étoit à la gloire!
« — Tous vos guerriers croyoient combattre au nom des cieux:
« Vous jetiez dans leurs rangs des mots mystérieux...
« — Je disois, en courant au combat la première,
« Entrez dans les Anglais! et suivez ma bannière! »

Les réponses de Jeanne, admirables éclairs,
Réjouissoient le ciel, irritoient les enfers,
Et versoient sur la terre, en larges étincelles,
La rage aux cœurs pervers, la joie aux cœurs fidèles.
Les conseils du mensonge et de l'iniquité
En vain d'un voile obscur masquoient la vérité,
Elle reparoissoit, lumière toujours vive,
Dans l'inspiration de la sainte captive.
Sommièvre est effrayé de l'éclat du grand jour,
Et la voix des démons lui suggère un détour.
De tous les examens subis par l'accusée
L'analyse menteuse est bientôt disposée;
Et, sur ce faux rapport, les universités
Répondent anathème à tous les faits cités.
Alors, fiers du succès de ces vils subterfuges,
On a vu reparoître accusateurs et juges.

Sur l'ordre du prélat et de l'inquisiteur,
Cette fois, on entend l'avis du promoteur.
« Il faut, dit Estivet, que Jeanne, hors l'Église,
« Au glaive séculier désormais soit remise;
« Car elle est devenue un juste objet d'horreur,

« A des signes certains et de schisme et d'erreur,
« Et même d'hérésie : et ce crime complexe,
« Et le port d'un habit étranger à son sexe.
« Enfin tout la condamne. Elle est digne de mort! »

Mais, dans l'émotion d'un généreux transport,
Contre l'iniquité de cet avis funeste,
Un grand nombre de voix se révolte et proteste.

Frère Isambard osoit, avec un saint éclat,
Attaquer les abus commis par le prélat :
« Où donc est l'équité dans la marche suivie?
« Vous jugez sur l'honneur, la liberté, la vie,
« Et lorsque Jeanne d'Arc est là sans défenseur,
« Vous imposez silence à plus d'un assesseur!
« Puis, en secret le juge examine et consulte,
« Et colportant au loin sa procédure occulte,
« Il s'en revient armé de condamnations
« Où Jeanne ignore tout, même les questions...
« C'est offenser les lois du ciel et de la terre! »

Ainsi se dévoiloit l'œuvre de l'Angleterre ;
Et l'enfer rugissant avec le Léopard
Avoit maudit la voix du loyal Isambard ;
Et l'impudent Warvick, dans l'accès de sa haine,
Veut le précipiter au courant de la Seine.

Voilà donc la justice et l'espoir des tyrans!
Le trouble et la terreur ont parcouru les rangs.
L'hypocrite prélat, sûr de cette influence,
Propose à l'accusée un conseil de défense.
« Mais ce n'est plus, seigneur, ni le tems, ni le lieu...
« Et je veux m'en tenir au seul conseil de Dieu! »

Dans le cœur de la vierge alors des flots de grâce
A de terrestres vœux n'ont point laissé de place,
Et ses yeux, contemplant la gloire des élus,
De ses juges mortels ne s'inquiètent plus.
Son sacrifice est fait. Ah! pourquoi tarde-t-elle,
Cette mort, vrai signal de l'aurore éternelle?
Jeanne, dans son cachot, au soleil de la foi,
Sembloit d'un corps d'argile avoir brisé la loi,
Et même de la terre ignorer le mélange;
Elle étoit comme l'âme, elle étoit comme l'ange.
Les chœurs des Bienheureux, et la nuit, et le jour,
De leur splendeur divine illuminoient sa tour;
L'échelle de Jacob y retrouvoit sa base;
Et Jeanne s'élevoit dans un regard d'extase.
Avec eux, cette fois, l'archange Gabriel
Lui révéloit déjà tous les abords du ciel.
Et Jeanne monte encore : et la barque de Pierre
Apparoît à ses yeux dans des flots de lumière,
Arche mystérieuse, où le Christ est vengé
Sur les impurs débris du monde naufragé.
Avec plus de pitié que l'arche du déluge,

A l'effroi des pécheurs entr'ouvrant un refuge,
Elle penche vers eux son bord hospitalier,
Et les confie au Dieu qu'ils vouloient oublier.
Et Jeanne voit de loin un infernal génie
Infectant Albion comme la Germanie,
Tandis que, même aux jours de sang et de terreur,
La France dans sa foi reste pure d'erreur.
Et Jeanne monte encore : et ses regards sublimes
Apercevoient, bercés au-dessus des abîmes,
De grands peuples d'enfans mieux gardés mille fois
Que ne le fut jamais aucun enfant des rois...
Et pourtant à leurs yeux, privés du bien suprême,
On retrouve des pleurs : ils sont morts sans baptême !
Hélas! loin de l'Église et des bras maternels,
Ils sont de l'espérance orphelins éternels.
Une autre sphère s'ouvre ; et Jeanne monte encore :
Elle voit presque un ciel dans un feu qui dévore ;
Et d'innombrables saints, tous brûlés en ce lieu,
Bénissent leur souffrance : ils sont sûrs de voir Dieu !
Et Jeanne monte encore : un cri de la prière,
A souvent renversé la brûlante barrière ;
Et l'infini bonheur déjà semble entr'ouvert
Aux âmes dont, hélas ! le cœur a tant souffert!
Et voici des parfums ; et la douce harmonie
A rassemblé les voix d'une foule bénie.
Mais à leur auréole un nuage resté
Indique un large vide à leur félicité...
Amis, tendres amis, priez, priez pour elles !
La prière est la clef des portes éternelles.
Et Jeanne monte encore : et le divin amour

L'emporte jusqu'au seuil du bienheureux séjour.
Elle contemple alors, et bien plus manifestes,
Les fronts qu'elle a connus aux visions célestes.
Elle entend l'Hosanna des immortels concerts...

Et, plus haut, non! les cieux ne lui sont pas ouverts.
En vain l'œil voudroit voir, en vain l'oreille entendre,
En vain le cœur mortel tenteroit de comprendre
Les délices sans terme, héritage des Saints...
Et ta lyre, ô David, s'échappe de tes mains!...
Que pourroient donc ici des accens de poëte,
Quand la parole manque à la voix du prophète,
A la voix de l'apôtre, à toute humaine voix?...

Il nous reste du moins un calvaire et la croix.

Des extases du ciel la captive retombe
Dans un mal périlleux et voisin de la tombe.
« Gardons-nous, dit l'Anglais, de la laisser mourir!
« Toi, médecin du corps, sache donc la guérir.
« Le bûcher est tout prêt : conserve la victime,
« Car son accusateur sait lui trouver un crime. »

Et Jeanne, hélas! revient des portes du tombeau.
Aussitôt, sous ses pas, s'ouvre un piége nouveau.
Ses ennemis ont peur de cette voix publique
Qui la venge déjà d'une sentence inique.
Le prélat le comprend : il ne peut, dès l'abord,

De l'accusation la conduire à la mort.
Mais, si par quelque fraude il obtient qu'elle abjure,
Il la dira relapse, et sa perte est plus sûre.

La vierge alors reçoit du divin Micaël
L'ordre de vivre encore en attendant le ciel :
« Ah ! ne cessez jamais, Jeanne, de vous défendre ;
« Le martyre est un don qu'il faut savoir attendre.
« A vos soupirs d'amour Dieu ne faillira pas ;
« Gardez donc d'avancer un généreux trépas !
« Non, non, le Léopard ne lâche point sa proie,
« Et vous ne perdrez rien de l'éternelle joie. »

Heureuse d'un espoir si hautement permis,
Jeanne n'irrite plus les glaives ennemis.
Mais le peuple en secret pour elle pleure et tremble,
Car des sbires anglais la foule se rassemble,
Et des grands criminels déjà le char sanglant
S'avance précédé d'un cortége hurlant ;
On voyoit arriver, au milieu des murmures,
Vers le prétoire affreux l'instrument des tortures.
La salle s'est rouverte, et le nouveau débat
Montre encor l'héroïne en face du prélat.

« Jeanne, obéirez-vous à la voix de l'Eglise?
« — A l'Eglise de Rome, oui, je reste soumise,
« Et non point à vous seul, évêque de Beauvais.

« — C'est à moi de juger tous les points du procès.
« Je représente donc l'Eglise universelle,
« Et j'ai le droit aussi de vous parler comme elle.
« — Je ne m'y soumets point s'il en doit être ainsi.
« — Hommes de la torture, approchez-vous d'ici!
« — Ah! je ne les crains pas! et vous, sachez d'avance
« Que sur moi les tourmens n'ont aucune puissance.
« Et quand on aura mis tout mon corps en lambeaux,
« Mes juges n'auront rien de plus que mes bourreaux. »

L'accent de Jeanne d'Arc émeut toute la salle.

« L'Eglise est assemblée au concile de Bâle ;
« Il faut y recourir, Jeanne! » a dit Isambard.
Et Sommièvre lui jette un foudroyant regard.

Jeanne reprend : « Voici ma réponse dernière ;
« Dieu daigne chaque jour m'envoyer sa lumière,
« Et quand à mes soupirs il entr'ouvre les cieux,
« Puis-je donc refuser ma croyance à mes yeux?
« — Ainsi, contre vous, Jeanne, en vain Pape et Concile
« Oseroient s'élever : tout seroit inutile.
« — Menez-moi devant eux, et leur sainte équité
« Aura des yeux pour voir toute la vérité.
« — Mais à vos visions s'ils disent anathème?
« — Quoi! puis-je donc jamais me renier moi-même?
« — Grand Dieu! vous l'entendez! s'écrioit le prélat,

« C'est l'accent, c'est l'espoir, c'est l'air de l'apostat.
« Si l'Église lui dit : Vous vous êtes méprise !
« Elle répond : Je crois en moi plus qu'à l'Église...
« Gardes, qu'on la remmène au fond de son cachot ! »

Et l'inique sentence est rendue aussitôt.

Jeanne d'Arc, déclarée hérétique et sorcière,
Doit être enfin remise à la main séculière.
Elle peut toutefois échapper à la mort ;
Qu'elle abjure ! et le juge adoucira son sort.

Sous les vastes abris de cet enclos funèbre
Que Saint-Ouen rattache à son cloître célèbre,
Un échafaud se dresse : et, devant la cité,
Par le savant Erard un discours débité
Expose longuement et le crime, et la peine,
En impliquant Valois dans l'éclat de sa haine.
La vierge l'interrompt : « Messire, accusez-moi !
« Mais comment un Français peut-il juger son roi,
« Et se faire l'écho des vœux de l'Angleterre ?
« — Massieu, dit le prélat, Massieu, faites-la taire ! »

Erard poursuit encore ; et, quand il a fini,
L'infâme exécuteur, à l'Anglais réuni,
Apparoît annonçant les apprêts de sa charge.

Et puis le char fatal, se promenant au large,
De la sainte a de loin menacé les regards.
« Non, non, je n'ai pas peur, dit-elle, de vos chars,
« De vos bûchers non plus ! et, si je me rétracte,
« C'est que je dois chérir la foi la plus exacte.
« Je ne saurois errer en affirmant toujours
« La visite des voix que j'entends tous les jours ;
« Mais je confesse ici ne m'être point soumise,
« Quant à mes visions, au conseil de l'Église ;
« J'y souscris sans réserve, avec le juste espoir
« Qu'elle saura de Dieu ce que Dieu m'a fait voir. »

Accueillant son aveu, pour assurer sa perte,
Sommièvre avec Warvick aussitôt se concerte.
« Nous avons sobrement usé de la terreur :
« Jeanne est vaincue ! elle a mis un pied dans l'erreur.
« Et maintenant, sans doute, on peut tenter la ruse,
« Car la raison d'État l'autorise ou l'excuse. »

Contre Jeanne aussitôt, sous l'œil de l'Étranger,
Une main frauduleuse a soin de rédiger
Deux actes différens, l'un qu'elle entendra lire,
L'autre que d'une croix on lui fera souscrire.
Et la victime, hélas ! signe, sans le savoir,
Tout ce qu'elle n'a pu ni comprendre, ni voir.
L'Anglais s'en applaudit avec le juge inique :
« Nous la ferons relapse encor mieux qu'hérétique ! »

Elle a donc renié, par cette seule croix,
Et sa mission sainte, et l'Archange, et les voix,
Et ses habits guerriers, enfin toute sa cause !

Dans l'obscure prison voici qu'elle repose.
Micaël, Marguerite, et Catherine, alors,
Du martyre à ses yeux ouvrent tous les trésors :
« Il approche le jour de votre délivrance,
« Jeanne ! le feu jamais n'imprime la souffrance
« Aux cœurs purifiés dans le divin amour. »
Et Jeanne répondoit : « Qu'il vienne ce beau jour !
« Et, sans retrancher rien aux ardeurs du supplice,
« Que Dieu daigne agréer un entier sacrifice !
« — Aux pleurs de la nature obéissez d'abord !
« Le Sauveur a souffert les terreurs de la mort.
« Mais des martyrs lui-même il réjouit les âmes,
« Et Laurent sur son gril en a béni les flammes. »

Deux jours déjà passés : le prélat et l'Anglais
Visitent la captive à la tour du Palais.
Et Jeanne avoue encor ses visions sublimes;
Soudain on en grossit la liste de ses crimes.
Puis, au lieu des habits de la fille des champs,
Près d'elle on n'a laissé que l'armure des camps.
Elle s'en revêt donc ; et le prélat barbare
Ordonne qu'à la mort la vierge se prépare.
Il juge; il n'attend pas le glaive séculier.

Elle est à ses genoux... Quoi ! pour le supplier?...
Oh ! non, ne craignez point les vœux de l'héroïne!
Elle obtient le trésor de la manne divine.
Sommièvre cette fois se laisse enfin toucher,
Et permet que son Dieu la conduise au bûcher.

Cependant Asmodée et sa horde maudite
Révéloient à Satan leur désastre et leur fuite.
Au nom de Micaël, le lugubre tyran
Pousse aussitôt des cris pareils à l'ouragan,
Et, comme la nuée où couve le tonnerre,
Son effroyable front s'est chargé de colère ;
Puis il jette aux damnés le feu de ses regards,
Pareils à mille éclairs armés de mille dards.
Et voici quels conseils sa fureur lui suggère :
« Nous sommes donc vaincus par une humble bergère !
« Elle sera brûlée ! et ses derniers soupirs
« Seront tous à Dieu seul, comme ceux des martyrs...
« Et l'immense brasier de l'éternelle flamme
« N'a pas une étincelle à lancer dans cette âme !
« Et le bûcher d'une heure à son cœur virginal
« D'une gloire sans fin sera le piédestal !
« O rage!... un autre espoir sourit à ma vengeance :
« Il se rencontrera dans la mortelle engeance
« Une voix de poëte où nos impurs concerts
« Sauront trouver peut-être un écho des enfers!
« Qu'il chante Jeanne d'Arc !... Choisissons un génie
« Où la corruption soit sœur de l'harmonie ;
« Qu'il excelle à mêler l'ambroisie et le fiel,

« La fange de la terre et les rayons du ciel ;
« Qu'il immole à la fois, sous les traits du cynisme,
« L'honneur et la vertu, la gloire et l'héroïsme !
« Pour ce choix attendons des siècles, s'il le faut,
« Et nous serons vengés d'un sublime échafaud. »

Tandis que Lucifer exhale sa furie,
Jeanne d'Arc, implorant le doux nom de Marie,
Reçoit, avec le pain de l'ange et des élus,
L'espoir de s'endormir dans les bras de Jésus.
Elle va, courageuse, à sa dernière gloire.
Pour elle un char de mort est un char de victoire.
Mais ses larmes soudain et ses cris déchirans
De la foule du peuple ont ému tous les rangs.
Oui, l'héroïne tremble ! ou, l'héroïne pleure !
Un Dieu pleuroit aussi près de la dernière heure...
Oui, la fille des champs, si loin de son hameau,
A le droit de frémir sous la main du bourreau.
Cette plainte sortoit du fond de ses entrailles :
« Faut-il donc, ô Rouen ! mourir dans tes murailles ? »
Celle qui sur la brèche, aux remparts d'Orléans,
Avec son bras de femme a brisé des géans,
Cœurs d'hommes, permettez, permettez qu'elle crie,
Et mêlons à sa voix la voix de la patrie !
L'œil qui toujours des Saints contemploit la vertu,
Sans reproche et sans peur peut bien être abattu,
En face du supplice allumé par la haine.
Là, Winchestre tout fier de la pourpre romaine,
Là, les flots d'ennemis qu'elle a souvent défaits,

Là son coupable juge et de lâches Français...
Tous, sinistres témoins de la fin du grand drame,
Tous ils veulent savoir comment meurt une femme.
Eh bien ! elle a pleuré, cette femme ! et leurs yeux
Ont compris que ses pleurs étoient contagieux...
Et ce concours immense a donc pleuré comme elle !
Car du sang innocent le pouvoir se révèle...
Attendez ! tout à l'heure il va parler plus haut.
Jeanne est sur le bûcher et monte à l'échafaud.
Entre les régions du ciel et de la terre
La victime debout va juger l'Angleterre...
Oh ! non, elle pardonne ! et sa pieuse voix
De son divin modèle a demandé la croix.
Frère Martin l'apporte, et Jeanne dit encore :
« Tenez-la jusqu'au tems où le feu me dévore. »
Et la vierge, y fixant ses regards affermis,
Prioit pour ses bourreaux et pour ses ennemis.
« Albion, Albion ! au pied de mon calvaire,
« Ah ! que pour toi le ciel ne soit point trop sévère !
« Puisses-tu te garder de nouvelles fureurs !
« Ou du moins quelque jour abjurer tes erreurs ! »
Soudain mille Français, fuyant l'affreuse enceinte,
S'écrioient : « O malheur ! ô malheur ! elle est sainte ! »
Et la flamme à grand bruit s'élançoit du bûcher.
« Frère, gardez-vous donc de vous tant approcher !
« Le feu vous atteindroit ! lui disoit la victime.
« Je verrai mieux la croix de loin... » Fille sublime !
Mais silence à nos cœurs, et recueillons du sien
La prière léguée à l'univers chrétien :

«Divine croix je te contemple...
Du salut auguste étendard,
Élève au ciel, à ton exemple,
Élève mon dernier regard !

. . . . . .
. . . . . .

« Flamme sainte, flamme bénie !
Ah ! ne t'éloigne plus de moi !...
J'entrevois la gloire infinie...
J'y monte, j'y monte par toi...

. . . . . .

« O mort sacrée !... ô doux mystère !
Souffrir pour Dieu n'est pas souffrir...
J'aurois trop langui sur la terre
Du regret de ne pas mourir... »

. . . . . .
. . . . . .

Ainsi s'accomplissoient les oracles célestes.
De la vierge des champs l'Anglais attend les restes,
Ou pour en disperser la cendre dáns les airs,
Ou pour dire à la Seine : « Emporte-les aux mers ! »

Jeanne est près d'expirer : « Je ne vois plus la tombe,
« Mais je sens à mon cœur l'aile de la colombe,
« Et je m'envole au sein de l'amour éternel ! »
Alors elle voyoit l'archange Micaël,
Les Anges, les Élus, précédés des deux Saintes
Dont elle reconnoît les fidèles étreintes ;
Elle entend de leurs voix les chœurs harmonieux :
Ils apparoissent tous tels qu'ils sont dans les cieux...
Entre leurs chastes mains elle remet son âme...
Son bûcher resplendit comme un autel de flamme.
De ses derniers soupirs, dans les ardeurs du feu,
Un cri s'élève encore. Écoutez : « Gloire à Dieu ! »

TABLE.

Pages.

Introduction I

Sommaire du poëme. V

Chant premier. 1

Chant deuxième. 29

Chant troisième 59

Chant quatrième. 87

Chant cinquième 105

Chant sixième. 143

Chant septième 173

Chant huitième. 201

Chant neuvième. 231

Chant dixième 261

Chant onzième 289

Chant douzième. 323

mit 12 Liliendurchschnitten.

---

wofür Lorbeerblätter Bitten

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Guillemin, Alexandre,

Jeanne D'Arc Poëme en douze chants. Illustrations de M. Pauquet.
Prachtausgabe mit Illustration

Paris 1844
4 P.o.gall. 67 x
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10055682-2